





THÉATRE COMPLET

ET

POÉSIES CHOISIES

DE

JACQUES GRÉVIN



JACQUES GRÉVIN

(Fac-simile du portrait placé en tête du Théâtre.)

THÉATRE COMPLET

ET

POÉSIES CHOISIES

DE

JACQUES GRÉVIN

AVEC NOTICE ET NOTES

PAR

LUCIEN PINVERT



PARIS
LIBRAIRIE GARNIER FRÈRES
6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

—

1922

NOTICE SUR GRÉVIN

Le 5 février 1558 [1], le collège de Beauvais [2] faisait trêve à ses travaux pour recevoir une nombreuse et brillante assistance. On jouait une comédie, *La Trésorière*, dont l'auteur était un ancien élève du collège et l'avait quitté depuis peu. Il s'appelait Jacques Grévin. La pièce eut du succès. Avec plus de mérite, elle n'était pas très différente des comédies jusqu'alors en faveur. Ceux qui l'entendirent ne se doutaient pas que l'auteur allait être un des fondateurs du Théâtre régulier en France.

I

Jacques Grévin naquit à Clermont-en-Beauvaisis en 1538. Sa famille était de condition modeste. Il perdit son

1. Ancien style. Donc 1559, nouveau style. Jusqu'en 1564, l'année commence à Pâques. Il en résulte que, jusqu'à cette date, les mois de janvier, février et mars sont, pour les contemporains, non pas les premiers, mais les derniers mois de l'année. Pour compter en nouveau style, il faut leur attribuer le millésime de l'année suivante.

2. Réuni au collége Louis-le-Grand après l'expulsion des Jésuites; il en subsiste l'église roumaine actuelle, rue Jean-de-Beauvais. Il recevait les jeunes gens de la province de Picardie.

père de bonne heure et fut élevé par sa mère et par son oncle, Pierre de Prong, à qui il dut le bienfait de l'instruction. Vers 1550 ou 1551, il fut envoyé à Paris, au collège de Boncourt. C'était, comme le dit Montaigne de tous les collèges de son temps, « une vraie geôle de jeunesse captive », mais, comme dans les autre collèges, on y faisait de solides études. Grévin y eut parmi ses maîtres Muret, parmi ses condisciples Etienne Jodelle, plus âgé que lui de quelques années.

En 1552[1], il assista certainement à cette représentation du collège de Boncourt où Jodelle faisait jouer sa tragédie de *Cléopâtre captive*, avec une comédie, *La Rencontre*[2], représentation dont Pasquier, témoin oculaire, nous a laissé un pittoresque récit : « Toutes les fenestres estoient tapissées d'une infinité de personnages d'honneur, et la cour si pleine d'escoliers que les portes du collège en regorgeoient[3] » L'auteur avait vingt ans. Ses pièces allèrent aux nues. Ce triomphe décida d'une vocation : Jacques Grévin se jura de faire aussi bien ou mieux.

Cependant la poésie régnait alors en souveraine comme jamais peut-être elle n'a régné en France à aucune époque de notre histoire littéraire. « Vous eussiez dit, s'écrie Pasquier, que ce temps-là estoit du tout consacré au Muses[4]. » Chaque jour grandissait la réputation, je devrais dire la gloire d'un poète-gentilhomme dont on lisait, dont on récitait et commentait les *Odes* et les *Amours*, et que l'on montrait au doigt dans la rue. Humaniste non moins que poète, Ronsard exerçait sur la jeunesse studieuse

1. Ou 1553. Il y a doute. Voir un important article de M. Lanson, *Études sur les Origines de la Tragédie classique en France*, dans la *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 1903, pp. 186-190.

2. Et non pas, comme on l'écrit souvent, « Eugène ou la Rencontre ». Ce sont deux œuvres distinctes. Lanson, *op. cit.*, p. 195.

3. Pasquier, *Les Recherches de la France*, VII, 6.

4. *Ibid*, VII, 7.

comme une royauté de droit divin. Quand il venait au collège de Boncourt[1], raconte un de ses panégyristes, on eût cru, à le voir entouré des élèves sous les ombrages du parc, qu'Apollon en personne était descendu du ciel, ayant choisi cette retraite pour sa demeure[2]. Notre jeune Clermontois le vit dans cette apothéose familière et fut conquis : bientôt il comptera parmi ses disciples préférés.

Vers l'an 1556, il fut reçu maître ès-arts, nous dirions aujourd'hui bachelier ès-lettres. Il s'adonna aussitôt à l'étude de la médecine. Je pense qu'un peu d'émulation provinciale avait inspiré cette décision. Deux enfants de Clermont venaient de s'illustrer dans la carrière médicale : Jean Fernel (1506-1558), médecin de Henri II, et Jacques Charpentier (1524-1574), que nous retrouverons plus tard.

Voilà donc Grévin *philiâtre*, comme on disait alors, c'est-à-dire étudiant en médecine, mêlé à ce peuple d'écoliers de toutes conditions et de toutes provenances, riches ou pauvres, — surtout pauvres, — paisibles ou turbulents, coquets ou débraillés, laïcs ou déjà revêtus du sombre costume des gens d'église, Français de toutes provinces, quelquefois étrangers, qui chaque jour, dès la première heure, animent de leur rumeur, de leurs cris, chansons ou disputes les rues tortueuses de la montagne Sainte-Geneviève. Avec eux, il descendra vers l'antique maison de la rue de la Bûcherie, où se tenait alors la Faculté, vénérable demeure qui, après bien des vicissitudes, a retrouvé naguère une destination digne d'elle en devenant la Maison des Étudiants. Il y travaillera beaucoup, mais il ne s'y confinera pas. Il est trop de son époque. En ce temps

1. Situé sur l'emplacement actuel de l'École polytechnique, du côté du pavillon de l'Administration.

2. Jacques Velliard, Oraison funèbre de Ronsard : « *aut ipsum Apollinem coelo in terram fuisse delapsum, qui hunc Parnassum, haec sua delubra lustraret.* »

d'effervescence générale et d'enfantement d'un monde nouveau, la lutte était dans tous les domaines de la pensée. En médecine, on luttait contre ce qui survivait de l'astrologie, de l'alchimie et de l'empirisme des âges précédents. En littérature, on luttait, autour du gentilhomme vendômois, pour l'avènement d'une poésie nationale. En religion, on luttait pour les plus graves questions de dogme et de conscience. Grévin se jettera dans tous ces combats.

II

Pour commencer, il est poète. Tout l'y destinait dès le collège. Il donne d'abord des compositions de circonstance, sortes d'*à-propos* politiques, inspirés par les évènements du jour.

L'Hymne à Monseigneur le Dauphin est, comme dit l'auteur, « l'avorton de son commencement. » Il chante le mariage du futur François II avec Marie-Stuart, célébré le 24 avril 1558.[1]

L'opuscule suivant, qui contient une épître dédicatoire datée de janvier 1558, est donc postérieur à l'*Hymne*, puisque nous savons que janvier 1558 a. s. est janvier 1559 n. s. Ce sont *Les Regretz de Charles d'Austriche empereur, cinquiesme de ce nom*[2], monologue mélancolique de Charles-Quint au monastère de Saint-Just, avec la *Description du Beauvoisis*, souvenir attendri du poète au

---

1. Cf. Baïf, *Le Mariage de François Roy-dauphin et de Marie Roine d'Écosse*, éd. Marty-Laveaux, t. II. pp. 323-328; — Jacques de la Tapie d'Aurillac, *Chants Royaulx sur les Triumphes du mariage du Roy Dauphin et de la Royne Dauphine*, Paris, 1558.

2. Cf. Du Bellay, *Les Tragiques Regrets de Charles V, empereur*, éd. Garnier, T. II, pp. 146-151. — Guill. Des Autels, *La Paix venue du Ciel.. avec le Tombeau de l'empereur Charles V*, Anvers, 1559.

pays d'origine, dont l'image hantait sa pensée C'est le mois suivant que l'auteur faisait jouer sa *Trésorière*. Il n'était guère plus âgé que Jodelle quand il donnait sa *Cléopâtre*. Ces novateurs n'attendaient pas le nombre des années.

Le *Chant de joie de la Paix*...[1] (1559) est inspiré par la paix de Cateau-Cambrésis.

Enfin une *Pastorale* (1559) met en scène, selon le goût du temps, les mariages princiers qui scellèrent cette paix : de Marguerite de France ou de Berry, sœur de Henri II, avec Emmanuel-Philibert, duc de Savoie, et d'Elisabeth. de France, fille de Henri II, avec le roi d'Espagne, Philippe II.[2].

S'il fallait en croire un témoignage auquel on accordait jadis quelque crédit, le *Journal chronologique du Théâtre françois*, recueil manuscrit composé au XVIIIe siècle par le chevalier de Mouhy, cette *Pastorale* aurait été jouée. D'autres détails sont fournis avec précision par Mouhy sur de prétendues représentations ou reprises des pièces de Grévin. Mais on sait aujourd'hui qu'il n'y a aucun compte à tenir du *Journal chronologique*, « amas d'erreurs et de mensonges[3] ». Je ne le cite ici que pour mémoire et pour l'écarter une fois pour toutes.

---

1. Cf. Ronsard, *La Paix*, éd. Marty-Laveaux, récement revue et mise au point par M. Paul Laumonier (1914-1919), t. V. pp. 199-205; — Remy Belleau, *Le Chant Pastoral de la Paix*, éd. Marty-Laveaux, t. I, pp. 189-193; — Des Autels, ci-dessus cité.

2. Cf. Ronsard, *Chant pastoral*..., éd., citée, t. III, pp. 418-427, — Du Bellay, *Épithalame*..., éd. Garnier, t. II, pp. 423-441; — Jodelle, *Épithalame*..., éd. Marty-Laveaux, t. II, pp. 111-128. Sans compter des poètes moins connus, Jacques Dubois, François de Belleforest, Claude de Buttet.

3. Eug. Rigal, *Alexandre Hardy*, Paris, 1889, p. 691; — *Le Théâtre français avant la période classique*, Paris, 1901, p. 116. Dans ses divers ouvrages, M. Rigal a toujours soutenu que les pièces du théâtre de la Renaissance, les pièces du théâtre savant, par opposition au théâtre populaire de l'âge précédent, n'étaient pas faites pour être représentées et ne l'ont jamais été que par exception et par occasion (représentations de collège). Peut-être cette thèse semblera-t-elle trop absolue un jour. Elle

Notre jeune poète cependant ne négligeait pas la médecine. Nous avons sur ce point des renseignements authentiques dans les fameux *Commentaires* de la Faculté. On conserve sous ce nom à la Faculté de médecine de vénérables annales écrites de la main des cent quatre-vingt-quatorze doyens qui se sont succédé à la tête de la Compagnie de 1395 à 1786, et qui y ont relaté les actes de scolarité et les incidents importants de leur administration. Ouvrons les *Commentaires* à l'année 1560. Nous y trouvons que Jacques Grévin, du diocèse de Beauvais, a fait la preuve de ses quatre années d'études, *probavit quatuor annos sui studii*[1] (durée réglementaire des cours ou *tempus auditionis* avant le baccalauréat[2],) et qu'il a été reçu bachelier en médecine[3].

Et le plaisir aussi avait sa part. Il se prenait dans la société de Ronsard et de ses amis. Ronsard, en 1560, a trente-cinq ans. Il va publier la première édition collective de ses œuvres; il est célèbre, il est chef d'école, il est populaire. Une troupe de disciples lui fait escorte, « se frottant à sa robe », comme dit Pasquier, jeunes hommes ardents à l'étude et à la vie, précurseurs belliqueux, généreux et glorieux, à jamais louables d'avoir dénoué notre poésie et préparé la fortune des siècles mêmes qui

---

a déjà été combattue (Jules Haraszti, *La Littérature dramatique au temps de la Renaissance...*, dans la *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 1904, pp. 680-686, et pp. XXXIII-XXXVI de son Introduction à *Tyr et Sidon* de Jean de Schelandre, Paris, 1908). Peut être découvrira-t-on un nombre croissant de représentations. M. Lanson (art. cité) a dressé un catalogue de pièces du théâtre régulier publiquement jouées par des artistes amateurs ou professionnels. A ce catalogue, M. Haraszti (*La Comédie française de la Renaissance et la Scène*, dans la *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 1909, pp. 285-301) a ajouté un certain nombre de pièces, parmi lesquelles figurent précisément la tragédie et les comédies de Grévin. Mais en ce qui concerne Mouhy, il reste acquis qu'il ne faut jamais le croire, et que les renseignements qu'il nous donne lui ont été fournis par son imagination.

1. *Commentaires manuscrits de la Faculté de médecine de Paris*, t. VII, fol. 34.
2. A. Corlieu, *L'Ancienne Faculté de médecine de Paris*, Paris, 1877, p. 35.
3. *Commentaires mss. de la Faculté*, t. VII, ff,. 39 v° et 40.

devaient les renier ou les méconnaître. Tout de suite, la « Brigade », comme ils s'appelaient, avait fait accueil à Grévin, qui ne dut pas en être médiocrement flatté. Ses amis de ce temps sont Ronsard, Remy Belleau, Denisot, Jodelle, Paschal, Ellain, et bien d'autres. On se réunissait chez Ronsard, toujours prêt à fêter les Muses le verre en main. Henri Estienne vient de donner ses *Anacreontea.* C'est un événement; il convient de le fêter :

Fai moi venir d'Aurat ici,
Grévin, Belleau, Baïf aussi,
Et toute la musine troupe.
Depuis le soir jusq'au matin,
Je veux leur donner un festin
Et cent fois leur tendre la coupe.[1]

On se réunissait chez les autres, au faubourg Saint-Marcel, séjour aimé des écrivains du temps, ou avec les autres, pour des excursions aux environs de Paris, à Gentilly ou à Arcueil. Ellain lui écrivait :

Or, viens, Grévin, viens à mon Saint-Marceau,
Avec Ronsard, Utenhove et Belleau...
Puis nous irons, Grévin, par adventure,
A Jentilly, pour disner alentour
De la fontaine.....[2]

Ronsard accourait tout joyeux au rendez-vous :

Ici Grévin, ici Colet arrive....
Ça que j'embrasse une si chère bande.[3]

On « folâtrait », on improvisait des strophes, on chantait, on jouait de la lyre, de la guitare ou du bedon (tambour). La fontaine fournissait l'inspiration, mais rien de plus.

1. Ronsard, *Odes*, (éd. de 1560).
2. *Les Sonnets de Nicolas Ellain*, Paris, 1561
3. Ronsard, *Les Isles Fortunées*, 1560.

car on faisait honneur aux bons vins de France, et, le soir, on rentrait à Paris, la tête un peu lourde, mais pleine de rimes, et le cœur plein d'enthousiasme.

Avec tout cela, Grévin trouvait encore le temps d'être amoureux.

III

Dans cet entourage de Ronsard, un homme avait tous les titres à la sympathie de Grévin : c'était Charles Estienne, troisième fils de Henri Estienne, le célèbre imprimeur. Très instruit, comme tous les Estienne, imprimeur (nous dirions aujourd'hui éditeur) comme son père et ses frères, médecin comme Grévin, il était père d'une fille, Nicole, qui a inspiré à Grévin une vive passion et beaucoup de vers.

En 1560[1], Robert Estienne faisait paraître un petit volume intitulé : *L'Olimpe de Jaques Grévin de Clermont en Beauvaisis. Ensemble les autres Œuvres poëtiques dudict Auteur* ... « L'Olimpe » c'est la retraite sacrée où Grévin se complaît quand il n'a pas affaire à la rue de la Bûcherie. « Olimpe », c'est Nicole. En donnant à celle qu'il chantait un nom de convention, le jeune soupirant se conformait à l'usage des poètes contemporains, et ce nom, moins bourgeois que celui de Nicole, lui fournissait une poétique équivoque qui était encore dans le goût du temps.

> D'Olimpe vient ma Muse, Olimpe est le seul mont
> Où j'appris à toucher les cordes de la lyre...

Il fallait aussi une devise : tout poète avait la sienne. A l'imitation de Ronsard, Grévin adopte une devise grecque,

1. Au commencement ou, au plus tard, dans la première moitié de l'année : le privilège est du 25 novembre 1559.

et inscrit fièrement à la fin du volume : Ἦδ' οὐδὲν ἤδ' Ὄλυμπος, Olympe ou rien.

Une centaine de sonnets, dans ce recueil, célèbrent les perfections de l'idole, « fleur de seize ans, » dont le sourire est « un printemps de roses. » Grévin a noté pour la postérité le jour exact où « jouant sur un public théâtre » (dans quelque représentation de collège, peut-être une reprise de la *Trésorière*) il aperçut Nicole pour le première fois. C'était

> Cinq cens cinquante et huict, après milles années,
> Le dixième de mars...,

soit, en nouveau style, le 10 mars 1559. Il y a donc quelque temps déjà, quand paraît l'*Olimpe*, qu'il met la poésie au service de sa passion. Poésie exaltée, fougueuse, parfois précieuse, souvent charmante, malgré tout un peu monotone, dans laquelle il n'est pas facile de distinguer d'une part ce qui est rhétorique et concession à la mode du jour (pétrarquisme, humanisme, platonisme, ronsardisme,) et, d'autre part, ce qui est passion jeune et sincère. Grévin, cela est certain, a aimé une jeune fille gracieuse et sérieuse; en vrai amant, il se désole d'une froideur qui n'était sans doute que de la réserve, et qui ne paraît même pas avoir été excessive, et, ici encore, il est bien de son temps et de son école, et tout en gémissant, il est heureux de trouver dans son martyre l'inspiration de jolis poèmes.

Quand il les communiquait à Ronsard et à la Brigade, il ne recueillait qu'approbation et admiration. Selon l'usage, le livre paraît avec des poésies liminaires d'amis : trois sonnets de Ronsard, Du Bellay et Remy Belleau :

> A Phébus, mon Grévin, tu es du tout semblable,[1]

---

1. Ronsard, éd. de 1560.

s'écrie affectueusement Ronsard. Du Bellay, en des vers mélancoliques, les derniers, je crois, qu'il ait écrits, envie, dans son triste déclin, l'aurore triomphant du jeune poète :

> Je souspire le temps que d'un pareil esmoy
> Je chantay mon Olive...[1].

et Remy Belleau l'exhorte avec cordialité à chanter ses amours[2]. Ronsard, Du Bellay, Belleau, quelles cautions pour un débutant de vingt-deux ans !

Le titre du recueil de 1560 annonçait « les autres œuvres poëtiques dudict Auteur. » Ce sont principalement une trentaine de sonnets formant ce que Grévin appelle *La Gélodacrye* (mélange de ris et de larmes, γέλως, δάκρυ). Ce néologisme ronsardien est resté pour compte à Grévin. Il n'était cependant pas plus bizarre que d'autres vocables forgés à cette époque, qui ont eu une jolie fortune, comme, par exemple, sympathie ou bibliothèque. La *Gélodacrye*, c'est la satire, qui tantôt rit et tantôt s'afflige de la folie humaine : Démocrite et Héraclite. Mais la satire de Grévin ne rit guère. Elle est âpre, concentrée et amère, bien plus politique que morale, et, pour tout dire, d'inspiration nettement protestante : le moment est venu de nous expliquer sur ce point.

IV

Jacques Grévin a renié « la doctrine apprise de sa mère » et « la foy des anciens », dans laquelle il a été instruit par l'abbé de Prong : il est calviniste.

Il a dû le devenir de très bonne heure. Il avait laissé à Clermont des amitiés protestantes qu'il y retrouvait

1. Du Bellay, éd. Garnier, t. II, p. 535.
2. Remy Belleau, éd. Marty-Laveaux, t. II, p. 465.

au temps des vacances. Clermont en Beauvaisis comptait alors un grand nombre de protestants, à commencer par le gouverneur et bailli de la ville et du comté, Philippe de Warty. La mère de celui-ci, Madeleine de Suze, dame de Warty, avait fait partie de ces religionnaires de qualité qui, sortant d'une assemblée tenue dans une maison de la rue Saint-Jacques (4 septembre 1557) avaient été injuriées et maltraitées par la populace, arrêtées, enfermées au Châtelet, menacées du supplice. Dans son château de Warty (aujourd'hui Fitz-James), à la porte de Clermont, elle recevait toute la noblesse protestante des environs. Elle fut la protectrice de Grévin. En lui offrant ses *Regretz de Charles d'Austriche*, il la remercie d'avoir pourvu aux frais de son instruction à Paris, et, dans le même volume, il dédie diverses poésies à son fils. Voilà pour Warty. A Clermont, Grévin est lié avec Jean Filleau, président de l'Élection, et avec un poète, Antoine de Talon : ce sont deux protestants. A Paris même, il ne fréquente pas que la très orthodoxe Brigade. Son ami intime, son « amy singulier », c'est Florent Chrestien, qui est un peu plus jeune que lui, qui est le fils d'un médecin réputé, qui est très érudit et excellent humaniste, et qui est (c'est le point qui nous intéresse pour le moment) un calviniste fougeux.

Or, il faut tenir compte des événements contemporains. Aujourd'hui nous étudions les premières productions régulières de la Muse française comme des œuvres d'art et dans le calme que comporte l'étude des œuvres d'art. Mais pour bien les apprécier, quelquefois pour bien les comprendre, nous ne devons pas oublier au sein de quels orages elles ont pris naissance. En 1559, tandis que Grévin fait chanter par des bergers les douceurs de l'état de paix, ou instruit le procès d'Anne Dubourg. Au début de 1560, c'est le temps de la conjuration d'Am-

boise; après l'échec de celle-ci, c'est la toute-puissance des Guise. Et voici l'édit de Romorantin : les échaffauds se dressent, les bûchers s'allument, les protestants sont tenus partout en suspicion. Un libelle paraît, qui va avoir un grand retentissement : *L'Epistre envoiée au Tigre de la France*, ou, comme on dit plus communément, *Le Tigre*. C'est une violente invective contre le cardinal de Lorraine, « tigre enragé, vipère venimeuse, sépulcre d'abomination ». On pense bien que ce pamphlet était anonyme. On ne sut trop qui soupçonner : on parla d'une collaboration. On découvrit quelques exemplaires du *Tigre* chez un pauvre diable de libraire, *pauperculus librarius*, dit de Thou. On pendit le libraire. Il s'appelait Martin L'Homme. C'est lui qui avait édité les premiers opuscules de Grévin. Alors circula en manuscrit une paraphrase poétique du *Tigre*[1]... Coïncidence qui n'est peut-être pas inexplicable : Grévin, à la fin de cette année 1560, a quitté la France ; il s'est réfugié en Angleterre.

Pour bien des raisons qui n'étaient pas toutes des raisons de conscience, la reine Elisabeth était très favorable à la Réforme. On la soupçonne de n'avoir pas été étrangère aux événements d'Amboise. Elle accueillait avec bienveillance les religionnaires qui venaient chercher un abri dans son royaume. Elle accorda une audience à Grévin, qui la remercia par une pièce de vers intitulée *Le Chant du Cigne :*

> Madame, encependant que la mutine noise
> Brusle d'un feu guerrier la noblesse françoise...
> Je me suis retiré au bort de la Tamise...
> Toutesfois je sentis vostre parolle humaine
> Alenter doulcement ma doulleur et ma peine
> Lors qu'il vous plust me voir...

1. Abbé F. Charbonnier, *La Poésie française et les Guerres de Religion* (1560-1574). Paris, 1919, p. 184.

Le sujet de cette épître : éloge d'Élisabeth, de ses vertus de souveraine, de son érudition. Le titre n'est pas modeste. Grévin va mourir de chagrin, et il veut finir par un chef-d'œuvre. Or, le *Chant du Cigne* n'est pas un chef-d'œuvre. N'en faisons pas grief à l'auteur. Il ne l'a jamais publié, et c'est par grand hasard qu'il nous en est parvenu une copie manuscrite[1]. Il reste que le *Chant du Cigne* est une curiosité littéraire et un renseignement biographique.

V

Grévin ne demeura pas longtemps en Angleterre. Le *Chant du Cigne* est de janvier 1560 (a. s., donc 1561). Le 16 février suivant[2], on jouait au collège de Beauvais deux nouvelles œuvres de Jacques Grévin, une tragédie, *César*, et une comédie, *Les Esbahis*. Ou l'auteur était revenu et il assistait au succès de ses deux pièces, ou il n'était pas encore de retour et leur succès allait lui rouvrir le chemin de la France. De toute façon, il a besoin d'être bientôt là, car une chose le presse, qui doit lui tenir au cœur plus que tout, plus que la poésie : l'achèvement de ses études médicales. Nous allons retrouver son nom sur les *Commentaires* de la Faculté de médecine : il a soutenu une thèse le 14 juin 1561, il figure sur une liste des licenciés de l'année[3]. Avec d'autres licenciandes, il a encouru une

1. Bibliothèque nationale, *manuscrits, fonds latin*, n° 17075, fl. 87-92.
2. Date fournie par Grévin. Nous pouvons ici constater le peu de confiance que mérite le chevalier de Mouhy. Selon lui, *César* et les *Esbahis* auraient déjà été joués antérieurement, et la représentation de 1561 aurait été non pas une première, mais une reprise. Il est peut-être préférable de s'en rapporter au témoignage de Grévin lui-même.
3. *Commentaires mss. de la Faculté de médecine*, t. VII, ff. 50 v°, 62 v°.

amende pour n'avoir pas répondu à quelque appel, *quod in tempore non responderint*[1]. Nous savons pourquoi : il était « au bort de la Tamise ».

Le voilà licencié, c'est-à-dire médecin. Le doctorat, titre alors fort rare, n'était pas exigé comme de nos jours pour l'exercice de la médecine. Le licencié recevait, comme le mot l'indique, la permission de pratiquer son art.

Grévin fit aussitôt paraître un volume qu'il devait tenir tout près depuis quelque temps : le privilège est du 16 juin 1561, deux jours après la thèse. Il est intitulé : *Le Théâtre de Jaques Grévin de Clermont en Beauvaisis, à trèsillustre et trèshaulte Princesse Madame Claude de France, duchesse de Lorraine. Ensemble, la seconde partie de l'Olimpe et de la Gélodacrye.* Claude de France, fille de Henri II, avait épousé en janvier 1558 (a. s.) Charles III, duc de Lorraine. Grévin nous apprend que la *Trésorière* avait été écrite « pour servir aux nopces » de cette princesse, mais se trouva « pour quelques empeschemens différée » jusqu'au mois suivant. Dans une ode datée de 1559, il félicite sa protectrice d'avoir

Divinement marié
Les vertus avec la jeunesse.

Avec la jeunesse, certainement. En 1559, la duchesse de Lorraine avait douze ans. Elle en avait quatorze quand Grévin lui dédiait son *Théâtre.*

Faisons ce qu'elle n'a probablement pas fait. Ouvrons ce *Théâtre* et examinons-le avec l'attention dont il est digne.

---

1. *Ibid.,* fol. 66.

VI

En frontispice, un portrait gravé de l'auteur : *Ia. Grevin ann. aet. XXIII*. Un encadrement d'un joli style porte la date 1561 et la devise : ῏Ηδ' οὐδὲν ἠδ' ῞Ολυμπος. Ce portrait (nous y reviendrons) est de François Clouet.

Grévin est représenté dans le costume de sa nouvelle profession : la soutane noire boutonnée, le long manteau, le col rabattu, les gants qu'il tient ostensiblement[1]. Les traits du visage sont réguliers, l'expression ouverte et avenante. En tête de l'*Olimpe*, Ronsard lui avait dit :

A Phébus, mon Grévin, tu es du tout semblable
De face *et de cheveux*...

En tête du *Théâtre*, il revient sur ce signalement dans un important *Discours à Jacques Grévin* :

Toy, mon Grévin, encor
Qui dores ton menton d'un petit crespe d'or.

Ainsi, il était blond, sinon même ce qu'on appelle obligeamment blond ardent. Il était grand, de manières vives et affables. Un de ses amis de Clermont, poète obscur, Simon-Guillaume de La Roque, nous a laissé de lui un véritable croquis. Plusieurs années après la mort de Grévin, il raconte que celui-ci lui est apparu en rêve :

J'apperceus à grand pas venir de mon costé
Un grand homme vestu d'une robe à l'antique.....
Qui s'approchant de moy d'une grâce honorable,
Puis avec les accents d'un parler agréable,
Me dit : Amy La Roque, à toy je suis venu
Des champs Élisiens où j'estois retenu;
Je m'appelle Grévin..[2]

---

1. Dr Ch. Wickersheimer, *La Médecine et les Médecins en France à l'époque de la Renaissance*, Paris, 1905, p. 7.
2. *Les Œuvres du sieur de La Roque* (de son vrai nom Simon d'Happres) *de Clairmont en Beauvoisis...*, Paris, 1609.

De Thou l'appelle « *homo tot ingenii dotibus instructus et amoenitate ingenii cunctos in sui amorem rapiens*[1]. » Ainsi, l'homme était charmant. Maintenant, revenons, aux œuvres.

VII

Un *Brief Discours pour l'intelligence de ce Théâtre*, qui précède *César*[2], la *Trésorière* et les *Esbahis* doit nous arrêter quelques instants, parce que Grévin s'y pose en novateur, et que ceci demande examen, si l'on veut se faire, en notant les étapes de sa vie littéraire, une idée juste de son rôle et de l'étendue de son action ou de ses prétentions comme écrivain dramatique.

Il ne veut pas qu'on le soupçonne d'avoir traduit un *Julius Caesar*, tragédie en vers latins de son maître Muret, et cela, nous le lui accorderons bien volontiers. Mais il ne veut pas que l'on estime qu'il ait marché sur les traces de qui que ce soit. « Ami lecteur, dit-il, premier de nostre temps je me suis hazardé de mettre la Tragédie et Comédie françoise entre tes mains. » Tout de suite, une objection se présente : et Jodelle? Grévin l'a prévue et y répond : « Non que je vueille dire premier qui en a composé en nostre langue : car je scay bien qu'Estienne Jodelle (homme qui mérite beaucoup pour la promptitude et gentillesse de son esprit) a esté celuy qui les a tirées des Grecs et Latins pour les replanter en France. Mais aussi je diray ceci sans arrogance, que je suis encores à voir tragédies et comédies françoises... » C'est un peu vague: cherchons ce qu'il veut dire. Remarquons qu'il pouvait se

---

1. De Thou, *Historiae*, XLVII, *in fine*.
2. Et non pas *Jules César*, ni *La mort de César*, comme oni mprime trop souvent.

prévaloir de sa supériorité dans l'exécution et le mérite littéraire. La modestie n'est pas la vertu dominante des hommes de la Renaissance. Il pouvait déclarer (et, au fond, c'est sa pensée) : j'ai fait tellement mieux que Jodelle ne compte plus. Il pouvait encore se prévaloir de sa supériorité dans la versification. L'alternance des rimes masculines et féminines, cette loi imposée par Ronsard, qui la prêche d'exemple et qui la formulera en précepte dans son *Abbrégé de l'Art poétique françois* (1565), cette loi n'est pas observée dans *Cléopâtre*; elle l'est dans *César*. Qu'on songe à tout ce qu'il fallait pour que parût enfin le premier modèle de la tragédie nationale. Il fallait que cette œuvre-prototype fût : 1° une tragédie, et non plus un mystère ou une moralité; 2° écrite en français, et non plus en latin; 3° originale, et non plus traduite; 4° conforme aux règles d'Aristote; 5° rimée avec alternance; 6° jouée en public, fût-ce devant un public restreint; 7° enfin, imprimée, c'est-à-dire offerte à tous. Et c'est ce dernier point, si important, qui explique, je crois, la revendication de priorité chez notre auteur. Jodelle a fait des œuvres scèniques. Mais où sont-elles? pendues au croc, comme il dit lui-même, donc perdues. Elles ne sont plus que le souvenir d'un jour, elles ont passé avec les chandelles de la représentation. (Elles seront imprimées plus tard, mais Grévin ne les verra pas). Ce sort éphémère, Grévin n'en a pas voulu pour ses pièces, que voici donc « entre les mains » du lecteur. Un juge éminent de ces questions a écrit : « Grévin, en 1561, se dit *le premier*... On s'est parfois laissé embarrasser par ces déclarations Elles signifient seulement qu'il n'y a pas encore de tragédies originales *imprimées.* [1] » Eh bien, soit : mais n'est-ce rien, cela? Tragédie

---

1. G. Lanson, *Revue d'Hist. litt. de la France*, 1903, p. 191.

bien rimée, c'est mieux que Jodelle. Tragédie imprimée, donc dédiée au public, à tout le public, même lointain, même futur, c'est plus que Jodelle, et beaucoup plus. Que Jodelle ait la gloire d'avoir été le premier, nul n'y contredira, et c'est entendu: « La *Cléopâtre* de Jodelle fonde la tragédie et le théâtre moderne en France.[1] » Mais que Grévin, *tout de suite après Jodelle*, ait fait à la fois mieux et plus que Jodelle, c'est un mérite dont il avait le droit de se targuer, dont il n'est que juste de lui tenir compte.

Et que viennent maintenant tous les autres. Oh ! sans doute, il n'y aura pas de sitôt un grand progrès, ni surtout un progrès continu et rectiligne. Chez tous ces dramaturges d'avant-garde, mêmes défauts agaçants. Trop de rhétorique, de sentences, de lieux communs, soit politiques, soit moraux, trop de souci de faire des pièces « didascaliques et enseignantes[2] », trop de tendance aristocratique, hautement avouée par les auteurs. Non seulement ou ne brigue pas le suffrage du vulgaire, mais on le dédaigne et on s'en vante. Florent Chrestien félicite Grévin de ne pas « travailler pour les carrefours ». On n'en est pas à comprendre la part de collaboration du public dans une œuvre écrite pour lui. On n'écrit pas pour le public. On n'écrit que pour une élite, et l'on n'arrive qu'à édifier des pièces parfaitement ennuyeuses pour notre goût, quelquefois illisibles. Eh bien ! telle qu'elle est, « cette tragédie avortée fait faire un grand pas à l'art dramatique en France[3] ». Elle est l'aurore d'une grande chose. Elle est une grande chose elle-même, puisque toute la destinée de notre art dramatique en procédera.

En ce qui concerne la comédie, un avertissement en

1. G. Lanson, *Esquisse d'une Histoire de la Tragédie française*, New-York, 1920. p. 7.
2. Ronsard, deuxième préface de la *Franciade*.
3. G. Lanson, *op. cit.*, p. 21.

prose *Au Lecteur* et, pour chaque pièce, un « Avant-Jeu » en vers affiche la même ambition chez l'auteur d'opposer le théâtre savant, inspiré des anciens, au théâtre populaire, au drame religieux, aux moralités, aux farces. Même prétention d'avoir montré le chemin « en un désert et pays inconnu. » Même légitimité relative et même fragilité au fond de la prétention, les comédies de Grévin tenant plus qu'il ne paraît le croire des farces si longtemps en vogue, et le progrès ayant consisté surtout à faire mieux que les devanciers et mieux que Jodelle. Car tout est là, et qu'il s'agisse de la tragédie ou de la comédie, nous pouvons décider en connaissance de cause, nous qui avons « entre les mains » l'œuvre imprimée et de Jodelle et de Grévin, et nous concluons que Jodelle a bien été le premier en date, Grévin le premier en mérite. Remarquons-le : Ronsard ne disait pas autre chose dans le *Discours à Jacques Grévin* qui paraissait en tête du *Théâtre*. Ecoutons cette grande voix :

> Jodelle *le premier* d'une plainte hardie
> Françoisement chanta la grecque tragédie;
> Puis, en changeant de ton, chanta devant nos rois
> La jeune comédie en langage françois....

Grévin, ensuite, a éclipsé Jodelle et toute l'école de Ronsard :

> Et toy, Grévin, *après*, toy, mon Grévin, encor...
> A qui vingt et deux ans n'ont pas clos les années,
> Tu nous as toutesfois les Muses amenées,
> Et nous as *surmontez*, qui sommes jà grisons,
> Et qui pensions avoir Phébus en nos maisons.[1]

---

1. Ronsard, éd. citée, t. VI, p. 408. Cf. dans l'Epître au cardinal de Lorraine (1560) : Et Jodelle qui fait d'un ton gravement haut
Le premier résonner le françois eschaufaut.

Le public fit un succès au volume du *Théâtre*; l'année suivante, on en donnait une réimpression.

Ce succès était mérité.

La tragédie, aux vers solides et sonores, plaît encore par « une abondance de bon aloi souvent, et un mouvement plein de feu qui en font le premier modèle vraiment important de la tragédie oratoire. [1] » Le premier modèle, oui, c'est bien cela. Le récit du messager (l'honnête messager du théâtre classique, racontant, en homme qui connaît son Plutarque, les derniers instants de César), les cris de Calpurnie, attendus comme un motif d'opéra, les harangues de Brutus au peuple, d'Antoine aux soldats, voilà qui donnera le ton aux successeurs, et je dis aux plus grands. L'éloquence de Grévin servira même les passions politiques. Après qu'Antoine a soulevé les vétérans, l'un d'eux, moins enthousiaste, jette au public le mot de la fin :

Ceste mort est fatale
Aux nouveaux inventeurs de puissance royale.

Cette parabase est-elle la conclusion d'une thèse républicaine? La pièce est-elle, comme on l'a dit (Faguet), le *Contr' Un* en vers? Nullement. L'auteur se contente d'exposer pour un moment donné de l'histoire romaine, le conflit des deux principes, autocratique et démocratique, et l'on sent que ses préférences iraient plutôt au premier. Cependant, les partis d'opposition se sont armés à deux reprises de ce *César* d'humaniste. On l'a réimprimé en 1578 et en 1606, cette fois sous ce titre significatif : *La Liberté vangée ou César poignardé*. Ravaillac, quatre ans après, se chargera de la parabase.

---

1. É. Faguet, *La Tragédie française au* XVIe *siècle*, Paris, 1883, p. 122.

Quant aux deux comédies, elles sont amusantes et savoureuses, et prouvent que leur auteur « avait le sens du comique infiniment plus que Jodelle.[1] » Elles sont trop souvent licencieuses : c'est un défaut de l'époque, et, n'en déplaise à Grévin, un héritage de l'âge précédent. Si on les remettait à la scène en les expurgeant suffisamment sans perdre l'intrigue (c'est peut-être faisable au moins pour l'une des deux[2]), en les modernisant un peu, en les allègeant beaucoup, j'imagine qu'il se trouverait un public pour y prendre plaisir.

VIII

« Olympe ou rien », parole d'amoureux. Grévin n'épousa pas Nicole Estienne. Il se maria, nous ignorons quand et dans quelles conditions. Elle se maria aussi, mais là-dessus nous sommes mieux renseignés.

Ou la rupture avait déjà eu lieu quand paraissait le *Théâtre*, et Grévin donnait tout de même l'essor à ses nouvelles poésies pour Olympe (trente-deux sonnets et diverses petites pièces), parce que de si jolies choses ne doivent pas se perdre, ou elle eut lieu très peu de temps après la publication du *Théâtre*. On ne sait ce qui la causa; peut-être ce motif bien bourgeois, le mauvais état des affaires de Charles Estienne, qui va, en 1564, mourir au Châtelet, emprisonné pour dettes, entièrement ruiné.

Nicole épousa un docteur-régent de la Faculté, Jean

1. Eug. Rigal, *Le Théâtre de la Renaissance*, dans Petit de Julleville, *Histoire de la Littérature française*, t. III, p 301.

2. *L'Idéale-Revue* du 25 novembre 1911 a publié une adaptation en vers modernes, en trois actes, de la *Trésorière*, par M. Gustave Philippon.

Liébault, de Dijon, qui eut une carrière très brillante, fut un fervent adepte du spagirisme et de la « philosophie chimique », obtint par elle ou lui attribua des cures merveilleuses et mourut en 1596, « premier médecin de Madame, sœur du roi[1]. » Il a laissé un certain nombre d'ouvrages en divers genres. Le plus célèbre est une traduction française avec augmentations du *Praedium rusticum* de Charles Estienne. La *Maison Rustique* eut une très grande vogue : on la réimprimait encore à la fin du siècle suivant.

Digne fille d'un Estienne, Nicole était très instruite. « C'est, déclarait un contemporain, une dame bien accomplie tant en gaillardise d'esprit que grâce de bien dire, à ce que j'en ai vu, devisant une fois avec elle[2]. » Je connais d'elle un sonnet inédit, avec l'anagramme de son nom, *Nicolle Estienne, J'estonne le Ciel*[3]. Elle a publié des stances sur *Les Misères de la Femme mariée, où se peuvent voir les peines et tourments qu'elle reçoit durant sa vie*, qui sont, littérairement parlant et quoi qu'on pense de leur pessimisme, une chose charmante[4].

Il existe à la Bibliothèque Nationale un portrait au crayon de « Madame Lyébault » par François Clouet[5].

---

1. *Documents pour servir à l'histoire des libraires de Paris*, publiés par le baron Jérôme Pichon et Georges Vicaire, Paris, 1895, p. 180 Il s'agit de cette mélancolique Catherine de Bourbon, qui épousa en 1599 Henri de Lorraine, fils de Charles de Lorraine et de Claude de France, la petite protectrice de Grévin.

2. Du Verdier, *Bibliothèque françoise*, Lyon, 1580 v° *Nicole Estienne*.

3. Bibliothèque nationale, *manuscrits, fonds français*, n° 22563, 2e partie, p. 41.

4. Cette pièce a été réimprimée dans les *Variétés littéraires* de M. Edouard Fournier, t. III, pp. 321-331.

5. Henri Bouchot, *Les Portraits aux crayons des* XVIe *et* XVIIe *siècles conservés à la Bibliothèque nationale*, Paris, 1884, pp. 45 et 204. — *Les Clouet et Corneille de Lyon*, Paris, 1892, pp. 26-28. Ce portrait est certainement des premièress années du mariage de Nicole, tous les portraits du recueil cité étant antérieurs à 1570.

IX

Avec cette deuxième partie de l'*Olimpe*, le *Theâtre* contient la deuxième partie de la *Gêlodacrye* (31 sonnets).

Ici, adieu l'idylle. Nous retrouvons un autre Grévin, et ce sera le Grévin définitif, celui qui nous livre le dernier état de sa pensée, le huguenot irrité qui, en des vers souvent obscurs à dessein, laisse échapper son courroux comme par éclairs. J'ai déjà parlé de cette œuvre de combat. Elle est inconnue. Le seul critique, à ma connaissance, qui en ait dit quelque chose ne lui a consacré que peu de lignes, tout à fait injustes à force d'être dédaigneuses. « A peine, dit M. Lenient, trouverait-on dans ce long poème, divisé en deux parties, quelques vers dignes d'être cités. »[1] Ce poème, en réalité, n'est pas sans beautés, et de nobles accents y sont mis au service d'une âpre conviction. Comme document d'époque et spécimen de littérature militante, la *Gêlodacrye* a son intérêt ; comme poésie, elle à son prix. Qu'on la lise, maintenant qu'on le peut faire, et qu'on dise si la publication de telles œuvres, arrachées à l'oubli, ne constitue pas un appel nécessaire de jugements trops hâtifs qui, hier encore, échappaient à peu près à tout contrôle.

Chose curieuse : ce petit volume du *Théâtre* nous représente en quelque sorte matériellement tout le changement qui s'est accompli dans les idées et qui va s'accomplir dans la vie de notre personnage. Au début, la longue

1. C. Lenient, *La Satire en France*, Paris, 1886, t. I, p. 125

et flatteuse épître de Ronsard, le *Discours à Jacques Grévin*, où le Maître atteste

> Qu'en nostre France un seul Grévin assemble
> La docte médecine et les vers tout ensemble.[1]

Cela, c'est le passé, et le dernier souvenir des aspirations communes et des heures d'amitié confiante. Mais à la fin du *Théâtre*, que voyons-nous ? Vers grecs de Florent Chrestien sur la *Gélodacrye*, traduction par Florent Chrestien, soit en vers grecs, soit en vers latins, de sonnets ou petits poèmes de l'*Olimpe* : voilà maintenant l'ami écouté, le nouveau Mentor. J'allais oublier une ode latine par laquelle Mentor adjure Grévin de laisser là ses amours pour se dévouer à de plus grands sujets, au théâtre, et, sans doute aussi (il ne le dit pas, mais il l'espère) à la Cause religieuse. Il emprunte non seulement la langue, mais les expressions mêmes d'Horace :

> *Magna illa certè, non tamen haec satis*
> *Superque magna ; desine mollium*
> *Tandem, Grevine, quaeso, amorum et*
> *Parva modis tenuare magnis.*[2]

Un jour, Victor Hugo tiendra le même langage : « Trêve à toutes ces vaines choses... Il est temps d'avoir d'autres fièvres... »[3]. Si le poète est dans son rôle en prêchant le mépris du rêve, ce serait une question ; mais Florent Chrestien était plus homme de parti que poète. Et Grévin suivra ce directeur de conscience. Deux passions vont maintenant se partager sa vie, la politique et la médecine. La seconde aura le pas tout d'abord, parce qu'il a voulu

1. Ronsard, ed. citée t. VI. p. 408.
2. Arrangement de deux passages d'Horace : *Od.*, II, 9, v. 17 ; III, 3, v. 72.
3. Victor Hugo, *Rupture avec ce qui amoindrit*, dans la *Légende des Siècles*, IV.

pousser ses études aussi loin qu'on le pouvait alors, jusqu'au doctorat.

Pour acquérir ce haut grade, il fallait subir une double épreuve. Il y avait premièrement l'acte de *vespéries*, ainsi nommé parce qu'il avait lieu dans l'après-midi; quelques jours plus tard, l'acte final[1]. Rouvrons les *Commentaires*. Nous y verrons que Grévin fut « vespérisé », *vesperisatus*, le 9 mars 1562 (a. s., donc 1563) et qu'il subit l'acte final le 16 du même mois[2]. J'ai dit tout le prestige du titre de docteur, qui n'était pas requis pour la pratique. Les docteurs-régents constituaient comme le conseil d'administration de la Faculté, sous la présidence de leur doyen, dont chaque année, à la reprise de l'année scolaire, c'est-à-dire en novembre, ils approuvaient les comptes de gestion. De ce chef, la signature de Grévin figure à plusieurs reprises sur les *Commentaires* à partir de novembre 1563[3].

X

Nous saisissons ici combien il est impossible pour une telle époque d'esquisser la biographie d'un personnage sans tenir compte des évènements au milieu desquels il a vécu. C'est le 16 mars 1563 que Grévin a été fait docteur. Il y avait un an que la France était en proie aux dissensions, un mois que le duc de Guise avait été assassiné devant Orléans, quatre jours que venait d'être conclue la paix d'Amboise (12 mars). On devine la fièvre qui règnait

1. A. Corlieu, *op. cit.*, pp. 78 et 81.
2. *Commentaires mss. de la Faculté de médecine*, t. VII, ff. 73 v°, 76, 78.
3. *Ibid.*, fol. 79 v°; 93; 114 v°, 141 v°.

dans tous les milieux de la capitale tandis qu'un jeune médecin y achevait ses études.

Pour le moment, les deux partis remettaient l'épée au fourreau. On allait donc respirer de tant de tueries et de tant d'horreurs. Mais la paix d'Amboise ne désarmait pas les poètes, et la guerre fratricide de ceux-ci va succéder à celle de Guise et de Condé.

Parmi tous les pamphlets en vers qui vinrent assaillir Ronsard après qu'il eût donné son *Discours des Misères de ce temps* et la *Continuation du Discours des Misères de ce temps* (pamphlets qui formeraient une bibliothèque), il en est un qui porte ce titre : *Seconde*[1] *Response de F. de la Baronie à messire Pierre de Ronsard, Prestre-gentilhomme Vandômois, Évesque futur. Plus le Temple de Ronsard où la légende de sa vie est briefvement descrite.* Le nom de la Baronie déguisait à peine Florent Chrestien (nom d'une terre qu'il possédait); pour le *Temple*, aucun doute : l'auteur était Grévin. Auteur, déclare M. Laumonier, « du tout ou d'une partie »[2]. Pourquoi d'une partie seulement? C'était déjà l'opinion de critiques précédents (Read, Lenient). Elle vient de Claude Binet : « Jacques Grévin, médecin, bel esprit certes et l'honneur de nostre païs beauvaisin... *a aydé* à bastir le Temple de calomnie contre Ronsard »[3]. Mais le picard Binet, partagé entre son culte pour la mémoire de Ronsard et l'indulgence qu'il voudrait garder à son brillant compatriote, avait tendance à atténuer la culpabilité de celui-ci. Je ne crois pas qu'il faille supposer une collaboration. Tout, dans le *Temple*, rappelle le style et la manière de Grévin. Pour le fond,

---

1. Il y avait eu une première *Réponse*, qui est perdue. F. Charbonnier, *op. cit.*, pp. 95-96 et 483.

2. Ronsard, éd. cité, t. VIII, p. 119.

3. P. Laumonier, *La Vie de P. de Ronsard de Claude Binet*, éd. critique, Paris, 1910, p. 43[illegible]

c'est un catalogue de basses injures et de grossières insinuations. On ne le trouvera pas dans ce volume : Grévin ne l'a pas avoué et il n'ajoute rien à son mérite[1].

Ronsard a bien reconnu sous le masque les deux auteurs de la *Response* et du *Temple*. En 1564, il publie un *Recueil de nouvelles Poësies*, avec une Épître au lecteur « par laquelle succinctement l'autheur respond à ses calomniateurs. » Ronsard secoue « les deux compagnons » et « ce jeune drogueur, duquel la vie ne sera pas mauvaise descrite » (il retourne à Grévin le titre de son *Temple*). Il crie à Florent Chrestien : « Si tu as envie de faire le charlatan avec ton drogueur... » Ce fut toute sa réponse.

Bien d'autres flèches étaient venues tomber à ses pieds, « mille odes, mille sonnets et cent autres fatras. » Dans ces « fatras », une pièce mérite une mention, une certaine *Réplique sur la Response faite par messire Pierre de Ronsard sur ce qui lui avoit été respondu sur les calomnies de ses Discours..., par D. M. Lescaldin* (s. l. 1563)[2]. On a voulu y voir une collaboration de Florent Chrestien, de Chandieu et de Grévin[3]. — Et toujours la « calomnie ». C'était l'accusation qu'on se renvoyait d'un camp à l'autre, avec un peu plus de raison dans un camp que dans l'autre.

A propos du rôle de Grévin dans toute cette affaire, on a prononcé le mot d'ingratitude[4]. Il est peut-être injuste. L'oubli des amitiés personnelles, allant, s'il le faut, jusqu'à l'oubli des services reçus, deviendra, le cas échéant, un douloureux devoir de la conscience. Seulement, il y a la manière, et le *Temple* de Grévin fait regretter sa *Gélodacrye*.

---

1. Il a été recueilli dans l'éd. des œuvres de Ronsard par P. Blanchemain, Paris, 1857-1867, t. VII, pp. 88-94.
2. (É. Picot), *Catalogue de la Bibliothèque James de Rothschild*, n° 677 *in fine*.
3. P. Perdrizet, *Ronsard et la Réforme*, Paris, 1902, p. 32.
4. Goujet, *Bibliothèque françoise*.

XI

Grévin, après cette rupture, va se consacrer à la médecine.

J'ignore ce qui le mit aux prises en 1564 avec son compatriote Charpentier, comme lui docteur-régent de la Faculté. La question religieuse ne dut pas être étrangère au conflit : Charpentier, comme ennemi de Ramus, avait pour ennemis tous les protestants. Grévin publia contre lui une diatribe en prose latine et une invective en vers français, deux pièces fort inconnues, où des allusions, pour nous obscures, témoignent surtout chez leur auteur d'un vif désir de dire à Charpentier des choses confraternellement désagréables. — L'année suivante, il donnait un traité complet d'Anatomie, avec planches, *Anatomes totius aere insculpta delineatio*.... Ce n'est qu'une réédition annotée de l'Anatomie de Thomas Gemini (1545), imitation elle-même de la célèbre Anatomie de Vésale (1543).

Le grand débat sur l'antimoine ne pouvait le laisser indifférent.

L'éloge « extravagant » dit un médecin[1], que Paracelse avait fait des vertus curatives de l'antimoine fut pour le nouveau remède le point de départ d'une vogue extraordinaire. Il y eut aussi des opposants : beau sujet de bataille que la mystérieuse substance qui, employée d'ailleurs sans discernement et sans souci des doses, quelquefois guérissait et quelquefois tuait les malades. Un médecin de La Rochelle, nommé Launay, avait écrit pour l'antimoine, et son ouvrage avait eu, à Paris même, beaucoup

1. M. Raynaud, *Les Médecins au temps de Molière*, Paris, 1863, p. 175.

de lecteurs. Grévin répondit par son *Discours sur les vertus et facultez de l'Antimoine...*, 1566. Titre ironique : pour lui l'antimoine est un poison, et « le magistrat, lequel a l'entretien de la police en la charge », devrait en proscrire la vente. La Faculté s'émut, délibéra et décréta que l'antimoine était un poison, *stibium deleterium esse*, et un arrêt du Parlement, rendu cette même année, en interdit l'usage. C'était pour Grévin, un triomphe personnel. « Tout jeune qu'il étoit, dit un historien de la médecine, on eut égard à ses remontrances; l'antimoine fut banni de la médecine par un décret de la Faculté de Paris que le Parlement confirma[1]. »

Ni le décret, ni l'arrêt de Paris ne faisaient loi pour le médecin rochelais. Il publia une *Responce* à Grévin et Grévin revint à la charge avec un *Second Discours... sur les vertus et facultez de l'Antimoine...*, 1567.

L'ouvrage est précédé d'une poésie française de Florent Chrestien : Grévin, cette fois, donnait avec sa garde. La *Responce* était discourtoise; le *Second Discours* est violent, amusant d'ailleurs comme échantillon des polémiques passionnées de ce temps. Et nous n'entendrons plus parler de Launay. Mais on parlera encore longtemps de l'antimoine. Il continuera à avoir ses enthousiastes, qui le prônent comme une panacée, et ses détracteurs, qui le dénoncent comme un toxique. Condamné par le Parlement en 1566, il sera réhabilité par le Parlement en 1666. C'est la guerre de Cent ans des médecins. Qui avait tort, qui avait raison? La Rochefoucauld a dit : « Les querelles ne dureraient pas longtemps si le tort n'était que d'un côté ». Dans la querelle de l'antimoine, les gens compétents déclarent aujourd'hui que des deux côtés on avait tort.

1. Eloy, *Dictionnaire historique de la médecine*, Mons, 1778, t. II, p. 385.

XII

Le 1er janvier 1567, Robert Estienne offrait en étrennes à Catherine de Médicis un opuscule en vers intitulé : *Proème sur l'histoire des François et Hommes vertueux de la maison de Medici.* Il prétendait en ignorer l'auteur. Gardons-nous bien de le croire. « Quoique le nom de Grévin n'y soit pas, dit un biographe généralement bien informé, si est-ce que je sçay par tradition que c'est une véritable production de son esprit[1]. » Renouard a eu en mains un exemplaire portant une dédicace avec signature de Grévin[2].

Grévin était déjà trop compromis pour présenter ouvertement un de ses ouvrages à la reine-mère. Il espérait piquer sa curiosité par le mystère. Puis, par ce néologisme du titre (*prooemium*, préface), « il promettoit, dit Colletet, d'écrire l'histoire de France », montrait ce qu'il saurait faire en ce genre et laissait entendre qu'il avait déjà commencé. Historiographe de la cour : quel excellent moyen de rentrer en grâce et de s'assurer contre les tempêtes menaçantes ! Il en fut pour ses avances. Si Catherine de Médicis n'a pas pris plus de plaisir que nous au *Proème*, son indifférence se comprend. Colletet voit dans le *Proème* « un des beaux et judicieux petits ouvrages de son temps. » C'est très indulgent. Avec son merveilleux païen, ses souvenirs de l'Arioste et sa froide adulation, le *Proème* nous

---

1. Vie manuscrite de Grévin par Guillaume Colletet. *Bibliothèque nationale, manuscrits, fonds français, nouvelles acquisitions*, nos 3073, fol. 211, 217 et 3074, pp. 336-346. (Copies prises sur le ms. de Colletet, *Les Vies des Poètes françois...*, détruit depuis dans l'incendie de la Bibliothèque du Louvre, en mai 1871.) — D'une manière générale, la rédaction de Colletet est un verbiage dans lequel apparaissent, de temps en temps, des renseignements utiles.
2. Renouard, *Annales de l'Imprimerie des Estienne*, p. 169.

offre une allégorie bizarre, d'une lecture assez peu attrayante. Son principal mérite est dans sa rareté. Aucune bibliothèque publique, que je sache, ne le possède. Il faut aller le chercher dans des collections particulières[1].

Notre poète, pendant ce temps, perdait définitivement une grande amitié qu'il avait tout fait pour s'aliéner. En mars 1567, Ronsard donnait une nouvelle édition (la seconde) de ses œuvres. On y lisait cette pièce inédite :

J'oste Grévin de mes escris
Parce qu'il fut si mal appris,
Afin de plaire au Calvinisme,
(Je vouloy dire à l'Athéïsme)
D'injurier par ses brocards
Mon nom cogneu de toutes parts
Et dont il faisoit tant d'estime
Par son discours et par sa rime.
Les ingrats je ne puis aimer....[2]

« Cela, dit Colletet, s'appelle cacher et descouvrir un homme en mesme temps, puisqu'il n'oste le nom de Grévin de ses œuvres que pour le remettre plus avant. » Mais si le nom de Grévin est cloué ici avec un arrêt de condamnation, il disparaît partout où il était cité avec estime. Le nom de Patouillet le remplace dans le sonnet: « A Phoebus, mon Grévin, tu es du tout semblable... » L'ode *A Grévin* : « Vous faisant de mon escriture... » devient l'ode *A Grujet*, et le poème des *Isles fortunées* mentionne Turrin au lieu de Grévin parmi les membres de la Brigade. Quant à l'important *Discours à Grévin*, que Ronsard avait écrit en 1561 pour le *Théâtre* de son ami, il est purement et simplement sacrifié. L'excommunication est complète.

1. *Catalogue James de Rothschild* (1884), nº 712; — *Catalogue Lignerolles* (1894) nº 1413; — *Catalogue Guyot de Villeneuve* (1901) nº 687.
2. Ronsard, éd. citee, t. VI, p. 461.

On vient d'en révéler un témoignage amusant[1]. La Bibliothèque de l'Académie royale des Sciences et des Lettres de Belgique possède un volume qui a appartenu à Ronsard et qui lui venait de Grévin. C'est un recueil in-folio des ouvrages, très réputés en leur temps, du médecin saxon Georgius Agricola sur la minéralogie. La page de titre porte la signature de Ronsard. « Au-dessus du nom du poète, une autre mention apparaît, biffée avec soin, d'une plume qui s'obstine à la rature, très lisible cependant : *Ex Bibliotheca Jacobi Grevini, Medici parisiensis*[2]». Ainsi le donataire s'était appliqué a effacer toute trace de la donation, en gardant le livre donné.

XIII

L'ouvrage que Grévin publia ensuite n'est qu'une traduction, mais qui mérite de retenir notre attention : *Cinq livres de l'Imposture et Tromperie des Diables; des Enchantements et sorcelleries...*, 1547. C'est la traduction du traité que venait de donner Jean Wier, savant réputé, né à Grave (Brabant), élève de Corneille Agrippa et médecin du duc Guillaume de Clèves : *De praestigiis Daemonum et incantationibus ac veneficiis libri V*. Il est bien curieux, ce traité. Sous son titre rébarbatif, c'est un long plaidoyer en faveur de tant de pauvres êtres, sorciers et surtout sorcières, que l'on voue aux plus cruels supplices. Les sorcières sont des malades, des « mélancholiques »

1. G. Charlier, *Un livre de la bibliothèque de Ronsard*, dans la *Revue du XVIe siècle* 1921, pp. 133-137.
2. Le volume porte en outre une cinquantaine de notes marginales de la main de Grévin.

(on dirait aujourd'hui des hystériques); il faut brûler les livres de sorcellerie, il ne faut pas brûler les sorcières. Un tel cri de pitié nous paraît naturel. Qu'on songe à ce qu'il avait d'insolite à l'époque, et à tout ce qu'on brûlera encore de sorciers et de sorcières jusqu'à Beccaria. Grévin doit être honoré d'avoir répété ce cri, peut-être en pensant à d'autres bûchers. Il n'admettait pas qu'on tuât ses semblables ni par ignorance, ni par fanatisme. C'était décidément un homme très en avance sur son temps. — Beaucoup plus tard, quand un grand poète en prose, Michelet, divinisera symboliquement et romantiquement « La Sorcière », il n'écrira qu'une œuvre de parti, dans laquelle, magicien lui-même, il pourra nous enchanter du prestige de son art, mais sans réclamer, au péril de sa vie, un progrès social.

Grévin dédiait sa traduction au duc d'Anjou, frère du roi (le futur Henri III), le 12 avril 1567. La dédicace (à M. de Carnavalet) du *Second Discours sur l'Antimoine* est du 25 août. Quand, le 27 novembre, se tiendra la réunion annuelle des docteurs-régents de la Faculté, on constate que, pour la première fois depuis son admission au doctorat, la signature de Grévin ne figure pas parmi celles de ses collègues. C'est que les dissensions se sont rallumées, la deuxième guerre de religion a éclaté, les garanties de l'édit d'Amboise vont devenir précaires. Grévin a quitté la France, qu'il ne reverra pas.

XIV

Pour la deuxième fois, il s'est réfugié en Angleterre. Fait établi par seize sonnets inédits qu'on a découverts

dans les manuscrits de la Bibliothèque nationale et qui sont très dignes de figurer en bonne place dans l'œuvre de notre poète[1].

> J'escrivois *la plus part* de ces mieux pensemens
> Ce pendant qu'en la France une civille guerre
> Pour la seconde foys, ainsy comme un tonnerre,
> Foudroioit à l'envy mille morts et tourmens....
> Mais moy, loing des malheurs, j'habitois l'Angleterre.

« La plupart »; nous pouvons assez facilement mesurer la portée de cette restriction. Les sonnets amoureux (II, IV, XV) ont pu être apportés de France avec le sonnet IX dédicace projetée et inutilisée du *Proème.* Le sonnet XVI est postérieur aux autres : il y est parlé des lansquenets que Condé reçut en renfort après la bataille de Saint-Denis et qui commencèrent par exiger leur solde. Le sonnet X est très intéressant : c'est lui qui nous apprend que le beau portrait de Grévin, en tête du *Théâtre,* est de Janet, c'est-à-dire de François Clouet, et non pas de Denisot, comme on l'avait cru.[2]

Grévin trouva un bon accueil auprès de l'ambassadeur du roi de France à Londres, Jacques Bochetel, sieur de la Forest-Thaumyère. Il se promena, il « rama la Tamise », assista à des combats d'ours ou de taureaux contre des chiens, et visita les monuments, notamment le palais de Bridewell, où Shakespeare a placé le 3e acte de son *Henri VIII.* Mais il ne s'attarda pas à Londres : en octobre, il est à Anvers.

---

1. Léon Dorez, *Sonnets d'Angleterre et de Flandre par Jacques Grévin,* dans le *Bulletin du Bibliophile,* 1898, p. 421-434 (Tirage à part à 35 exemplaires.)
2. Henri Bouchot, *Les Clouet et Corneille de Lyon*, Paris, 1892, p. 57.

XV

Dans ce délicieux musée Plantin-Moretus que visitent tous les touristes, les Anversois possèdent des archives d'un intérêt considérable pour l'histoire de Plantin, pour l'histoire de l'imprimerie et pour l'histoire littéraire : ce sont les livres de commerce de l'imprimerie plantinienne. J'ai eu jadis la curiosité d'explorer cette mine. Sur trois registres différents, j'ai relevé des mentions établissant qu'en 1565, Plantin a fait tenir diverses sommes à Jacques Grévin « à bon compte sur les Colloques qu'il fait du langage françois. » Cet ouvrage, pour lequel Grévin avait reçu des acomptes, vit le jour pendant que l'auteur habitait Anvers. Il a pour titre : *La première et la seconde partie des Dialogues françois pour les jeunes enfans.* Pas de nom d'auteur. Dans les poésies liminaires (qui rappellent singulièrement la manière de Grévin !) Plantin présente les *Dialogues* comme étant de lui : nous sommes fixés par les indiscrétions de sa comptabilité. Sur la page de gauche, le texte français ; en regard, la traduction flamande. C'est un manuel de conversation, en même temps que de pédagogie. Que n'avons-nous plus d'ouvrages de ce genre pour nous initier au détail des mœurs d'une époque, à la vie courante, au langage usuel ! Les premiers dialogues nous font vivre avec ces écoliers du XVIe siècle ; le dialogue VI, *La Prononciation et les Accens*, contient, sur la simplification de l'orthographe et notamment sur l'emploi de l'accent aigu, des idées très neuves en 1567 et que le temps fera triompher : Grévin a dû discuter ces questions avec Plantin. Le dernier dialogue, *l'Imprimerie*, peut être de Plantin. Au total, un opuscule des plus curieux. Avec cela,

destiné à une clientèle éminemment destructive, il est rarissime : je n'en connais que trois exemplaires, deux au musée Plantin et un à la Bibliothèque nationale[1], où il est considéré comme étant d'auteur inconnu.

Quatre ouvrages de Grévin sortirent encore des presses de Plantin pendant le séjour de Grévin à Anvers :

1º Une traduction en vers des *Emblemata* d'Adrien le Jeune (de son vrai nom De Jonghe, savant hollandais, 1511-1575.) Dédicace à M. de la Forest, du 20 octobre 1567.

2º Une traduction en vers des Emblèmes de Jean Sambuc (de son vrai nom Zsamboki Janos; savant hongrois, 1531-1584.) Je n'ai pas vu cette traduction. Il en existe un exemplaire à la Bibliothèque royale de Dresde[2].

3º Une traduction en vers des *Theriaca* et *Alexipharmaca*, traités de toxicologie de Nicandre (médecin ionien du second siècle avant l'ère chrétienne). Dédicace en vers à Jean de Gorris, helléniste et docteur-régent de la Faculté, calviniste.

4º Un important traité *Des Venins*, commentaire et développement de l'ouvrage précédent. Dédicace à la reine Elisabeth d'Angleterre. Ce traité eut à l'époque un grand succès et fut traduit en latin par un médecin d'Augsbourg, Jerémie Martius, 1571. Il a pour nous cet intérêt que Grévin fait de longues citations de poètes anciens, de Lucain notamment, en les rendant en vers français.

Enfin le musée Plantin possède un curieux souvenir du passage de notre auteur à Anvers : un exemplaire du *Théâtre* sur lequel Grévin a fait de très nombreuses corrections de ses œuvres dramatiques, en y comprenant la *Pastorale*, évidemment en vue d'une réédition projetée. Au total, plus de trois cents variantes.

---

1 Inventaire X. 11.682.

2. *Deutsche Litteraturzeitung*, Berlin, 6 mai 1899.

C'était une singulière idée que de chercher un refuge aux Pays-Bas quand la contre-réformation catholique commençait à y sévir avec la vigueur que l'on sait. Grévin resta peu de temps à Anvers. Les *Venins* paraissent en octobre 1567. Plantin, pour s'excuser des fautes typographiques, invoque « l'absence de l'autheur, lequel n'a peu revoir les corrections. » Grévin a quitté les états du duc d'Albe pour un séjour plus tranquille : il est à Turin, attaché à la personne de Marguerite de France, duchesse de Berry. épouse de Philibert-Emmanuel, duc de Savoie.

Avant de le suivre dans cette dernière étape de son existence, revenons pour quelques instants en France.

XVI

La troisième guerre de religion a commencé en fin septembre. La situation des protestants redevient critique. Un édit du roi déclare tous calvinistes incapables des fonctions publiques s'ils ne veulent prêter serment de catholicisme. Le 6 novembre 1568, les docteurs-régents de la Faculté s'assemblent, selon l'usage, dans la maison de la rue de la Bûcherie. Rouvrons les *Commentaires*. Grévin n'est pas là. Un des assistants, nommé Rousselet, présente une requête en son nom et demande si des émoluments, *jura*, qui lui sont dus ne pourraient pas être payés à sa femme. Fatale intervention ! Le doyen, cette année, est un ennemi de Grévin, c'est Charpentier. Il n'était pas bon d'avoir Charpentier pour ennemi : Ramus, un jour, en saura peut-être quelque chose. On devine en quel sens ce doyen dirige les débats. Est-ce que l'absence de Grévin n'a pas pour cause ses opinions religieuses? Qu'il prête d'abord le serment requis, dont les théologiens ont préparé la formule,

et l'on verra après. Un assistant renchérit. Ce serment, il y a à Paris des docteurs-régents qui ne l'ont pas encore prêté; qu'on l'exige de tous, et que ceux qui le refuseront soient rayés du tableau, *albo expuncti*[1]. On dresse la liste des docteurs-régents et le nom de Grévin y figure encore. Mais dans le compte rendu de la séance de l'année suivante, 10 novembre 1569, une brève mention nous apprend que l'épuration a eu lieu. Nouvelle liste : le nom de Grévin n'y figure plus[2].

S'il n'était plus docteur-régent de la Faculté, il conservait son titre de médecin, et il signe de ce titre un ouvrage qui paraît à Paris en cette même année 1569, *Les Portraicts anatomiques de toutes les parties du corps humain*... C'est une traduction de l'*Anatomes delineatio* de 1565. Dans la préface, il se justifie d'avoir écrit un ouvrage de science en langue vulgaire : innovation très audacieuse pour l'époque.

XVII

Elle était, dit Brantôme en parlant de la duchesse de Savoie, « si sage, si vertueuse, si parfaite en sçavoir et sapience qu'on lui donna le nom de la Minerve ou Pallas de la France. » Les poètes et les amis de la Pléiade ne l'appellent jamais autrement. Elle connaissait Grévin, qui avait chanté son mariage avec Philibert-Emmanuel dans la *Pastorale*. « Elle le retint pour son médecin ordinaire, dit Colletet, l'appela auprès de sa personne à Turin, luy, sa femme et ses enfants, le gratifia d'une charge de conseiller

1. *Commentaires mss. de la Faculté de médecine*, t. VII, fol. 172.
2. *Ibid.*, fol. 187

d'état de Piedmont et de Savoie[1]. » Colletet ne mentionne pas tous les titres de Grévin. D'après Guichenon, il fut aussi un des précepteurs du duc Charles-Emmanuel, fils unique de Philibert-Emmanuel (né en 1562)[2]. Charles-Emmanuel Ier, que les historiens de la Savoie appellent le Grand, fut un grand ambitieux, doué de grands talents à qui les ciconstances ont peut-être manqué pour donner sa mesure. Littérairement, il a fait honneur à ses maîtres; écrivain et poète lui-même, il a protégé Chiabrera, Tassoni, Marini et d'Urfé.

La mère de ce prince très catholique, la protectrice de Grévin avait-elle embrassé secrètement le protestantisme? On l'a dit,[3] et on l'a nié[4]. Peut-être ne fut-elle qu'une de ces âmes tendres qui eussent souhaité la conciliation. La bonté devait être le trait dominant de son caractère, si l'on en juge par ses portraits, surtout par le moins connu de tous, qui est au musée de Chambéry[5].

Colletet ajoute : « Elle se servit du ministère de Grévin en plusieurs affaires importantes à sa personne et à son estat. » Nous ignorerions tout de ces négociations sans un témoignage littéraire, qui ne nous apprend d'ailleurs qu'une chose, c'est que Grévin a été envoyé à Rome, mais qui a sa valeur par lui-même, indépendamment de tout autre intérêt. On a retrouvé jadis à la Bibliotèque nationale, dans un manuscrit de l'Estoile[6], vingt-quatre sonnets

---

1. Cf. Bibliothèque nationale, *manuscrits, fonds français*, n° 27 891 (*Pièces originales*, Dossier *Grévin*, n° 31 748).

2. S. Guichenon, *Histoire généalogique de la royale maison de Savoye*, Lyon 1660, t. I, p. 709.

3. H. Patry, *Le Protestantisme de Marguerite de France...*, dans le *Bulletin de la Société de l'Histoire du Protestantisme*, janvier-février 1904.

4. R. Peyre, *Une Princesse de la Renaissance, Marguerite de France...* Paris 1902, pp. 76-78.

5. Par Carrachio, un artiste flamand qui s'était fixé en Savoie.

6. Bibliothèque nationale, *manuscrits, fonds français* ,n° 25560, fol. 166-174. — Autre copie, *fonds Dupuy*, n° 843. fol. 2-7.

inédits de Grévin sur Rome[1]. Ces sonnets sont dédiés « à Madame de Savoie. » Ils sont très beaux; ils rappellent, quelquefois ils imitent les *Antiquité* de Du Bellay. Leur note originale, c'est l'inspiration calviniste. C'est l'explosion de colère d'un calviniste qui ne peut contenir son indignation en voyant les Romains « réduits honteusement sous le pouvoir d'un moine » (Pie V). Tout de même, il faut croire qu'on ne craignait pas trop de déplaire à la duchesse en lui parlant sur ce ton de la Rome des papes et du pape régnant.

Le 5 novembre 1570, Jacques Grévin mourut, à l'âge de trente-deux ans.

La duchesse fut inconsolable. De Thou a fourni à ce sujet des détails intéressants, répétés par Colletet. Je transcris la traduction de Teissier : « Elle se plaignit d'avoir perdu en même temps son médecin pour les maladies du corps et son consolateur pour les inquiétudes de l'esprit. Aussi lui fit-elle faire de magnifiques funérailles, et tandis que elle vécut, elle retint toujours auprès d'elle sa veuve et sa fille[2], qu'elle avait nommée Marguerite-Emmanuelle[3], et leur fit toutes sortes de grands avantages, afin de montrer par un bel exemple de reconnoissance et de gratitude qu'ayant aimé le mari, elle aimoit encore ses reliques en sa femme et en sa fille[4]. »

---

1. Ed. Tricotel, *Variétés bibliographiques*, Paris, 1863; (ouvrage tiré à 250 exemplaires numérotés), pp. 47-60. Cf. *Mémoires-Journaux de Pierre de l'Estoile, édition... conforme aux manuscrits originaux...* Paris, 1875 1896 (tirage à petit nombre), t. XI, p. 317-328.

2. *Filiam ejus unicam*, dit de Thou.

3. De Thou : *quam de sacro lavacro susceperat*. Cette fille de Grévin, filleule de la duchesse, était donc catholique.

4. A. Teissier, *Les Éloges des hommes sçavants tirés de l'Histoire de M. de Thou*, Utrecht, 1696, t. I, pp. 345-346. — La veuve de Grévin se remaria avec un certain Lenormant. On a retrouvé à la Bibliothèque Nationale, dans un recueil de notes réunies par de Thou pour la rédaction de ses *Historiae*, une lettre de Lenormant, du 26 avril 1603, relative à la mort de Grévin. Lenormant donne pour cette mort la

Une seule voix, — celle d'un grand ami de Ronsard, — s'éleva en France pour prononcer des paroles de regret et de pitié qu'on eût aimé entendre de Ronsard lui-même. Claude Binet écrivit une *Complainte sur le trespas de Jacques Grévin de Clermont en Beauvoisin* [1]. Il mettait son compatriote sur le même rang que Ronsard :

La gracieuse Olimpe et la belle Cassandre,
L'une de mon Grévin, l'autre d'un grand Ronsard,
Ne seront quant au nom reduites onc en cendre,
En despit de l'effort du fauche-tout vieillard.....

XVIII

« La France, dit Colletet, seroit ingratte à ses travaux si elle desdaignoit d'en conserver la mémoire. » Et de Thou va plus loin, qui réclame pour Grévin l'immortalité : « *ingenio et rara eruditione praestans... opera aeternum victura ad posteritatem* [2]. » Pour le coup, n'est-ce pas trop dire, et de Thou n'a-t-il pas été abusé par les brillantes qualités d'un amateur, d'un chercheur, ardent à toutes les nouveautés, très instruit et très doué, comme il y en eut tant à cette époque? — Peut-être. Mais qu'on se rappelle tout ce qu'il a été, cet amateur : médecin, comme Charpentier, son ennemi; poète, comme Ronsard, son ami, qui devint son ennemi; dramaturge, comme Jodelle, son condisciple. Et médecin, il a joué un rôle important dans des controverses fameuses; poète, il a laissé, dans des

date du 7 octobre *(Contrà,* Niceron, Goujet). Il se dit possesseur d'ouvrages de Grévin, « qui vont encore estre mis en lumière. » L. Dorez, *La mort de Grévin,* dans le *Bulletin du Bibliophile,* 15 juillet 1899.

1. *Les Œuvres de J. de la Péruse, avec quelques autres diverses poésies de Cl. Binet B.,* Paris, 1573, fol. 159 v° sqq.

2. De Thou, liv. XLVII, *in fine.*

genres différents, plus de seize mille vers d'un mérite rare pour l'époque; auteur dramatique, il a écrit une tragédie, qui est fort belle, et deux comédies, qui sont charmantes, et qui se placent, celles-ci comme celle-là, tout à fait à l'aurore de notre théâtre moderne, en sorte qu'il est de ceux envers qui on acquitte une dette de reconnaissance, comme le veut Colletet, en leur faisant honneur d'avoir ouvert une voie où leurs successeurs acquerront tant de gloire. Un devancier : voilà le grand mérite de Grévin. On s'explique que Théophile Gautier, féru de ces romantiques du XVIe siècle que furent les hommes de la Pléiade, ait songé à le comprendre dans une histoire projetée des « Précurseurs de Corneille[1]. »

Cependant, « la France l'a dédaigné. » On l'ignore, ou presque. Comment en eût-il été autrement quand ses écrits n'existent qu'à l'état d'exemplaires très rares dans quelques bibliothèques? On ne les a jamais réimprimés d'ensemble, et enfin il a fallu l'initiative personnelle d'un éditeur lettré pour que le présent florilège rende Grévin accessible à tous. Puisse le monde studieux lui faire un bon accueil. Il le mérite. Son œuvre a enrichi notre patrimoine national. C'est un ancêtre.

Lucien PINVERT.

DONNEMARIE-EN-MONTOIS, 8 Octobre 1921.

---

1. Maxime Du Camp, *Théophile Gautier*, Paris, 1895, p. 63.

BIBLIOGRAPHIE

I. — Ouvrages de Grévin[1]

*I. *Les Préceptes de Plutarque de la manière de se gouverner en mariage*, Paris, 1558.

II. *Hymne à Monseigneur le Dauphin, sur le mariage dudict Seigneur, et de Madame Marie d'Estevart, Royne d'Escosse*, Paris, 1558, In-4°.

III. *Les Regretz de Charles d'Austriche empereur, cinquiesme de ce nom; Ensemble la Description du Beauvoisis, et autres œuvres*, Paris, 1558 [a. s.; 1559 n. s.], In-8°.

IV. *Chant de joie de la Paix faicte entre le Roi de France Henri II et Philippe Roi d'Espagne*, Paris, 1559, In-8°.

*V. *Pastorale sur les mariages de très excellentes Princesses Madame Elizabet, fille aînée de France, et Madame Marguerite, sœur unique du Roi*, Paris, 1559, In-4°.

VI. *L'Olimpe de Jaques Grévin de Cler-mont en Beauvaisis. Ensemble les autres œuvres Poëtiques dudict Auteur*, Paris, 1560, In-8°.

VII. *Le Théâtre de Jaques Grévin de Clermont en Beauvaisis..., Ensemble la seconde partie de l'Olimpe et de la Gélodacrye*, Paris, 1561, In-8°.

VIII. *Responsio ad J. Carpentarii calumnias*, s. l., 1564, In-8°.

---

1. L'astérisque signale des opuscules ou éditions dont, malgré tous mes soins, je n'ai pu retrouver aucun exemplaire.

IX. *Response aux calomnies n'aguères malicieusement inventées contre J. G. soubs le nom faulsement déguizé de M. A. Guymara Ferrarois, Advocat de M. J. Charpentier*, Paris, 1564, In-4°.

X. *Anatomes totius aere insculpta delineatio...*, Paris, 1565, In-fol.

XI. *Discours de Jaques Grévin de Cler-mont-en-Beauvaisis.... sur les vertus et facultez de l'Antimoine....*, Paris, 1566, In-8°.

XII. *Proème sur l'histoire des François et Hommes vertueux de la maison de Medici...*, Paris, 1567, In-4°.

XIII. *Cinq livres de l'Imposture et tromperie des Diables : des Enchantements et sorcelleries : Pris du latin de Jean Wier...*, Paris, 1567, In-8°.

XIV. *Le second Discours de Jaques Grévin... sur les vertus et facultez de l'Antimoine...*, Paris, s, d. (1567), In-8°.

XV. *La première et la seconde partie des Dialogues françois pour les jeunes enfans*, Anvers, 1567, In-8°.

*XVI. *Les Emblesmes du Seigneur Jehan Sambucus traduits du latin en vers françois*, Anvers, 1567, In-16.

XVII-XVIII. *Deux livres des Venins...*, Anvers, 1568. — *Les Œuvres de Nicandre, médecin et poète grec, traduites en vers françois...*, Anvers, 1567 (2 part. en un recueil in-4°).

XIX. *Les Portraicts anatomiques de toutes les parties du corps humain... Ensemble l'Abbrégé d'André Vésal...*, Paris, 1589, In-fol.

XX. *Les Emblèmes du S. Adrian le Jeune, médecin et Historien des Estats de Hollande, Faicts François et sommairement expliquez*, Anvers, 1570, In-12. — La première éd. (*) est de 1567. Une deuxième (*) de 1568.

II. — Ouvrages a consulter sur Grévin

A) Les anciens biographes, qui se sont plus ou moins copiés les uns les autres :

Adrien Baillet, *Jugemens des savans sur les principaux ouvrages des auteurs*, éd. revue par La Monnove, Paris, 1722 ; — Niceron, *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres dans la république des lettres*, Paris, 1727-1745 ; — Goujet, *Bibliothèque françoise*, Paris, 1740-1756 ; — Lelong, *Bibliothèque historique de la France*, nouvelle éd. par Fevret de Fontette, Paris, 1768-1778 ; — La Croix du Maine, *Bibliothèque françoise*, nouvelle éd. par Rigoley de Juvigny, Paris, 1772 ; — Du Ver-

DIER, *Bibliothèque françoise*, nouvelle éd. par RIGOLEY DE JUVIGNY, Paris, 1772-1773; — et le Dictionnaire de MORÉRI.

B) Parmi les modernes :

EUG. et EM. HAAG, *La France protestante*, Paris, 1846-1859, t. V. p. 363-367; — BRUNET, *Manuel du Libraire et de l'Amateur de livres*, 5e éd., Didot, 1860-1865, t. II, col. 1736-1737; — E. CHASLES, *La Comédie en France au* XVIe *siècle*, Paris, 1862, p. 29-65; — É. FAGUET, *La Tragédie française au* XVIe *siècle*, Paris, 1883, p. 120-126. — PETIT DE JULLEVILLE, *Histoire de la langue et de la littérature française...*, t. III, 1897 (par E. RIGAL), *Le Théâtre de la Renaissance*, pp. 274 et 299.301; — L. PINVERT, *Jacques Grévin* (1538-1570), *Étude biographique et littéraire*, Paris, 1899. Ouvrage contenant sept gravures, notamment les portraits de Jacques Grévin et de Nicole Estienne d'après François Clouet.

PREMIÈRE PARTIE

LE THÉATRE

A MADAME CLAUDE DE FRANCE

DUCHESSE DE LORRAINE[1]

MADAME, *le bon accueil qu'il vous pleut me faire lorsque Monsieur de Boulin me présenta à vous, m'a incité d'advantage à essayer de faire quelque chose qui vous peust estre aggréable. Car le bon amour que vous portez aux lettres, m'a tousjours servi comme d'éguillon pour resveiller ce qui possible dormait en moy. C'est pourquoy ayant long temps gardé ce Théâtre (poëme non encore veu en nostre langue) je n'ay trouvé personne plus digne à qui je deusse donner César, qu'à vous qui estes fille d'un Roy, lequel en proüesses, vertus, et humanité l'a si bien secondé, qu'il a esté argument à une infinité de doctes escrivains de célébrer ces trois perfections, lesquelles ont autant apparu en luy, qu'en Prince qui ait esté depuis ce premier Empereur Romain. Je vous prie donc, Madame, par ces trois dont vous estes héritière légitime de vostre Père, de vouloir défendre nostre César de tout danger et conjuration que les envieus de mon nom luy pourroyent machiner. En quoy faisant, je n'auray crainte de le revoir massacrer encores une fois, mais plustost je m'asseureray que sa mort luy aura servi d'une immortalité.*

En cest endroict, Madame, je prieray le Créateur qu'il luy plaise maintenir vostre grandeur, et me rendre de plus en plus obéissant en vostre service.

Vostre très humble serviteur,

Jaques Grévin.

BRIEF DISCOURS

POUR L'INTELLIGENCE DE CE THÉATRE[2]

Ami Lecteur, j'ay bien voulu discourir sur quelques poincts, lesquels par aventure pourroyent estre causes de souspeçon, si librement je ne déclaroy mon intention par ce Discours, pour autant que premier de nostre temps je me suis hazardé de mettre la Tragédie et Comédie Françoise entre tes mains, veu que comme dit Martial,

nimium Martia turba sapit.
Majores nusquam ronchi, juvenesque senesque :
Et pueri nasum Rinocerotis habent.[3]

Non que je me vueille dire premier qui en a composé en nostre langue : Car je sçay bien qu'Estienne Jodelle (homme qui mérite beaucoup pour la promptitude et gentillesse de son esprit) a esté celuy qui les a tirées des Grecs et Latins pour les replanter en France. Mais aussi je diray ceci sans arrogance, que je suis encores à voir Tragédies et Comédies Françoises, excepté celles de Médée et d'Hécuba, lesquelles ont été faictes vulgaires, et prises du Grec d'Euripide.[4]

Or pourtant que je sçay bien que plusieurs pourront cheoir sur ces compositions non accoustumées en nostre langue, il me semble estre bon de déclarer mon opinion touchant l'origine des Tragédies et Comédies, et de l'heu-

reux ou malheureux succès d'icelles, et du proffict que l'on en peult retirer. La Tragédie donc (comme dit Aristote en son art poëtique) est une imitation ou représentation de quelque faict illustre et grand de soymesme, comme est celuy touchant la mort de Jules César. Et pour sçavoir d'ou vient ce mot de Tragédie, il fault entendre qu'anciennement on donnoit aux poëtes Tragiques, pour récompense de leur labeur, un Bouc, ou bien la corne d'un bouc pleine de vin : non que le présent fust de grand valeur, mais plus pour l'honneur d'avoir esté aggréable et d'avoir bien faict entre tous. De ceste opinion est Horace quand il dit :

Carmine qui Tragico vilem certavit ob hircum[5].

Et pourtant que les Grecs appellent un bouc Τράγος de là est venu Τραγωδία que nous appelons Tragédie. Je pense bien que ceux qui ont faict les premières Tragédies n'observoyent pas si estroictement ce quaujourd'huy on y requiert ; mais avec le temps (ainsi qu'il est facile d'adjouster aux choses intentées) on les a si bien polies, que maintenant on n'y scauroit que désirer, je dy en celles qui sont faictes selon les préceptes qu'en ont donnés Aristote et Horace.

Quant est du bon accueil qu'ha eu la Tragédie, je diray seulement que les escripts des Poëtes Grecs nous en peuvent faire foy, entre lesquels est Æschyle, Sophocle et Euripide, que nous osons à bon droict nommer la fontaine, de laquelle tous les bons poëtes Tragiques ont beu, et le trésor auquel ils ont pris les richesses pour embellir leur poëmes : ainsi qu'entre les Latins nous avons Sénèque.

Mais revenons à nostre Tragédie de Jules César, laquelle nous avons mise en avant en nostre langue, non que je l'aye empruntée, comme quelques uns se sont faict accroire, estimants que je l'eusse prise du Latin de Marc Anthoine de Muret : Car là ou elles seront confrontées, on trouvera la vérité. Je ne veux pourtant nier que s'il se trouve quelque traict digne d'estre loué, qu'il ne soit de Muret, lequel a esté mon précepteur quelque temps ès lettres humaines, et auquel je donne le meilleur, comme l'ayant appris de luy.

En ceste Tragédie, on trouvera par aventure estrange que, sans estre advoué d'aucun autheur ancien, j'ay faict la troupe interlocutaire de Gensdarmes des vieilles bandes de César,

et non de quelques Chantres, ou autres, ainsi qu'on a accoustumé, mais où l'on aura entendu ma raison, possible ne leur sera-il de si difficile digestion, comme il a esté à quelques uns. J'ay eu en ceci esgard que je ne parloy pas aux Grecs, ny aux Romains, mais aux François, lesquels ne se plaisent pas beaucoup en ces chantres mal exercitez, ainsi que j'ay souventesfois observé aux autres endroicts où l'on en a mis en jeu. D'avantage, puis qu'il est ainsi de la Tragédie n'est autre chose qu'une représentation de vérité, ou de ce qui en ha apparence, il me semble que ce pendant que, là où les troubles (tels que lon les descrit) sont advenues ès Republiques, le simple peuple n'avoit pas grande occasion de chanter : et que par conséquent, que lon ne doit faire chanter non plus en les représentant, qu'en la vérité mesme : autrement à bon droict nous serions repris, ainsi qu'un mauvais peintre auquel on auroit donné charge de faire un pourtraict, et qui auroit adjousté quelques traicts qui ne se recognoistroyent au visage qui luy auroit été présenté. Que si lon m'allègue ceci avoir esté observé de toute antiquité par les Grecs et Latins, je respon qu'il nous est permis d'oser quelque chose, principalement où il n'y a occasion, et où la grâce du poëme n'est offensée. Je sçay bien qu'on me répliquera que les anciens l'ont faict pour resjouir le peuple fasché possible des cruautez représentées : à quoy je respondray que diverses nations requièrent diverses manières de faire, et qu'entre les François il y a d'autres moyens de ce faire sans interrompre le discours d'une histoire. De ceci je te laisseray le jugement, t'advertissant que je n'ay voulu (à la manière de ceux lesquels prenants peine de s'enfler, crèvent tout en-coup) rechercher un tas de gros mots propres pour espouvanter les petits enfans : ains plustost je me suis contenté, ensuyvant les Tragiques Grecs, de ma langue, sans en emprunter une estrangère pour exprimer ma conception.

Or je reviens à la Comédie, qui est un discours fabuleux, mais approchant de vérité, contenant en soy diverses manières de vivre entre les citadins de moyen estat, et par lequel on peult apprendre ce qui est utile pour la vie, et au contraire cognoistre ce que lon doit fuir, enseignez par le bonheur ou malheur d'autruy. C'est pourquoy Cicéron l'appelle imitation de vie, mirouer des coustumes, et image de vérité. Il y a eu anciennement deux sortes de

Comédies, l'une est appelée la vieille, laquelle comprenoit plusieurs choses fabuleuses, injures et moqueries, jusques à taxer les hommes par leurs noms : ainsi que nous pouvons voir en Aristophane, en la Comédie des Nues, là où il se moque apertement de Socrate. L'autre Comédie est appelée la nouvelle, laquelle est faicte à l'imitation des mœurs et commune manière de vivre des hommes, dont Méandre a été l'autheur, et à l'imitation de laquelle nous avons faict les nostres. Les anciens avoyent encores une autre sorte de Comédie qu'ils appeloyent Mimus ou Bastelerie, pour autant qu'elle estoit faicte de parolles ordes et villaines, et de matières assez deshonneste, laquelle aussi estoit représentée par des basteleurs, voire le plus près du naturel qu'il estoit possible, comme tesmoigne Cicéron en son 2. de l'Orateur et Quintiliam en son 2. livre. De là sont venues les farces des François, comme nous pouvons facilement voir. Or pour autant qu'en la Comédie nouvelle, (comme aussi en toutes Tragédies) l'on propose les hommes démenants quelques affaires, on a divisé le tout par Actes, que les Grecs ont appelé δράματα, ἀπό τõ δρᾶν qui est autant à dire que faire ou négotier. L'origine de la Comédie selon l'opinion de plusieurs, se donne aux Athéniens, lesquels voulants noter d'infamie les mal-vivans, venoyent d'une gayeté de cueur, de rue en rue, et montez sur quelques chariots, les nommoyent par noms et par surnoms. Et quant à moy je suis de ceste opinion que la Comédie a pris son nom ἀπό τῶν κωμῶν, c'est-à-dire des rues par lesquelles de ce premier temps elles estroyent jouées : et semble qu'encore ceste coustume soit demeurée en Flandres, et Pais bas, où les joueurs de Comédies se font trainer par les carrefours sur des chariots et là jouent leurs histoires, Comédies, et farces. De ces premiers a escript Horace en son art poëtique.

Ignotum Tragicæ genus invenisse Camœnæ
Dicitur, et plaustrīs vexisse poēmata Thespis[6].

Et de là est venu le proverbe entre les Grecs ἐξ ἁμάξης λοιδορεῖν, c'est-à-dire, injurier en chariot, ou bien se moquer : comme le prend aussi Démosthène en son oraison pour la Couronne.

Entre les premiers poëtes Comiques on met Susarion,

Rulle et Magnes lesquels plus tost par moquerie, qu'autrement, taxoyent appertement un chascun.

Depuis vindrent Aristophane, Eupolis et Cratine, les quels poursuyvants et détestants les vices de leurs Princes, composèrent des Comédies assez fortes, tant que Ménandre et Philémon commencèrent à les addoucir, ainsi que les voyons en Térence, lequel a pris ses Comédies de Ménandre et Appollodore. Après Ménandre et Philémon, aucteurs Grecs, vint le premier à Rome Andronique : puis Plante et Térence lesquels nous ont laissé leurs Comédies parfaictes de tous poincts, et, comme dit Cicéron, pleines de choses ingénieuses, civiles, élégantes et facétieuses, comme les livres des Philosophes Socratiques. Voylà l'origine et succès de la Comédie, que j'estime avec Aristote avoir esté inventée du mesme temps que la Tragédie : car comme ainsi soit que des hommes, les uns soyent graves et sévères, les autres gaillards et joyeux, il est advenu que les premiers se sont mis à escrire des Tragédies graves et sévères, les seconds se sont exercez en Comédies gaillardes et joyeuses. Le profict que tu en peux recevoir est de te garder de pareilles adventures qui sont advenues en icelles par la mesgarde d'aucuns, par la simplicité des autres, par l'astuce des plus rusez, et cognoistre aussi la diverse manière de vivre des divers estats. Car comme disoit Andronique, la Comédie est le mirouer de la vie journalière. Ceste seule cause m'a esmeu d'avantage à mettre celles cy en avant, en la composition desquelles j'ay plustost ensuyvi la nayveté de nostre vulgaire, et les communes manières de parler, que pris peine d'ensuyvre les anciens, encore que je ne m'en soy du tout retiré, comme pourront appercevoir ceux qui seront un peu versez en l'Aristophane, Plaute et Térence. L'autre cause qui me l'a faict faire, a esté voyant les lourdes fautes, lesquelles se commettent journellement ès jeux de l'Université de Paris, qui doit estre comme un parangon de toute perfection de sciences : où nous voyons toutesfois mille fautes commises en cest endroict, lequel a esté tant recommandé des anciens Romains, que plus souvent les Empereurs et grands seigneurs, oultre la despence, en de telles affaires, s'employoyent a l'exécution de leurs Tragédies et Comédies. Nous en avons encor pour tesmoignage aujourdhuy les reines des Amphithéâtres somptueux, et les livres des poëtes et historiographes. La faute que j'y voy, c'est que contre le commandement du bon pré-

cepteur Horace, ils font à la manière des basteleurs un massacre sur un eschaffaut, ou un discours de deux ou trois mois, et semble qu'en cest endroit, ils ayent conjuré pour mal faire : et autres telles badineries, que je laisse pour estre plus bref. Je ne mets pourtant en ce nombre quelques uns qui en ont faict leur devoir, mais plustost je les prie au nom de tous amateurs des bonnes lettres, de poursuyvre et aider à chasser ce monstre d'entre une tant docte compagnie : par devers laquelle accourent non seulement les François, mais aussi les estrangers des plus lointaines provinces. Et quant est de ma part, pour autant que la plus grande estude m'a retiré par devers soy, j'en laisse la charge aux amateurs de l'antiquité : et te priray, Lecteur, de prendre le tout plustost en bonne part, que opiniastrement te bander contre la vérité. A Dieu.

CÉSAR

TRAGÉDIE[7]

ENTREPARLEURS

CÉSAR.
MARC ANTOINE.
MARC BRUTE.
CASSIUS.
DECIME BRUTE.
CALPURNIE.
LA NOURRICE.
LE MESSAGER.
LA TROUPE DES SOLDATS DE CÉSAR.

ACTE PREMIER

CÉSAR

Quel mal va furetant aux mouelles de mes os?
Quel soucy renaissant empesche mon repos?
Quel presage certain d'horreur, d'ennuis, de flâme,
D'ennemis, et de mort se mutine en mon âme?[8]
Quel souspeçon me tourmente? et quelle peur me suit,
Et regèle tousjours mon sang à demi cuict?
César, non plus César, mais esclave de crainte.[9]
Vainqueur, non plus vainqueur, mais serf qui porte empraints
La honte sur le front. O premier Empereur!
Mais que dy-je Empereur, puis qu'il fault vivre en peur?
Quoy! qu'au cueur de César la crainte prenne place!

Non, il n'en sera rien : car cela seul efface
L'honneur de mes beaux faicts. Il vault bien mieux mourir
Asseuré de tout poinct, qu'incessamment périr
Faulsement par la peur. Mais après les victoires
Acquises à grand' peine, et après tant de gloires,
Ne seray-je obey? Ne donneray-je fin
Au vouloir obstiné de ce peuple mutin?
C'est trop vivre paoureux, c'est par trop vivre en doute,
C'est suyvre trop longtemps celuy que je redoute.
Ainsi le plus souvent on se rend serviteur,
De ceux desquels on doit estre le seul seigneur.
Mais n'est-ce pas assez vescu [10] pour de ma gloire
Ensuyvre heureusement une longue memoire?
Mais n'est-ce pas assez qu'avoir par mes vertus
Rengé dessous mes loix les vainqueurs des vaincus?
N'est-ce donc pas assez d'estre craint de ceux mesme
Devant qui de frayeur tout le monde vient blesme?
Ce m'est assez de voir la Romaine hauteur
Ores estre bornée avecque ma grandeur.
Ce m'est, ce m'est assez que de la terre et l'onde
J'ay vainqueur limité et Rome et tout le monde :
Vienne quand ell' vouldra, vienne la mort trencher
Le long fil de mes ans, ell' ne me peult fascher.
César qu'un chascun craint, ne craint point ce passage,
Ayant avant mourir contenté son courage.
Je suis prest, je suis prest, si le cruel Destin
M'a ja promis en proye à ce peuple latin,
Qui a veu malgré soy dessus son chef reluire
L'heureux avancement de mon premier empire.
Mais ne me fay-je tort, me bastissant en vain
Le dangereux assault d'une traistresse main?
Si fay, je me fay tort, en me faysant entendre
Ce qu'un peuple ennemi n'oseroit entreprendre.
Aborder un César, qui n'eut jamais haineur
Qui soudain ne sentit l'effort de sa fureur!
Aborder un César, à qui n'est eschappée,
Sans d'elle se vanger, l'audace de Pompée!

César, qui a domté tout cela que le Ciel
Enclost sous sa vouture et s'est faict immortel
Par la mort d'un rebelle, accravantant l'audace
De son gendre orgueilleux, et de toute sa race :
Et qui pour n'avoir veu au monde qu'un Soleil,
Ne l'a voulu souffrir ny plus grand ny pareil !
Aborder un César, qui comme les tempestes
Foudroyent à l'instant et mille et mille testes,
Emmorcelant d'un coup le front plus orgueilleux
Des plus braves chasteaux qui menacent les Cieux,
S'est faict voye au travers de ceste masse ronde,
Arrondissant son heur par la rondeur du monde !
Ausi César estoit seul digne d'un tel heur,
Que de tout l'univers il fust le seul seigneur.
L'Itale en sçait que dire, aussi font des Espaignes
Les peuples basanez et toutes les campaignes
Où Garonne, la Seine et le Rhin desbordé
Resemblent au courir un cheval desbridé.
Tu as vescu pour toy, et ce poinct te demeure,
César, que par ta mort la mesme audace meure
De ceux à qui tu as librement pardonné,
S'il est cruellement du Destin ordonné,
Au meschef de César, qu'en ce grand mal extrême
Un qui a tout vaincu soit vainqueur de soy-mesme.
Ces murs audacieux, ces grans palais Romains,
Maintenant seul horreur du reste des humains,
Sçauront après ma mort de combien ma présence
Sert pour contregarder leur antique puissance.
Toy Rome qui as faict tout un monde trembler,
A ce monde tremblant tu pourras ressembler,
Héritant le Destin de la grand'Phrygienne :
Et comme despitant l'altesse Olympienne,
Malgré l'arrest du Ciel, l'horreur de ton fardeau
A ton heur et ton nom servira de tombeau :
Et ne restra sinon que ton idole errante
Pour servir d'une fable à l'aage survivante,
Dont tu seras la proye, et le riche butin

D'un grand peuple ennemi plus farouche et mutin.
Alors les grans trésors en publiques rapines
Serviront pour un temps aux nations voisines :
Et toy pauvre, trop tard, trop tard, regreteras
Les Guerriers que pour lors au secours tu n'auras
Te sentant atterrer, defauldra ton courage
Parmi tous les soldats, ainsi que d'un orage,
Ou d'un esclat de fouldre on voit souventes fois
Desraciner les pins au milieu des grans bois.
Tu verras malgré toy de tes poinctes hautaines,
Et de tes nourrissons ensemencer les plaines,
Sans qu'il en sorte après un seul pour te vanger,
Comme il feit de ces dens que lon veit eschanger
Sur la rive estrangère, à l'heure que la terre
Enfanta tout subit la fraternelle guerre.
Mais je pry tous les dieux d'estre estimé menteur,
Plustost que de prédire un estrange malheur
A ceux qui survivront, ou que pour la malice
De quelques envieux, la cruelle justice
Des dieux juste-vangeurs desserre son effort
Sur ceux là qui n'auront jamais causé ma mort.
Hé ! quel bien leur vient-il, si bruslans d'une envie
Ils font mourir celuy qui leur donna la vie?
Quel honneur, quel proffit, quel plaisir, quel bien-faict
Suyvra l'auteur premier d'un si cruel mesfaict?
Mais plus tost un remors, un remors misérable
De la mort désireux talonnant ce coupable
Viendra ramentevoir un antique désir
Allonguissant ses jours, lors qu'il vouldra mourir,
Se sentant trop heureux, si pour mieux luy complaire,
On avance sa mort ainsi qu'il me veult faire.

MARC ANTOINE.

Le Grèce entre ses heurs, vanteuse, publira
Un Achille, un Hercule et Troye n'oublira
La race de Priam : mais Rome pourra dire
Que de ces devanciers le los ne peult suffire

Pour attaindre aux honneurs, qu'un César s'est acquis,
Ayant plus bravement tout un monde conquis,
Qu'Achille son Hector, qu'Alcide son Anthée,
Que Francus l'Alemagne et Gaule surmontée.
Heureuse Rome, heureuse ores d'avoir receu
L'heur du Ciel qu'un César en tes bras fust conceu.
Heureux aussi César, maintenant je te nomme
Heureux cent mille fois d'estre né dedans Rome.
De Rome la grandeur un César méritoit,
La grandeur de César entre toutes estoit
Seule digne de Rome : et César et la ville
Sont dignes de tenir ceste masse servile.

CÉSAR.

Si l'un et l'autre est digne, et que le lieu plus beau
De Rome, soit pour faire à César un tombeau,
Il fault que de César la mort qu'elle procure
Luy serve quant-et-quant de mesme sépulture :
Et s'il est ordonné par un arrest fatal,
Que cil dont les desseins et le pouvoir esgal
Mesure son pouvoir par la mesme puissance
De la terre et du Ciel, usant trop de clémence,
Soit massacré des siens, il fauldra pour ce tort
Que la mort de César soit de Rome la mort.

M. ANTOINE.

Hé, ne l'est-ce pas ci qui songeart se promeine?
Il ne sera fasché de voir son Marc Antoine.
Mais dites, Empereur, seul honneur des Romains,
Qui le monde tenez paisible entre vos mains,
Quel désir, quel malheur dedans vous se mutine,
Aprés avoir rangé tout ce que la courtine
De ce ciel environne, et tout ce qu'Apollon
Esclarcit aux flambeaux du journalier brandon?

CÉSAR.

C'est peu d'avoir vaincu, puis qu'il fault vivre en doute.

M. ANTOINE.

Mais s'en peult-il trouver un qui ne vous redoute?

CÉSAR.

Celuy qu'un chascun craint se doit garder de tous,
Car un chascun voudroit le massacrer de coups.[11]

M. ANTOINE

Qui voudroit vous garder de régner et de vivre,
Vous qui avez rendu toute Rome délivre,
Luy redonnant la vie avecque la seurté?

CÉSAR.

Ha! qu'il est malaisé de régir liberté!
Le cheval gallopant par la plaine sans bride,
Ne se laisse domter par celuy qui le guide,
Les rênes et le mors ne le tiennent subject,
Et n'ha que son vouloir seulement pour object.

M. ANTOINE.

Il fault tant seulement, il fault vostre présence,
Qui servira de frain à leur outrecuidance,
Et si quelques désirs en leurs cueurs allumez
Les rend audacieux encontre vous armez,
Vous ferez derechef le fer de vos batailles
Bravement destramper en leurs propres entrailles,
Là où tout le pouvoir de ce peuple Latin
Se verra pour jamais de César le butin.

CÉSAR.

La douceur sied bien mieux pour finement combatre
Le cueur audacieux d'un peuple opiniastre;
Car d'autant que l'on pense user de cruauté,
D'autant en son orgueil se rend-il incité.

M. ANTOINE.

Ouy, mais si la douceur n'y est la bien venue,
La puissance sera par force maintenue :
Ainsi a devant vous le monarque Grégois
Rangé dessous sa main, la puissance des Rois :
Et or' vostre grandeur ne peult-elle suffire
Pour, dessus les Romains, eslever un empire,
César, qui avez faict tout un camp assembler,
Devant qui lon a veu tout le monde trembler,
Vous qui avez borné vostre grandeur acquise,
Par le cours du Soleil et par la froide bize?

CÉSAR.

Laissons là ma grandeur et l'effort de ma main,
Puisque je suis subject à un peuple Romain,
Qui se resent tousjours de son premier ancestre.

M. ANTOINE.

Que demandoit-il mieux sinon vous recognoistre
Père de la patrie, et vous porter honneur,
Comme vous estes seul cause de sa grandeur?

CÉSAR.

Cela fait seulement qu'ores plus je m'asseure
En ce discours douteux, depuis que je mesure
L'honneur et les biens-faicts, qu'il a receu de moy.

M. ANTOINE.

Non, non, n'estimez rien, n'estimez rien la foy
Que je vous juray lors, que sortant d'Italie
En habit desguisé, au dangier de ma vie
Je m'en allay vers vous, vous monstrant le moyen
De domter aisément ce peuple Italien :
Non, ne l'estimez rien, s'il se treuve un seul homme
Qui ne vous recognoisse estre seul, qui de Rome

Méritez entre tous l'entier gouvernement,
Et qui ne soit tout prest à prester le serment
Ainsi qu'il appartient à son Roy, à son Prince,
Et digne gouverneur d'une telle province.

CÉSAR.

Advienne qui pourra, quand César sera mort,
Quelque César sera le vangeur d'un tel tort.

M. ANTOINE.

Antoine ne veult vivre après si grande injure
Sans en estre vangeur; dès ceste heure il s'asseure
De mourir quelques jour sous le luisant harnois,
Pour défendre le droict du domteur des Gaulois.

CÉSAR.

Mais laissons ces devis, et parlons de l'affaire,
Qui plus de tout cela se monstre nécessaire :
Vous allez au Sénat.

M. ANTOINE.

Jà le Soleil est hault
Ce qui me faict haster puis vous sçavez qu'il fault
S'assembler aujourdhuy, et que vostre présence
Est requise sur tout.

CÉSAR.

Je feray diligence.
Allez vous en devant, et proposez tousjours
Mon dessein, tout ainsi qu'en sçavez le discours.

LA TROUPE DES SOLDATS DE CÉSAR.

LE PREMIER.

Braves soldats, où est le temps?
Où est la fureur de nos ans?
Où sont les premières tempestes
Devancières de nos conquestes?

Où est l'orage tournoyant?
Où est le froissis abboyant
Le sein de Téthys courroucée,
Lors que d'un Aquilon chassée
Aguisoit ses ondes aux cieux
Emmontaignées en cent lieux?
Où est la baitaille trampée
A la poursuyte de Pompée?

LE SECOND.

Je resen encor dedans moy
L'esguillon du premier esmoy
Faire renaistre ceste envie
De remettre encores ma vie
Au hazard du premier danger :
Je me resens encourager,
Tout prest de r'essayer la peine
Qui ensuit la poudreuse plaine :
Je sen rallumer derechef
Ce qui nous feit lever le chef
Entre les triomphes de gloire,
Qui ensuyvirent la victoire.

LE PREMIER.

Ce n'est seulement que l'honneur
Qui resuscite la grandeur,
Esguillonnant la brave audace
D'une noble et première race.
L'honneur est le seul nourricier
De la prouesse d'un guerrier,
C'est l'esperon qui seul le pique
Defendant une République :
Tousjours par luy se sont espris
Premièrement les bons espris,
Pour premiers oser entreprendre
Le chemin foulé d'Alexandre.

LE TROISIÈME.

La force ne vient d'autre part :
Car incontinent qu'un soldart
S'est mis devant les yeux la gloire,
Il tient à demi la victoire :
La force luy double, et le cueur
Se sentant jà presque vainqueur,
Luy enfle dedans la poictrine,
Qui, dans une presse mutine,
En luy fait apparoistre encor'
Les vaillantises d'un Hector
Et les prouesses dont Alcide
Vengea le Géant homicide.

LE QUATRIÈME.

Pendant que les premiers Grégois
Furent gouvernez par les Rois
Jaloux de ceste belle gloire,
Ils estendirent leur victoire
Sur les plus farouches domtez,
Et de ces peuples surmontez
Se faisant maistres, par le monde
S'espandit leur gloire feconde.
Ainsi le brave fils d'Æson
Rapporta la riche toison,
Et d'une audace plus hautaine
Rama premier l'humide plaine.

LE TROISIÈME.

La gloire feit premièrement
Bienheurer leur commencement :
Mais quant-et-quant que la paresse,
Se feit de leurs neveux maistresse,
La couardise des derniers
Vint desmentir les devanciers :

Car un champ voire plus fertile
Le rend en la fin inutile,
Si le soc n'est souvent caché
Au plus creux de son dos tranché.

LE QUATRIÈME.

Jamais le semence féconde
De ceux qui ont domté le monde
Ne tint le loisir paresseux
Avecque les biens des ayeux :
Jamais de l'Aigle généreuse
Ne vint la colombe paoureuse.

LE PREMIER.

Mais il fault craindre les malheurs
Qui suyvent souvent les vainqueurs,
C'est, que n'ayant plus résistance,
Eux-mesme contre leur puissance
Prennent les armes, encor' plus
Se font esclaves des vaincus.

ACTE SECOND

MARC BRUTE

Rome, jusques à quand, jusques à quand sera-ce,
Que tu pourras souffrir une nouvelle audace
Eslever par sur toy le bras impérieux,
Avec l'impieté d'un chef présomptueux?
Quel souvenir te point? Quel honneur t'esguillonne
Des ayeux,[12] des neveux? quelle franchise ordonne
Que tu craignes celuy que soigneuse tu as
D'un soing plus curieux nourri entre tes bras?
Encores plus, malheur! qu'il te tienne contraincte
Sans qu'à tes nourrissons tu en faces complaincte :
Qui pour te racheter du servage inhumain,

Remettent sus l'honneur du vieil peuple Romain.
Rome, n'as-tu assez cogneu la convoitise
Que César va cachant dessous une feintise,
Ce traistre, ce cruel, cest ingrat eshonté,
De qui la trahison avec la cruauté
Oncques ne sceut cacher par menteur artifice
L'infâme volonté de son infâme vice?
  Et toy, ô Dieu Guerrier, de qui nos devanciers
En bon heur et grandeur furent les héritiers,
S'il te souvient de Rhée, et de tes fils bessons,
Que tu as eslevé du milieu des buissons
Pour rebastir encor' une nouvelle Asie,
Souvienne toy du sort de ceste tyrannie :
Remets devant tes yeux les sages Fabiens,
Les Metelles vaillans, et les Fabriciens,
Et ces deux qui, premiers, pour le salut publique,
Se mirent au danger d'une meurtrière picque,
Et osèrent mourir de propre volonté,
Pourveu que par leur mort l'honneur fut racheté.
Mais nous, abastardis, trop indignes de naistre
Du moindre successeur du moins vaillant ancestre,
Nous endurons encor' au plus beau de nos ans
Resusciter l'orgueil des sept premiers Tyrans.
Brute, resouvien toy (puis que seul je demeure
Qui veult plustost mourir que le Tyran ne meure)
Resouvien toy du nom que tu as, et retiens
Encor' de la vertu de tous les anciens :
Hé, Brute! retiens en, tout au moins, le courage
Et ne te soûille ainsi d'un infâme servage.
Hé, Brute! ton pays ne te peult il mouvoir?
La voix des citoyens n'ha elle le pouvoir
De t'enflamer le cueur trop abject et servile,
Te reprochant que Brute est absent de la ville?
Et, pauvre! ce pendant tu la vois endurer,
Sans luy donner moyen de pouvoir espérer,
Ny des siens, ny de toy, qui contemne l'audace
La noblesse et vertu de ton antique race.

Non, qu'un tel déshonneur ne me soit reproché,
Que d'avoir, patient, trop longuement caché
Le vouloir qu'ay receu de ma première race,
Pour un jour estoufer ceste royale audace.
Non, on ne veit jamais un homme de grand-âme
S'estre faict serviteur : car l'honneur qui l'enflâme
Faict qu'il ne veult jamais servir à son pareil.
Et or' la liberté servira de Soleil
A Brute, pour prouver à chascun qu'il est homme,
Descendu de celuy qu'on regrette dans Rome,
Le lyon que Lybie eslève entre ses bras,
Le taureau, le cheval ne prestent le col bas
A l'appétit d'un joug, si ce n'est par contraincte :
Fauldra il donc que Rome abbaisse sous la craincte
De ce nouveau Tyran le chef de sa grandeur,
Et face malgré soy ce qu'ils ont en horreur?
Rome effroy de ce monde, exemple des provinces,
Laisse la tyrannie entre les mains des Princes
Du Barbare estranger, qui honneur luy fera,
Non pas Rome, pendant que Brute vivera.
Rome ne peut servir Brute vivant en elle,
Et cachant dedans soy ceste antique querelle.
Ce n'est assez que Brute aist arraché des mains
D'un Tarquin orgueilleux l'empire des Romains,
S'il n'est contregardé. Le neveu ne mérite
Estre héritier des biens, si l'ayeul ne l'excite
A suyvre sa vertu, et si avec les biens
Il ne monstre le cueur de tous ses anciens.
Brute monstre toy donc, et dune belle gloire
Voüe aujourdhuy ta vie, à la longue mémoire :
Autrement tu n'es pas digne d'avoir vescu,
Si après toy ne vist l'honneur d'avoir vaincu.
Brute fais aujourdhuy, fay, fay que César meure,
A fin qu'à tout jamais ta mémoire demeure
Ennemie du nom de ce Tyran cruel,
Comme vivant je suis son ennemi mortel.
Et quand on parlera de César et de Rome,

Qu'on se souvienne aussi qu'il a esté un homme,
Un Brute, le vangeur de toute cruauté,
Qui aura d'un seul coup gaigné la liberté.
Quand on dira : César fut maistre de l'empire,
Qu'on die quant-et-quant : Brute le sceut occire;
Quand on dira : César fut premier Empereur,
Qu'on die quant-et-quant : Brute en fut le vangeur.[13]
Ainsi puisse à jamais sa gloire estre suyvie
De celle qui sera sa mortelle ennemie.
Puissent à tout jamais ceux qui viendront de nous
Sentir, en tel besoing, en leur cueur le courroux
Que je couve dans moy, et dont jà l'estincelle,
Trop long temps patiente, aujourdhuy se décelle :
Puissent, puissent-ils voir reflorir quelquefois
L'ennemi des Tyrans et des iniques Rois.
O main trop otieuse ! ô fureur patiente !
Voire trop patiente, après si longue attente.
Hé ! que n'ay-je desja faict esprouver la mort
A ce Tyran cruel, pour nous venger du tort
Qu'il a faict aux Romains? que n'ay-je en ses entrailles
Enterré le loyer de toutes les batailles,
Dont aux champs Espaignols il se veit le vainqueur?
Que n'ay-je dès quatre ans, faict faire de son cueur
Un gallion flottant dedans le fleuve mesme
Que le sang auroit faict délaissant le corps blesme?
Mais ce n'est rien perdu, si encores l'amour
Que je porte au pays se remonstre à ce jour,
A ce jour bien heureux, qui aura jouissance
De revoir entre tous l'entière délivrance
Du pouvoir, de l'honneur que toute antiquité
Avoit si bien acquis à sa postérité :
De revoir les trésors que ce meschant desrobe,
Estre remis au mains du peuple à longue robbe.
Et vous Brute, c'est or' qu'il fault que la vertu,
Qui a si longuement dedans vous combatu
Pour se monstrer encor, vous face dedans Rome
Bravement esprouver si vous estes tel homme

Que vostre nom tesmoigne, et si avec le nom
Vous cachez dans le cueur de ce premier brandon
Dont vos vaillants ayeux eurent l'âme eschaufée.

DÉCIME BRUTE

Tant que l'impiété et l'audace estoufée
De ce Tyran injuste ayent pris fin par nous,
Le somme distillant ne me peult estre doux,
Tant m'est à contrecueur le sort de ce servage

CASSIUS

Je sen mon cueur, mon sang, mes esprits, mon courage,
Et rompre et bouillonner, et brusler, et bondir,
Tous conjurans en un, à fin de m'enhardir
A espuiser son sang, et de plus grand' audace
Et de pieds et de mains l'aborder face-à-face.
Armé d'un tel vouloir je veulx, je veulx cacher
La dague en sa poitrine, et ne l'en arracher
Sinon avec la vie, à fin que puisse dire,
Qu'auray tué d'un coup et César et l'Empire.
Tout ainsi qu'un lion qui descendant d'un bois,
Après avoir ouï une buglante voix,
Vient sur l'herbe affronter avecque sa furie
Le taureau, dont à l'heure il desrobe la vie :
Ainsi je veux sur luy ma fureur attiser,
Et par un mesme coup ceste guerre appaiser.
Ce traistre ravisseur de la franchise antique,
Ce larron effronté de tout le bien publique,
Ne doit-il pas vomir sa rage avec le sang
Par une mesme playe? et estre mis au rang
Des haineurs du pays? Il fault, il fault qu'il meure
Par ma main vangeresse, et ores qu'en mesme heure
Je hazarde ma vie ès mains des ennemis :
Car celuy meurt heureux qui meurt pour son pays.
Mais qui vous entretient en si longue pensée,
Puisqu'il fault mettre fin à l'affaire pressée?

Si le soleil levant vous a veu tormenté,
Il fault qu'à son coucher il voye liberté
Remise par vos mains en sa vigueur plus forte :
Je suis appareillé pour vous y faire escorte
Et mettre le premier, quand il sera besoing,
Le courage en mon sang, et la dague en mon poing.
Parlez, que tardez vous? encore que je sçache
Le but de nos désirs, et qu'en vous ne se cache
Un cueur dissimulé, si veux-je bien sçavoir
Encore par la voix quel est vostre vouloir.

M. BRUTE

Que demandez vous plus? voulez vous d'avantage?
Puisque vous cognoissez de Brute le courage
C'est assez, c'est assez puisque avons arresté
Mourir ou rachepter l'antique liberté.

D. BRUTE

Que demeurons nous tant? où est nostre asseurance?
Abusera-il encor de nostre patience?
Ce jour, ce jour heureux qu'avons tant désiré
Ores se rend à nous, et le bien espéré
Est encore à venir ! voyci l'heure présente,
Et retenez encor vostre main patiente !

M. BRUTE

Nous l'aurons assez tost, pourveu que l'ayons bien.

D. BRUTE

Il ne fault point attendre, en ce pendant qu'un bien
Commun aux Citoyens et, à tout' la patrie
S'offre dans nostre main, et à soy nous convie.
Ne sçavez-vous pas bien que le plus grand seigneur
Familier d'un Tyran, deviendra serviteur
Encore qu'il soit libre? Et vous si d'avantage

Vous hantez sous son toict, vous perdrez le courage,
Et deviendrez son serf : Mettons donques la fin,
Sans d'avantage attendre, à son vouloir mutin.
N'endurons plus sur nous régner un Ganymède,
Et la moitié du lict de son Roy Nicomède :
Dont le jour est tesmoing, où lon ne veit monté
En triomphe celuy qui l'auroit surmonté :
Lors que la voix des siens enseigna la première
Qu'il le falloit garder de ce chauve adultère,
D'un Egiste public, d'un commun ravisseur,
Qui ne pardonneroit voire à sa propre sœur.
La Gaule le sçait bien, et l'en maudit encore :
L'Ægypte en est certaine, et sur la rive more
Enoé le tesmoigne, et encore ce meschant
Vit entre les Romains !

CASSIUS

Il scaura qu'un trenchant
Peult par un mesme coup mettre fin à sa vie,
A son heur et malheur, sa force et son envie.

D. BRUTE

Qu'attendez-vous donc plus?

M. BRUTE

Qu'il s'en vienne au Sénat
Là nous pourrons avoir matière de débat,
Comme avons arresté.

CASSIUS

Encore qu'il demeure
Plus long temps à venir, si fault-il bien qu'il meure.

D. BRUTE

Je m'en vay au devant, sans plus me tormenter,
Et trouveray moyen de le faire haster.

M. BRUTE

Et nous en-ce-pendant d'une audace commune
Nous nous tiendrons tous près d'essayer la fortune,
Et trouverez à l'œuvre un chascun attentif.

CASSIUS

Mais j'ay je ne sçay quoy qui me détient pensif.
N'estes vous pas d'advis que de force pareille
Nous abordions Antoine, à fin qu'il ne resveille
L'orgueil de ce Tyran en ses nouveaux amis?

M. BRUTE

Je vous ay tousjours dict que ce n'est mon advis.

CASSIUS

Si seroit-ce bien faict, arrachans la racine
Avecque le gros tronc de tout' ceste vermine,
De peur qu'ell' ne revive, ou que le pied laissé
Ne resemble celuy qui l'auroit devancé.

M. BRUTE

C'est assez, soyez prest, pendant que je regarde
Que chascun de mes gens se tienne sur sa garde.

CASSIUS

Tu verras aujourdhuy, antique Palatin,
Eschine Saturnale, et toy mont Avantin,
O croupe Quirinale, ô grandeur Célienne
O Vimal ancien, et haulte Exquilienne,
Et vous arcs de triomphe, honneur d'antiquité,
Vous verrez aujourdhuy renaistre liberté.[14]

LA TROUPE

LE PREMIER SOLDAT

C'est ores que la terre toute
La grandeur de César redoute :

Soit ceste part où le Soleil
Retire son beau teinct vermeil
Et l'or de sa perruque blonde
Hors les bras de la prochaine onde,
Qui se ridant, en mille plis,
Ore en œillets et ore en lis,
Et ore en roses vermeillettes,
Et mille petites fleurettes,
Semble qu'elle face l'amour
A Phébus le dieu porte-jour :
Soit celle part où la carrière
Qu'il a jà délaissé derrière
Est esgale à celle qui suit,
Dont il voit un peuple tout cuict,
Qu'il chasse à flammesches ardantes
Dans les cavernes noircissantes :
Soit celle part, où s'abbaissant
Il va nostre monde laissant,
Et à teste courbe il s'eslance,
S'absentant de nostre présence,
A fin d'abreuver ses chevaux,
Dedans le ventre des grans eaux.

Le Second

Les campaignes Thessaliennes,
Et les bouches Egyptiennes
A l'aborder de sa fureur
Changèrent leur blanche couleur :
Le Nil encores le redoute,
Où ceux qui souloyent mettre en route
Les plus fors et plus avancez
Furent eux-mesmes repoussez,
Et chassez hors de leurs provinces :
Où de la chair des plus grans Princes,
Qui s'estoyent contre luy bandez
Furent des chiens aviandez.

LE PREMIER

Mais n'avez vous point souvenance
De quel cueur, de quelle constance
Il aborda les plus félons,
Et les plus braves esquadrons,
Quand d'une diligente suyte
Il meit ses ennemis en fuyte?

LE TROISIÈME

Chose estrange! d'avoir batu
Un Pompée, dont la vertu
Avoit faict preuve suffisante
De sa proüesse renaissante.

LE QUATRIEME

Et plus estrange d'avoir veu
Un tel Guerrier estre déceu,
Après avoir acquis la gloire
De la Palestine victoire.

LE SECOND

Fortune qui entre ses mains
Va pesle-meslant les humains,
Enyvre de pareils breuvages
En la parfin les grans courages.

LE QUATRIEME

Le plus souvent les vertueux
Les guerriers plus chevaleureux,
Font essay de la main puissante
De ceste Déesse inconstante,
Dont le vouloir est plus légier
Que les fleiches qui fendent l'air.

LE TROISIEME

Xerxe ce vaillant capitaine
Fléau de la Grégeoise plaine,

Qui premier osa faire un pont
Sur les vagues de l'Helespont,
Pour passer sa gendarmerie
En l'Europe joincte à l'Asie,
Luy, grand Monarque et de grand cueur,
Après avoir esté vainqueur
Aux plaines et devant les villes,
Feit essay dans les Thermopyles
Que fortune n'a pas tousjours
Favorisé un heureux cours.

LE PREMIER

Pensez vous pourtant si nous sommes
L'horreur du demeurant des hommes,
Et que César ayant domté
Tout le monde, soit redouté,
Que soyons seurs de nostre vie?
Pensez vous point que quelque envie
Ne se couve secrètement
Après l'heureux avancement
De ses desirs? si fait, Fortune
Ne luy peult estre tousjours une,
Et crain bien qu'en nostre malheur
Ell' ne desserre sa fureur.

LE SECOND

Ainsi meit-elle la puissance
Des premiers Rois hors d'espérance
De jamais remettre la main
Sur le col du peuple Romain.

ACTE TROISIÈME

CALPURNIE

Las! qu'ay-je souspeçonné! Nourrice, qu'ay-je veu!
Quel malheur poursuyvant ay-je aujourdhuy préveu!

De perdre mon César ! Qu'un autre le menace !
Qu'il soit cruellement meurtri devant ma face !
Tué entre mes bras ! las ! je sens eslancer
Pesle-mesle une peur au fond de mon penser.
Las ! le cueur me défault, et je sen dans mes veines
Le poison englacé dont elles sont jà pleines :
L'air m'est tout ennuyeux, et ne puis retirer
Le vent en l'estomac pour me faire parler :
Je sen partout le corps mes forces amoindries,
Serve, trop serve, hélas ! des craintes ennemies.
  O vous dieux familiers, si quelque soing vous tient,
Et si quelque amitié des hommes vous détient,
Ou vous peult inciter à estre favorables
Pour le secours heureux des pauvres misérables :
Ne permettez, bons dieux, que le jour resemblant
Soit en nostre malheur à ce songe sanglant.
Ne permettez, bons dieux, en luy quelque puissance,
Et que de l'advenir il face démonstrance.
Le cueur, hélas ! me tremble, et la froide sueur,
Qui coule de mon cueur me fait naistre une horreur,
Quand je me resouvien de ce qu'ay veu en songe.
Je sen dans ma poictrine un' humeur qui se plonge
Aux mouelles de mes os, et puis s'en va glissant,
Tout ainsi qu'un serpent, par le corps pallisant :
Et ne sçay souspeçonner quel malheur plus estrange
Mon esprit me prédit. Hé ! quel destin se range
A lencontre de moy ! Hé ! pauvrette, je suis
Femme du grand César, et vivre je ne puis
Libre des passions, libre de toute crainte,
Qui me détient ainsi qu'une geenne contraincte.
  Heureux et plus heureux l'homme qui est content
D'un petit bien acquis, et qui n'en veult qu'autant
Que son train le requiert : las ! il vit à sa table
Toujours accompagné d'un repos désirable :
Il n'ha soucy d'autruy, l'espoir des grans trésors,
Ne luy va martelant ny l'âme ny le corps :
Il se rit des plus grans, et leurs maux il escoute.

Il n'est crainct de personne, et personne il ne doute
Il voit les grans seigneurs, et contemplant de loing
Il rit leur convoitise et leurs maux et leur soing,
Il rit les vains honneurs qu'ils bastissent en teste,
Dont les premiers de tous ils sentent la tempeste,
Si le Ciel murmurant les voit d'un mauvais oeil
Accablant tout d'un coup le bonheur et l'orgueil :
Comme je prévoy bien nostre proche ruine,
Si le peuple Romain une fois se mutine.

La Nourrice

Comment, mon cher esmoy, que veult ce nouveau deuil?
Que veulent tant de pleurs escoulans de vostre oeil?
Quelle subite peur vous surprend et martire?
Quelle frayeur, hélas ! vostre beau teinct empire?
Que peult-il advenir, pour lamenter si fort,
A la femme de cil qui gouverne le sort?

Calpurnie

Nourrice, je ne sçay quel destin me menace :
Mais une peur tremblante en ma poitrine efface :
Tous les plaisirs passez, et ce subit effroy
Semble quelque malheur prédire contre moi.

La Nourrice

Mais, pourquoy craignez vous? N'estes vous pas aimée
De vostre grand César, dont la puissance armée
Fait craindre Rome mesme, et qui ha sous sa main
Paisible gouverné tout ce peuple Romain
L'espace de quatre ans?

Calpurnie

Je n'en suis plus heureuse
Nourrice, car la crainte est plus impérieuse,
Que le pouvoir d'un Roy.

LA NOURRICE

Vous sçavez que la peur
Ne trouva jamais lieu sinon en petit cueur.
Si donc vous ressentez un feu de vostre ancestre,
Ne la laissez paoureuse en vostre cueur renaistre :
Mais dites, je vous pry, qui vous cause ces pleurs?

CALPURNIE

Tant seulement un songe enaigrit mes douleurs.
Desjà sur nostre pol ceste estoille argentine,
Qui annonce le jour, entroit dans la courtine,
Dont se distille en nous le somme qui la suit,
Et jà s'estoyent passez les deux tiers de la nuict,
Quand je senty couler au plus creux de mes mouelles
Le somne gracieux, flatant de ces deux aelles
Le plus fort de mon soing, et voyci, ô bons dieux!
Un estrange malheur présent devant mes yeux.
Nourrice, tenez moy, la force me délaisse,
Je sen mon cueur estrainct ainsi qu'en une presse.

LA NOURRICE

Madame, reprenez le courage laissé,
Et suivez le propos comme avez commencé.

CALPURNIE

Voyci entre mes bras, hélas! le cueur me tremble,
Mon César massacré, ainsi comme il me semble,
Le sang en toutes pars lui couloit de son corps,
Ne luy restant sinon la place entre les mors :
Je m'esveille en sursault, et or' que je le touche,
Si ne croy-je pourtant qu'il soit dedans la couche :
Je luy taste le bras, la poictrine et le flanc,
Et semble que tousjours je me mouille en son sang :
Je regarde entour moy, et ce qui plus m'estonne,
Je voy ma chambre ouverte où il n'y a personne.
Nourrice de ceci que pourrois-je penser,
Sinon que quelque mal nous veuille devancer?

LA NOURRICE

Laissez cela, Madame, et pensez que la craincte
Ne se doit appuyer sur une chose feincte :
Le songe est un menteur, tout prest pour tormenter
Cil qui facilement se laisse espouvanter.
Et quand il seroit vray ce qu'il vous représente,
Si est-ce qu'il ne fault s'en montrer mal contente.
Les dieux souventes fois nous veulent advertir
De ce qui nous menace, et y fault consentir,
Plustost que desdaigner leur divine puissance.
Il vauldroit beaucoup mieux par une obéissance
Appaiser leur couroux, que plorer plus long temps :
Se présenter à eux, et avecque l'encens,
Parfumer les autels des temples honorables :
Car, Madame, les dieux ne sont inexorables.
Non, que je soy' de ceux qui ont opinion
Que vérité s'assemble avec la fiction,
Et qu'on doive penser estre une chose vraye,
Ce qui en songes vains plus souvent nous effraye,
Et quand est de l'effroy qu'en songeant avez eu,
Comme vous racomptez, moins doit-il estre creu :
Car qui est celuy là qui porteroit envie
Au père tant humain de toute la patrie?
Mais qui est celuy là, fust-il audacieux
Ainsi que les Géans, prest d'escheler les Cieux,
Lui est-il celuy là qui osast entreprendre
Q'affronter corps-à-corps le second Alexandre?
Daissez donc là ces pleurs, et comme un vent léger
Mettez esvanouir tous vos songes en l'air.

CALPURNIE

Dieu veuille qu'ainsi soit, ma fidèle nourrice.
Mais si fault-il pourtant, qu'aujourdhuy je jouisse
Du don que je demande, et dont je l'ay prié :
Toutesfois il se rend tant serrément lié

Au profit du pays, qu'ores que je le prie,
Si ne veult-il pourtant contregarder sa vie.
Je luy ay racompté ce qui m'est advenu,
Mais sans en faire cas, il se sent plus tenu
Aux Romains qu'à soy-mesme, et, chétive, je doubte
Que le trop grand amour qu'il leur porte, ne couste
La vie à mon César. Mais ne le voy-je pas?
Si est-ce qu'il me fault l'arrester de ce pas.
Mes prières, hélas ! n'ont elles la puissance
De vous tenir un jour?

CÉSAR

Que je mette asseurance
En ces songes menteurs? non, de César le cueur
Ne sera vainement arresté par la peur.

CALPURNIE

Aumoins si ne voulez asseurer vostre vie,
Faites à tout le moins pour celle qui vous prie.
Mettez devant vos yeux les présages certains,
Qui sont depuis n'aguère apparus aux Romains,
La teste de Capys, et les chevaux sansbrides
Plongez incessament en leurs plainctes humides.[15]

CÉSAR

Bien, puis que je ne puis appaiser autrement
Le vouloir obstiné de ce fascheux torment,
Laissons pour ce jourdhuy nos desseins à parfaire :
Prenez que je luy donne un jour pour luy complaire.

D. BRUTE

Magnanime César, vous est-il advenu
Ores d'estre dompté? vous qui avez tenu
Les guerres par dix ans contre l'audace fière
D'un Barbare estranger, et or' par la prière
Qu'une femme vous fait, je vous voy surmonté !
Chose estrange ! de voir César qui a domté

Les plus braves du monde, estre serf d'une femme.
  Ce n'est plus ce César, qui d'une plus grand' âme
Foula dessous ses pieds et la gloire et l'honneur
Des sept bouches du Nil, et qui domta l'honneur
Des nourrissons du Rhin et de ceste grand' plaine
Qui suit l'eau doux-coulante au gravier de la Seine,
  Les peuples ennemis pourront en ce pendant
Despiter les Romains à leur aise, attendant
Les songes plus heureux d'une femme paoureuse.
On dit, on dit bien vray, la femme impérieuse
Fait plus avec les pleurs, qu'un guerrier furieux
Depuis qu'elle a caché un venin en ses yeux.

César

Je me sens agité, ainsi qu'on voit au vent
Un navire forcé, que le North va suyvant :
Madame d'un costé me retient, et me prie
Que j'évite aujourdhuy le hazard de ma vie :
Brute d'autre costé me propose l'honneur :
Et je sen dedans moy un magnanime cueur,
Qui m'empesche de croire aux songes d'une femme.
  Mais j'aime mieux la mort qu'endurer un tel blasme.
Croire en un songe vain ! qu'il me soit reproché
Que j'aye, trop paoureux, dedans mon cueur caché
Un vouloir affoibli ! non pas tant que je vive,
Le Tybre ne verra César dessus sa rive
Amoindri de courage, et si j'aime bien mieux
Mourrir tout en-un-coup, qu'estre tousjours paoureux :
Ne m'en parlez donc plus, et pensez que la vie
Ne m'est tant que l'honneur.

Calpurnie

Hé ! pauvre Calpurnie !
Tu dois bien maintenant levant les mains aux cieux
Appuyer ton secours sur la pitié des dieux,
Puis qu'il n'en reste aucun en tes humbles prières.

LA NOURRICE

Non non, si le pouvoir des nations plus fières
Ne l'ont sceu estonner, ne pensez pas qu'il soit
Facile d'empescher les desseins qu'il conçoit.

CALPURNIE

Hélas ! je le sçay bien : mais allons, ma nourrice,
Pour appaiser les dieux par un humble service.

LA TROUPE

LE PREMIER SOLDAT

Soldats, j'ay encor' souvenance
Qu'avez parlé de l'inconstance
De la déesse aux yeux bandez :
Mais, je vous prie, regardez
S'il est possible qu'elle face
Tomber sur César son audace :
Luy qui n'eut jamais un haineur
Qui n'aist esprouvé sa fureur.
Vous veistes de quelle puissance
Il s'est acquis la jouissance
De ce grand empire Romain :
Puis vous le veistes plus humain
Redonner librement la vie
A tout'ceste troupe bannie,
Qui avoit mis tout son effort
Pour luy faire sentir la mort.

LE SECOND

Mais j'ay souvent entendu dire
Que cil qui arrache un empire
D'entre les mains de liberté,
Se voit en la fin tormenté :
Et que tousjours la mort sanglante
Suit une force renaissante.

LE PREMIER

Tousjours, tousjours l'estat des Rois
Est plein de périls et d'effrois,
De meurtres, de sang et querelle,
Et jamais de mort naturelle
Ils n'allèrent paisiblement
Dans le ventre d'un monument;
Soldats, tout ce que je propose
Ne se dit point pour autre chose,
Sinon que je sçay de long temps,
Que quelques-uns sont aspirans
A une franchise première :
Et cela me donne matière
De souspçonner quelques malheurs,
Considérant aussi les pleurs
Et la crainte de Calpurnie.

LE SECOND

La pauvrette craint que la vie
Ne luy soit inhumainement
Avecque le gouvernement
En un mesme jour arrachée.

LE PREMIER

Elle s'en va toute faschée
Tordant ses bras, la larme à l'œil,
Et demeine un estrange deuil
De ce qu'il ne l'a voulu croire.

LE QUATRIÊME

Si j'ay encor' bonne mémoire,
J'ay entendu que les Troyens
Ne feirent compte des moyens
Dont les advertissoit Cassandre,
Pour ne se voir réduicts en cendre,
Dont les menaçoyent les Grégeois.

LE SECOND

Ceste prophète quelquefois
S'en courut toute eschevelée,
Et d'une fureur esbranlée
Prédisoit à tout son pais,
Que la ravie de Paris
Portoit une commune playe
Pour toute la ville de Troye.

LE PREMIER

Ell' ne fut creue, et sur leur port
Ils veirent le prochain effort
De toute l'Europe embrasée,
Leur ville tout soudain rasée,
Les palais, les murs, et les forts
Proye des plus cruels efforts
De mille dévorantes flames.

LE QUATRIÈME

Et puis on pense que les femmes
Ne soyent pourveues de conseil,
Et je crain qu'un mesme soleil
Ne l'aist veue un malheur prédire
Et qu'il ne voye ceste empire
Cruellement ensanglanté
Sous l'ombre d'une liberté.

ACTE QUATRIÈME

CALPURNIE

Mais dont me peult venir ce subit tremblement,
Cest effroy redoublé, et cest estonnement?

LE MESSAGIER

Quel tourbillon de vent me ravira de terre?
Quelle espesse nuée, et quel aspre tonnerre

Me toucheront d'un coup et l'oreille et les yeux,
Pour ne voir ny ouïr un faict si malheureux?
O trop cruel destin! horribile, détestable;
O maison de César et pauvre et misérable!

CALPURNIE

Hé! nourrice, il est mort.

LA NOURRICE

Prestez icy la main;
Elle est esvanouye.

CALPURNIE

O désastre inhumain!

LA NOURRICE

Ne craignez rien, Madame, il est encor' en vie.

CALPURNIE

Ne me celez plus rien, aussi bien ay-je envie
De m'en aller après : messagier, poursuyvez
A racompter ces maux ainsi que les sçavez.

LE MESSAGIER

Hé! faut-il que je sois d'un malheur tant estrange
Le rapporteur? Je sen une voix qui se change
Trembloyante en ma bouche, ainsi qu'on voit souvent
Les roseaux se ployer sous le souspir du vent.
Mais puisqu'il est ainsi, et que la mort celée
N'est que pour enaigrir une fureur meslée
Avecque le souspeçon, je diray ce qu'ay veu :
Vostre César sortant d'avec vous a receu
Un livre pour présent, avecque la prière
De le lire sur l'heure, ô l'asseurance entière!
Il n'en a faict grand compte : et en ce mesme estat
Sans faire sacrifice est entré au Sénat :
Là tousjours importun Cimber Tulle s'oppose

A son chemin, feignant luy vouloir quelque chose,
Luy présente un placet, et tousjours le poursuit,
Tout ainsi qu'un poullain quand la poutre s'enfuit.
Or le pressant ainsi en sa requeste feincte,
Vostre César a dict, c'est bien plus tost contraincte
Que prière, et alors Casca tout furieux,
La dague dans la main, la fureur dans les yeux
Qu'il rouilloit çà et là, luy a ceste meurtrière
Caché dedans la gorge et d'audace plus fière
Brute le secondant la d'un coup arresté,
Luy faisant esprouver la mesme cruauté :
Mais le pauvre César voyant la résistance
Ne luy pouvoir servir contre telle puissance,
S'est caché de sa robbe, et en ce grief torment
A prins garde surtout de choir honnestement. [16]

CALPURNIE

O changement estrange ! ô cruelle journée !
O songe, non plus songe, ains vérité donnée
Trop véritablement ! Que mon César soit mort
Par le glaive de Brute ! O misérable sort !
Est-ce ainsi que le ciel nos fortunes balance?
Est-ce ainsi qu'un bien-faict le bienfaict récompense?
Ceux qu'il a maintenus, ceux qu'il a eslevez,
Ausquels il s'est fié, sont les premiers trouvez
Coulpables de sa mort. Que maintenant la terre
Se départisse en deux, à fin qu'elle m'enserre
Au plus creux de son ventre, et qu'en un mesme jour
Le gendre de Cérès nous voye en son séjour.
Venez doncques à moy, venez, faux homicides,
Destramper vostre rage en mes veines humides;
Vien, vien d'un mesme fer percer mon pauvre cueur,
Brute : car autrement tu ne seras vainqueur
De mon mari César, j'en suis une partie
Qui reste encor' vivante : arrache donc ma vie,
Coronnant ton mesfaict, puisqu'une mesme main
A massacré celuy qui te fut tant humain :

Ne refuse la mort : fais, hélas ! que je meure,
Afin que plus long temps pauvre je ne demeure
Entre mille malheurs, que desjà je prévoy
En mille et mille pars s'eslever contre moy.

LA NOURRICE

Madame, entrons dedans, craignant que la furie
N'enaigrisse tousjours leur audace ennemie
Contre vostre maison : n'arrestons plus icy

CALPURNIE

Je veux bien que la mort arreste mon souci :
Car aussi bien la mort seulement me contente,
Puisque César mourant tient en soy mon attente,
Et mon espoir heureux.

LE MESSAGIER

C'est or', c'est or' qu'il fault
Que les cercles dorez qui tournoyent là hault
Sur les pivots du monde, et tout ce que la terre
Douce mère de tous en son giron enserre,
Plore dessus la mort de ce grand Empereur,
Portant que ce désastre est un commun malheur.
Et toy, Flambeau des jours, compasseur des années,
Retien pour quelque temps tes flammes ordonnées,
Et ne les fouille ainsi, couvre d'obscurité
Les rays estincellans de la belle clarté.
Et vous, traistres, ingrats, vous, ennemis publiques,
Vous qui resuscitez les pauvretez antiques,
Puissiez-vous à jamais déchassez d'un chascun,
Mendians de secours, estre argument commun
De toute impiété : puissiez vous par le monde
Vivre piteusement la vie vagabonde :
Puisse ceste fureur qui arma les Thébains
Vous mettre derechef le glaive dans les mains
Pour vous entretuer : qu'il ne se treuve Prince
Qui vous vueille endurer vivre dans sa province :

Que le pouvoir des dieux, et leur juste courroux,
Pour un si grand mesfaict, redouble contre vous.
En puissiez vous chanter la victoire Cadmée,
Captifs en la parfin d'une plus forte armée.

La Troupe

Le Premier soldat

Quand je remets devant mes yeux
L'estat des hommes soucieux,
Et qu'il fault aprês tant de peines,
Tant de destresses inhumaines
Laisser couler le plus souvent
La vie, ainsi comme un grand vent
Se laisse choir, si quelque nue
Distille la pluye menue :
Quand je voy qu'après tant de maux,
Il fault aller gouster les eaux,
Qui d'une inégalle cadence
Roulent au fleuve d'oublianc,
Je sens une pitié dans moy,
Qui redouble un fascheux esmoy
Jusques au plus creux de mes mouelles.

Le Troisième

C'est le sort des choses mortelles,
Et qui plus est, de prendre fin
Incontinent que le Destin
Les tient au hault de l'espérance :
Telle est la divine ordonnance,
Et avons ces malheurs receus
Dès l'heure que fusmes conceus.

Le Quatrième

Nous avons beau nous en débattre :
Car la nature est plus marastre
Aux hommes, qu'aux aultre'animaux
Et semble que par les travaux

Nous payons assez la raison
Qu'elle nous donna.

LE SECOND

La saison
Où nous sommes nous en fait sages :
Et en voyons bien les présages
En ceux qui sont les gouverneurs
Du peuple et qui ont les honneurs.

LE TROISIÈME

Tant seulement pour ceste gloire
Ils sont jaloux de la victoire,
Mais le soldat est plus heureux
Encor' qu'il ne soit glorieux :
Plus content il quiert la fortune,
Et n'est subject à la commune,
Si l'estat n'est bien gouverné.

LE QUATRIÈME

Ainsi le ciel a ordonné
Et ne trouvons nous guère Prince
Qui au plus beau de sa province,
Et lors qu'il se pense asseuré
N'aist la mesme mort enduré.

ACTE CINQUIÈME

MARC BRUTE.

Le Tyran est tué, la liberté remise,
Et Rome a regaigné sa première franchise.
Ce Tyran, ce César, ennemi du Sénat,
Oppresseur du pays, qui de son Consulat
Avoir faict héritage, et de la République
Une commune vente en sa seule pratique,
Ce bourreau d'innocens, ruine de nos loix,

La terreur des Romains, et le poison des droicts,
Ambitieux d'honneur, qui monstrant son envie
S'estoict faict appeler Père de la Patrie,
Et Consul à jamais, à jamais Dictateur,
Et pour comble de tout, du surnom d'Empereur.
Il est mort ce meschant, qui décelant sa rage
Se feit impudemment eslever un image
Entre les Rois, aussi il a eu le loyer
Par une mesme main qu'eut Tarquin le dernier.
Respire donc à l'aise, ô liberté Romaine,
Respire librement sans la craincte inhumaine
D'un Tyran convoiteux. Voylà, voylà la main,
Dont ore est affranchi tout le peuple Romain.

CASSIUS

Citoyens, voyez cy ceste dague sanglante,
C'est elle, Citoyens, c'est elle qui se vante
Avoir faict son devoir, puisqu'elle a massacré
Celuy qui mesprisoit l'Aruspice sacré,
Se vantant qu'il pouvoit, malgré tous les plus sages,
Changer à son vouloir les asseurez présages.
Nous avons accompli massacrant ce félon,
Ce que le grand Hercul' accomplit au lyon,
Au sanglier d'Erymante, et en l'hydre obstinée
Monstre sept fois testu, et vangeance ordonnée
Par Junon sa marastre. Allez donc, Citoyens,
Reprendre maintenant tous vos droicts anciens.

D. BRUTE

Puissent pour tout jamais ainsi perdre la vie
Ceux qui trop convoiteux couveront une envie
Pareille à celle là : puissent pour tout jamais
Perdre d'un pareil coup leur gloire et leurs beaux faicts.
Ainsi, ainsi mourront, non de mort naturelle,
Ceux qui voudront bastir leur puissance nouvelle
Dessus la liberté : car ainsi les tirans
Finent le plus souvent le dessein de leurs ans.

CASSIUS

Allons au Capitole, allons en diligence,
Et premiers en prenons l'entière jouissance.

M. ANTOINE

J'invoque des Fureurs la plus grande fureur.[17]
J'invoque le Chaos de l'éternelle horreur,
J'invoque l'Achéron, le Styx et le Cochyte,
Et si quelque aultre Dieu sous les enfers habite,
Juste vangeur des maux, je les invoque tous,
Homicides cruels, pour se vanger de vous.
Hé, Traistres! est-ce donc l'amitié ordonnée
De desrober la vie à qui vous l'a donnée?
Avez vous sceu si bien espier la saison
Pour mettre en son effect la feincte trahison
Conceue dès long temps dedans vostre poictrine
Seule qui nous enfante une orgueilleuse Erynne!
J'atteste icy le Ciel, seul juste balanceur
De tout nostre fortune et libéral donneur,
Des victoires, des biens, de l'heur, et de la vie,
Qu'ainsi ne demourra ceste faulte impunie,
Tant qu'Antoine sera non moins juste que fort.
  Et vous, braves soldats, voyez, voyez quel tort
On vous a faict, voyez, ceste robbe sanglante
C'est celle de César qu'ores je vous présente :
C'est celle de César magnanime Empereur,
Vray guerrier entre tous, César qui d'un grand cueur
S'acquit avecque vous l'entière jouissance
Du monde : maintenant a perdu sa puissance,
Et gist mort estendu, massacré pauvrement
Par l'homicide Brute.

LE PREMIER SOLDAT

Armons nous sur ce traistre,
Armes, armes, soldats, mourrons pour notre maistre,

Si jamais nous avons croisez les ennemis
Aux froissis des harnois, si nous nous sommes mis
Quelquefois au danger d'une trenchente espée,
Lors que nous poursuyvions la route de Pompée,
C'est maintenant soldats qu'il nous fault hazarder,
Voire plus promptement que n'est le commander.

M. Antoine

Sus donques, suyvez moy et donnez tesmoignage
De vostre naturel et de vostre courage
Pour César, ne craignans de tomber au danger
De vostre propre mort pour la sienne vanger.
Moy, je vay remonstrer à ce peuple de Rome
Quels malheurs nous promet la perte d'un tel homme,
Si elle n'est vangée ainsi qu'il appartient.

Le Premier

Voyez vous bien soldats, encor' il me souvient
De nos propos tenus qui comme un seur présage
Et certain messager d'un évident naufrage,
Nous ont prédict au vray l'homicide commis,
De long temps machiné par ses propres amis
Au moins qu'il pensoit siens.

Le Second

Ceste mort est fatale
Aux nouveaux inventeurs de puissance Royale.[18]

"LA TRÉSORIÈRE" & "LES ESBAHIS"

COMÉDIES

AU LECTEUR,

La liberté des Poëtes Comiques a tousjours esté telle, que souventes fois ils ont usé de mots assez grossiers, de sentences et manières de parler rejectées de la boutique des mieux disans, ou de ceux qui pensent mieux dire : ce que par aventure lon pourra trouver lisant mes Comédies. Mais pourtant il ne se fault renfrogner, car il n'est pas icy question de farder la langue d'un mercadant, d'un serviteur ou d'une chambrière, et moins orner le langage du vulgaire, lequel a plustost dict un mot que pensé. Seulement le Comique se propose de représenter la vérité et naïveté de sa langue, comme les mœurs, les conditions et les estats de ceux qu'il met en jeu : sans toutesfois faire tort à sa pureté, laquelle est plustost entre le vulgaire (je dy si lon change quelques mots qui resentent leur terroir) qu'entre ces Courtizans, qui pensent avoir faict un beau coup, quand ils ont arraché la peau de quelque mot Latin, pour déguiser le François, qui n'ha aucune grâce (disent-ils), s'il ne donne à songer aux femmes, comme s'ils prenoyent plaisir de n'estre point entendus. Tu ne trouveras donc estrange, Lecteur, si en ces Comédies tu ne trouves un langage recherché curieusement, et enrichi des plumes

d'autruy : car je ne suis point de ceux qui font parler un cuisinier des choses célestes et descriptions des temps et des saisons, ou bien une simple chambrière françoise des amours de Jupiter avec Léda, et des vaillantises d'Alexandre le Grand. Je me contente seulement de donner aux François la Comédie en telle pureté qu'anciennement l'ont baillée Aristophane aux Grecs, Plaute et Térence aux Romains. Ce que je me suis proposé tousjours en escrivant ce poëme, ainsi qu'ont peu appercevoir ceux qui ont veu la Maubertine première Comédie que je mis en jeu, et que j'avoye bien délibéré te donner, si elle ne m'eust esté desrobée. [19] Toustefois celles cy pourront suffire pour monstrez le chemin à ceux qui viendront après nous. Tu peux donc, maintenant, ami Lecteur, adverti de ce poinct, te mestre à lire ce Poëme; et si tu trouves quelque chose qui ne soit à ton goust, souvienne toy que ce n'est chose estrange, si ceux qui vont les premiers en un désert et pays incogneu se fourvoyent souventes fois de leur chemin.

LA TRÉSORIÈRE[20]

COMÉDIE

ENTREPARLEURS

LOYS, Gentilhomme
RICHARD, Serviteur.
LE TRÉSORIER.
MARIE, Fille de chambre de la Trésorière.
LE PROTENOTAIRE.
BONIFACE, Serviteur.
CONSTANTE, Trésorière.
SULPICE, Marchand.
THOMAS, Serviteur.

AVANT-JEU

Non, ce n'est pas de nous qu'il fault,
Pour accomplir cest eschaffault,
Attendre les farces prisées
Qu'on a tousjours moralisées :
Car ce n'est nostre intention
De mesler la religion
Dans le subject des choses feinctes.
Aussi jamais les lettres Sainctes
Ne furent données de Dieu,
Pour en faire après quelque jeu.
Et puis tout' ces farces badines
Me semblent estre trop indignes

Pour estre mises au devant
Des yeux d'un homme plus sçavant.
Celuy donc qui vouldra complaire
Tant seulement au populaire,
Celuy choisira les erreurs
Des plus ignorans basteleurs :
Il introduira la Nature,
Le Genre-humain, l'Agriculture,
Un Tout, un Rien, et un Chascun,
Le Faux-parler, le Bruict-commun,
Et telles choses qu'ignorance
Jadis mesla parmi la France.
Que pourrons-nous donc inventer
Afin de chascun contenter?
Quoy? le banidage inutile
Par qui quelquefois Martin-Ville [21]
Se feit escouter de son temps?
Quoy? demandez vous ces Romans
Jouez d'une aussi sotte grâce
Que sotte est ceste populace
De qui tous seuls ils sont prisez,
Vous estes bien mieux avisez,
Comme je croy : votre présence
Mérite avoir la jouissance
D'un discours qui soit mieux limé.
Aussi avons-nous estimé
Que la gentille Poësie
Veult une matière choisie,
Digne d'estre mise aux escrits
De ceux qui ont meilleurs esprits
Et non pour estre ainsi souillée,
Ou en mille pars détaillée
Par ceux qui encor' ne l'ont pas
Saluée du premier pas :
Et qui pensent malgré Minerve
La retenir ainsi que serve,
Ou dans l'escale la lier

Ainsi qu'un petit escolier.
Non, non, ce n'est pas sa nature
Qu'elle s'en voise à l'avanture
Vers celuy qui la veult avoir.
Il fault premièrement sçavoir
Petit-à-petit sa pensée :
Car ell' ne veult estre forcée,
Ny traictée, comme souvent
Nous l'avons veue auparavant
Au joug d'une plume marastre.
  N'attendez donc en ce Théâtre
Ne farce, ne moralité :
Mais seulement l'antiquité,
Qui d'une face plus hardie
Se représente en Comédie :
Car onc je ne pourroy penser,
Qu'aucun se voulût courroucer
Encontre nous, si pour mieux faire
Nous voulons aux doctes complaire.
  Or sçachez qu'en tout ce discours,
Nous représentons les amours
Et la finesse coustumière
D'une gentille Trésorière,
Dont le mestier est descouvert
Non loing de la place Maubert.
Vray est que le Protenotaire,
Principal de tout' ceste affaire
Est de nostre université.
  Mais j'ay un peu trop arresté,
Il vault mieux avec le silence
Vous en donner la jouissance.

ACTE PREMIER

SCÈNE I. — LOYS, RICHARD.

LOYS

Et bien Richard, quelle nouvelle
Apportes-tu de ma Cruelle?
Veult-elle doncque estre tousjours
Ainsi paoureuse en ses amours?

RICHARD

Monsieur, je croy que la pauvrette
Sans aucun repos vous souhaitte
Entre ses bras; voulez vous mieux?

LOYS

Je pense, moy, que tous les Dieux
Prennent plaisir en mon martire :
Incessamment mon mal empire,
Sans toutesfois avoir cest heur
D'appaiser mon amour vainqueur.

RICHARD

Non non, monsieur, j'ay espérance
Que vous en aurez jouissance
En peu de temps. Laissez moy faire,
C'est mon office, dont j'espère
En faire si bien mon devoir.

LOYS

Ouy, mais tousjours le vain espoir
Trompe ma trop grande constance
Au milieu de mon impuissance.

RICHARD

Vrayment une telle beauté
A bien un amant mérité :

Et d'autant qu'estes languissant,
D'autant quand serez jouissant
Le plaisir sera désirable.

LOYS

Mais tousjours pauvre misérable
Le jour je me mourray cent fois
Pour son amour, et toutesfois
Desjà je prévoy que l'yssue
Sera de quelque maigre veue.
Cela ne vient point que ma race
Ne fust digne d'avoir la grâce
D'une dame de plus hault lieu :
C'est, c'est bien plustost quelque dieu
Qui me cachoit dedans son sein
L'impuissance de mon dessein.

RICHARD

Monsieur, je me tiendrois heureux
De mourir estant amoureux
D'une si parfaite beauté.

LOYS

Richard, Richard, la cruauté
De cest Archerot qui me domte
Selon son fier désir, surmonte
L'extrême douleur de la mort.

RICHARD

Nous sommes en cela d'accord :
Mais à ceste longue espérance
Opposez vostre joüissance.

LOYS

Encore, Richard, je t'asseure
Que tout le malheur que j'endure

N'est rien, si tu peux faire tant
Qu'en la parfin je sois content.

RICHARD

Ce n'est pas moy qu'il fault prier :
Il ne tient qu'à ce Trésorier.

LOYS

Le mari est-il adverti?

RICHARD

Non, non, mais il n'est pas parti
Ainsi qu'elle pensoit.

LOYS

Comment?

RICHARD

Pour s'en aller faire un payment
En Languedoc. Lui deslogé,
Vostre malheur sera changé
En un perdurable plaisir :
Car alors vous aurez loisir
De recouvrer le temps perdu.
Si avez longtemps attendu,
Reprenez hardiment courage.

LOYS

Ha, Richard, pourquoy d'avantage
As-tu celé mon doux repos?

RICHARD

Il ne venoist pas à propos :
Encore vostre joie augmente
De plus en plus par ceste attente.
Et si je m'en rapporte à vous,
Si vous ne trouvez pas plus doux

Le plaisir, par le tardement,
Que n'eussiez au commencement.

LOYS

Vrayment, Richard, pour ton devoir
Tu mérites de recevoir
D'un plus grand seigneur le loyer.

RICHARD

Monsieur, il ne fault qu'employer
Richard, quand il est question
De conduire une faction;
Ainsi le serviteur doit faire,
Pour à son bon maistre complaire,
Le devoir, comme il appartient,
Jusques à la mort, s'il convient
L'endurer pour l'amour de luy.

LOYS

Mais dy, Richard, est-ce aujourdhuy
Que nostre Trésorier se part?

RICHARD

Penseriez-vous bien que Richard
Vous le dist s'il n'estoit ainsi?
Vie, mettez-moy tout souci
Sous le pied.

LOYS

Mais ce Trésorier
Me doit encore mon quartier :
Il fault que tu sois diligent
De recouvrer tout cest argent
Avant qu'il parte : et qui plus est,
Je lui payray son interest,
S'il veult faire du rigoureux :
Car à ces braves glorieux

Il fault quitter une moitié
Pour avoir l'autre

RICHARD

L'amitié
Vault bien cela, c'est pour l'usage
De son ennuyeux coquage.

LOYS

Va-t'en vers luy, voylà quittance :
Que s'il veult faire quelque avance,
Promets luy le vin hardiment.

RICHARD

Je m'y en vay.

LOYS

Pareillement,
Fay les recommandations
De mes journelles passions
A ma damoiselle et maistresse :
Que si de ma longue destresse
Elle ha quelque compassion,
Qu'ell'me donne assignation
Pour par un doux contentement
Mettre la fin à mon torment.

RICHARD [*seul.*]

Mon maistre ha bien ce qu'il luy fault,
Encore qu'il ait le cueur hault;
Et qu'il ne veuille estre domté,
Si est-ce qu'il est surmonté
Par une femme aussi commune
Que les divers cours de la Lune.
Elle peult tant envers mon maistre,
Que par babil ell' l'a faict estre

Un parangon de pauvreté :
Et sous l'ombre d'une beauté
Qu'elle vend plus cher qu'au marché,
Elle luy a jà arraché
Les biens, l'honneur et les amis :
C'est une mer, où il a mis
Mille trésors qu'elle dévore,
Sans les regorger : et encore
Qu'il luy donne tant qu'il vouldra,
De rien plus il n'en adviendra
A mon maistre qu'elle déçoit,
Ny à elle qui le reçoit.
Et ce pendant, mille langueurs,
Et dix mille amoureaux vainqueurs
Tormentans son cueur attizé,
Je pensoy qu'il fust plus ruzé,
Veu qu'il a tant hanté les armes,
Les courtizans et les gendarmes :
Mais les plus fins y sont trompez,
Et les plus légers attrapez,
Tant seulement sous l'apparance
D'une légère jouissance.
Encore si pour sa beauté
Elle valoit le décroté,
Je dirois : mais quoy? seulement
La façon de l'habillement
Vault autant que la bague entière.
Et bien, c'est une Trésorière,
Laquelle par son doux parler
Sçait bien un homme emmieler.
Mais par ma foy j'estime autant
Ma Marion, et suis content
Encore plus de mes amours
Que non pas luy de son velours,
Sans qu'il me la faille prier.
  Mais n'est-ce pas mon Trésorier
Que je voy venir droict à moy?

SCÈNE II. — LE TRÉSORIER, RICHARD.

LE TRÉSORIER

Puisque c'est l'affaire du Roy
Je ne diffère m'absenter,
Afin d'un chascun contenter :
Le gain récompense le mal.
Qu'on fasse seller mon cheval.

RICHARD

Tant mieux il est prest de partir;
La dame pourra départir
La jouissance de son corps,
Puisque monsieur s'en va dehors.

LE TRÉSORIER

Encor'ay-je quelque douleur
De laisser ma femme en sa fleur :
Car, las ! ceste tendre jeunesse
Ne pourra porter la destresse
De mon absence : et puis ces gens
Qui sont soigneux et diligens
A tromper une créature,
Qui sera simple de nature;
Vray, que je tien tant de ma femme,
Qu'avant me faire un cas infâme
Plustost endureroit la mort.

RICHARD

Hélas, jamais ne luy feit tort,
Elle est de bonne parenté.

LE TRÉSORIER

Pensez qu'un homme est tormenté,
Depuis qu'il luy convient souvent
Aller à la pluye et au vent,

Délaissant avec le mesnage
La femme en la fleur de son aage.

RICHARD

Le cueur luy fault, la conscience
Lui fait cognoistre son offense.

LE TRÉSORIER

Il ne m'est rien plus aggréable
Qu'avec ma femme désirable
Jouir du bien que Dieu me donne.
Mais quoy? la pratique en est bonne ;
Car je pourray, si je suis sage,
Practiquer en ce mien voyage
Trois mille francs en peu de jours.

RICHARD

Ce pendant comment les amours
Se demerront, la damoiselle
Ne sera du tout si rebelle
Qu'auparavant : car le loisir
Luy fera mille fois choisir
Le bon moyen, l'heure et le temps
Pour rendre ses amis contens,
Tant le courtizan que son page.
  Mais il fault faire mon message,
Craignant qu'en quelque coing de rue
Je ne le perde de la veüe :
Puis je pourrois venir trop tard.
Dieu gard' monsieur.

LE TRÉSORIER [*apercevant Richard.*]

Et bien Richard,
Comment va du seigneur Loys?

RICHARD

Il a tousjours dix mille ennuys
Qui le tormentent, pour autant
Qu'il n'ha pas son argent contant,
Et si ne voit qui en apporte.
Et qui pis est, jamais sa porte
N'est sans un marchand ennuyeux,
Qui se présentant à ses yeux
Le menace pour son argent
De lui envoyer un sergent.

LE TRÉSORIER

Richard, par Dieu c'est comme moy,
Car maintenant je ne reçoy
A peine rien de mon office.
Encore pour faire service
A quelques uns, tousjours j'avance,
Et si ma foy, la récompense
Que j'en reçoy, n'est comme rien.

RICHARD

Vertu-bieu : je vous enten bien,
Le payment n'est encore prest,
Nous demandons un interest,
Voylà comment vous estes doux.
Je suis venu par devers vous
Pour entendre tant seulement
Si mon maistre aura le payment
De son quartier que lui devez.

LE TRÉSORIER

Vous estes fort mal arrivez,
Vous venez après la bataille
Je ne sçache pas une maille.

RICHARD

Comment, monsieur? et ce pendant
Mon maistre sera attendant
Vostre retour?

LE TRÉSORIER

Il le fault bien.

RICHARD

Mais, monsieur, pensez-vous combien
Ce luy est chose insupportable
D'estre si long temps redevable
A un tas de gens importuns?

LE TRÉSORIER

Vrayment Richard, je say aucuns
Qui m'ont voulu donner le quart
De leur payment.

RICHARD

Ma foy, Richard,
N'ha point telle commission :
Pour donner une portion
De l'argent, il le fera bien.

LE TRÉSORIER

C'est bien parlé : viença; combien
Veult-il donner pour l'interest,
S'il trouve son argent tout prest?
Quant est de moy, je ne l'ay pas :
Mais il n'y a que quatre pas
Jusqu'au logis d'un mien ami.

RICHARD [*à part.*]

Le Trésorier n'est endormi,
Se voyant en main la fortune;
De pouvoir gaigner la pécune

LE TRÉSORIER

Que dis-tu Richard?

RICHARD [*haut.*]

Je songeois,
En comptant cy dessus mes doits,
Combien; il voudroit bien donner.

LE TRÉSORIER

Je ne pourroy plus séjourner.

RICHARD

De trois cens livres vingt escus.

LE TRÉSORIER

Ha vrayment il mérite plus.
Voudroit-il bien en donner trente?

RICHARD

Pour vingt et cinq, qu'il se contente:
Je vous feray récompenser,
Si voulez encor' avancer.

LE TRÉSORIER

Je le veux à mesme profit :
Aussi je voudroy qu'il me feit
Quittance des paymens entiers
Qu'il recevra des deux quartiers.

RICHARD

Vous les aurez.

LE TRÉSORIER

Mais il ne fault
Aussi m'en faire aucun défault,
Car je veux partir dans une heure :

Pourquoy soyez en mon demeure
Incontinent.

RICHARD [*seul.*]

C'est bien assez.
Jamais ils ne seront lassez
De prendre argent de toutes pars :
Il n'est pas des pauvres souldars
Desquels ces braves Trésoriers
N'attirent tousjours les deniers :
Mais au besoing il se fault taire.

[*Il sort.*]

SCÈNE III. — MARIE, RICHARD.

MARIE

Dieu, monsieur le Protenotaire
Est négligent en ses amours.
J'ai veu le temps que tous les jours
Il passoit devant la maison
Cinquante fois, mais la saison
Comme je croy luy est venue,
Qu'il ne va plus parmi la rue :
Pensez qu'il est devenu sage.

RICHARD [*à part.*]

Si je joue mon personnage,
Je sçauray d'elle tout' l'affaire
De ce jeune Protenotaire.

MARIE

Nous fuyons tousjours nostre bien,
Jamais, jamais à un bon chien
Ne tombera quelque bon os :
Après qu'ils ont tourné le dos,
Ils font les meilleures risées
De celles qu'ils ont abusées.

RICHARD

Les plus rusez y sont donc pris.

MARIE

Quant ils ont l'amour entrepris
De quelque dame, à Dieu comment
S'ils en ont eu contentement.

RICHARD

Autant ailleurs c'est ma devise.

MARIE

Voylà mademoiselle[22] esprise
De l'amour d'un jeune escolier,
Qui n'a le soul pour employer,
Et veult estre aimé à crédit.

RICHARD [*à part.*]

Ne l'avais-je donc pas bien dict?

MARIE

Le seigneur Loys ce pendant
Est à son amour prétendant,
Sans toutesfois avoir cest heur
D'appaiser sa trop grande ardeur,
Si n'est de quelque vaine course;
Lui qui ha plus d'escus en bourse
Que l'autre n'ha pas de deniers.
Mais voylà comment les derniers
Seront toujours favorisez,
Et les plus fermes desprisez.

RICHARD

J'enten le nœud de la matière,
Il se fault garder du derrière;

MARIE [*apercevant Richard.*]

Voyci Richard le serviteur
Du seigneur Loys; j'ay grand peur
Qu'il n'ait entendu ce qu'ay dict;
Au pis, j'en feray contredict.
Mon Dieu, Richard, venez avant.

RICHARD

Que faites-vous icy devant?

MARIE

Rien, sinon que ma damoiselle
Veult parler à vous.

RICHARD

Que veult-elle?

MARIE

Quant à moy, je ne le sçay pas,
Elle est jà descendue en bas.

ACTE SECOND

SCÈNE I. — LE PROTENOTAIRE, BONIFACE.

LE PROTENOTAIRE

Hé, Boniface, mon ami,
Je suis desjà mort à demi,
Tant ce petit Dieu me tormente.
Ha, ma trop cruelle Constante!
La grand' constance de ton sort,
Seule me causera la mort.

BONIFACE

Comment cela, monsieur? Vous ai-je
Si long temps servi au collège[23]

Pour maintenant vous défier
De vostre serviteur, premier
Qui en a mis les fers au feu?

LE PROTENOTAIRE

Hélas, Boniface! pour Dieu
Si jamais la fidélité
De ton devoir m'a incité
A récompenser ton service,
Comme je doy, de mon office,
C'est ores qu'il te fault prévoir
Au mal instant du désespoir,
Et monstrer ton invention.

BONIFACE

Je sçay bien qu'il n'est question
Que d'argent, dont avez défault :
Car le temps est venu qu'il fault
Tousjours avoir argent en banque,
Qui veult que la dame ne manque.

LE PROTENOSAIRE

Il est vrai : car tout mon torment
Vient de cela, tant seulement,
Tu sçais que nous n'avons la croix
Encores qu'il y ait trois mois
Avant que recevoir argent.

BONIFACE

Vous estes par trop diligent
A faire la magnificence,
Depuis qu'avez la jouissance
De quarante ou cinquante escuz.

LE PROTENOTAIRE

Boniface, je ne suis plus
Enfant comme je soulois estre.

BONIFACE

Il fault que vous soyez le maistre
Doresnavant des passions
De voz journelles actions.

LE PROTENOTAIRE

Je le seray. Mais penses-tu
Combien est grande sa vertu,
Et combien sa perfection
Peult dompter mon affection?

BONIFACE

Nous voyons cela tous les jours :
Ce sont voz premières amours.

LE PROTENOTAIRE

Ce n'est point cela, Boniface :
Tant seulement sa bonne grâce,
Son doux parler et son maintien,
Sans rien flater méritent bien
L'amour d'un bien plus grand seigneur.

BONIFACE

Voylà, vous y avez le cueur :
Non pas vrayment que je desprise,
Disant cela, vostre entreprise :
Mais il ne fault estre si chaud
En ses affaires.

LE PROTENOTAIRE

Son cueur hault
Mérite un plus parfaict service.

BONIFACE

Mais si l'argent du bénéfice
Ne suffit à telle despense?

LE PROTENOTAIRE

Il fault aimer en espérance;
Il nous viendra quelque hazard.

BONIFACE

Ouy bien, mais possible trop tard;
Il fault prévoir à son affaire.

LE PROTENOTAIRE

Encore le bien de mon père
Ne manquera point.

BONIFACE

Il ne pense
Que nous façions si grand despense.

LE PROTENOTAIRE

Ha, je veux estre entretenu
Honnestement du revenu
Qui m'appartient.

BONIFACE

C'est la raison :
Car vous estes d'une maison
Qui le mérite : mais aussi
Il fault avoir des siens souci.

LE PROTENOTAIRE

Or, Boniface, il n'est pas heure
De faire plus longue demeure,
Nons avons mestier d'autre chose.

BONIFACE

Je l'enten.

LE PROTENOTAIRE

Dont je me repose
Du tout sur toy.

BONIFACE

Je feray tant
Que nous aurons argent contant.

LE PROTENOTAIRE

J'ayme mieux payer l'intérest,
Pourvu que le payment soit prest.

BONIFACE

Je vous pry' laissez faire à moy.

LE PROTENOTAIRE

Aussi je m'en attens à toy.

BONIFACE

Vous le pouvez, allez m'attendre
Dans le palais, j'iray vous prendre
Au repasser.

LE PROTENOTAIRE

Le Secrétaire
M'y doit trouver pour quelque affaire.

SCÈNE II. — CONSTANTE, RICHARD, BONIFACE.

CONSTANTE

Richard mon amy, dictes luy
Que j'en endure autant d'ennuy
Qu'il m'est possible, et que j'espère,
Mais qu'il soit parti, si bien faire
Qu'il sera content du devoir
Que j'en feray.

BONIFACE [*à part.*]

Il fault sçavoir
Que veult ce doux contentement.

RICHARD

Vous n'en voulez foy ne serment,
Mais il vous aime de tel cueur,
Que desjà son amour vainqueur
L'a presque mis au désespoir.

CONSTANTE

Las, Richard, il ha tout pouvoir
Sur moy qui suis sienne, et j'espère,
S'il me survient en mon affaire,
Le recognoistre tant que l'âme
Me batte au corps.

BONIFACE [*à part.*]

La pauvre femme
Ne se donne qu'à ses amis :
J'enten bien tout, ell'a commis
Quelque petite portion
De l'amoureuse affection
Sur la bource d'un amoureux.

RICHARD

Ma damoiselle, il est heureux
De ce qu'il vous plaîst demander
La chose qu'il peult accorder.

CONSTANTE

Et bien, Richard, vous luy direz
Que je suis sienne, et le prirez
De ce dont je vous ay parlé.

BONIFACE [*à part.*]

Voylà le pacquet emmalé[24],
Mon maistre peult bien dire à Dieu.

RICHARD

Je ne puis plus estre en ce lieu,
Je vay quérir l'autre quictance.

BONIFACE [*à part.*]

Si est-ce que j'ay espérance
D'émoucher quelque argent de vous.

CONSTANTE

Hault, Boniface, un peu plus doux,
Quelqu'un vous fait-il desplaisir?

BONIFACE [*à part*]

Il la fault avoir à loisir.

[*à Constante*]

Ha, ma damoiselle Constante.

CONSTANTE

Quel est l'ennuy qui vous tormente?
N'y sçauroit-on bien tost prévoir?
Il est grand seigneur, qui peult voir
Monseigneur le Protenotaire.

BONIFACE

Il est empesché d'un affaire
Qui est de bien grand'importance,
En quoy il a bonne espérance
De parvenir à grand honneur.

CONSTANTE

Et bien, bien, ce sera monsieur,
Il ne vouldra plus regarder
Ses amis.

BONIFACE [*à part.*]

Tant ell'sçait farder
Et emmieller son langage!

CONSTANTE

Bon Dieu, que vous este sauvage
Depuis un peu!

BONIFACE

C'est que je pense
A une bonne récompense
Qu'on donne pour son bénéfice,
Si quelcun veult faire un service
De luy prester deux cens escus.

CONSTANTE

Ne luy en fauldroit-il non plus?

BONIFACE

Non.

CONSTANTE

N'ha-il point quelque amitié
Dedans Paris, pour la moytié?

BONIFACE

Non du tout, ouy bien pour cinquante.

CONSTANTE

Ha, vrayment je suis très contente
De lui prester le demourant,
Du bon du cueur, en m'asseurant.

BONIFACE

Ma damoiselle, le plaisir
Sera selon vostre désir
Honnestement récompensé.

CONSTANTE

A son vouloir.

BONIFACE

J'ay avancé
Ma langue, sans son mandement.

CONSTANTE

Vous le pouvez honnestement :
Car je suis si bien son amie,
Que s'il me demandoit la vie
Je luy départirois mon âme.

BONIFACE

Tant le bon vouloir d'une dame
Peult aider l'ami au besoing.

CONSTANTE

Boniface, j'ay plus de soing
De l'avancement de son bien
Et honneur, que non pas du mien,
Encore que j'en soy reprise;
Mais je suis tellement esprise
De son amour, que j'ay grand peur
Que ce soit mon dernier malheur.
Au pis aller, je suis heureuse
Que ceste estincelle amoureuse
A touché sa perfection.

BONIFACE

Ce n'est qu'a bonne intention
Ma damoiselle, et le torment
Se finira heureusement.

CONSTANTE

Je pry Dieu qu'il vous veuille ouïr.

BONIFACE

Et allez vous pourrez jouir,
Vous sçavez quoy.

CONSTANTE

Ha ! Boniface.

BONIFACE

Ma damoiselle, vostre grâce,
Et vostre parfaicte beauté
Seule vainquit sa liberté :
Car plus il vit en ce martyre,
Tant plus constamment il aspire
A faire chose qui contente
Le seul désir de sa Constante.

CONSTANTE

Escoutez, je vous veux prier,
A cause que le Trésorier
S'appreste pour tantost partir,
D'en vouloir Monsieur advertir,
Qu'il soit un peu plus diligent :
Et cependant, voylà l'argent,
Il m'en fera recognoissance
Quand il viendra.

BONIFACE

J'ay espérance
Qu'avant qu'il soit une bonne heure
Il sera dans vostre demeure.

[*A part.*]

Vive, vive l'invention
Pour bien faire ma faction :
Il en fault bien faire la croix
En nostre âtre : ils sont tous de poix,
Je les ay eus tous pour le pris
Que ceste dame les a pris.
Je recognoy bien cestuy-ci,
Et ce double ducat aussi,
Un noble, un angelot [26] encor :
C'estoit pour des brasselets d'or
Que Monsieur luy donna un jour.
Ce demourant vient de l'amour

Des bonnes gens de son quartier.
A tous les diables le mestier,
Qui ne nourrit et entretient
Le compaignon qui le maintient,
Et ne fust qu'un peigne de buys.

CONSTANTE [*à part.*]

Au moins si le seigneur Loys
Me faict ce bien, dont je le prie,
Ma bource sera bien remplie
De l'argent que j'ay déboursé.

SCÈNE III. — LE TRÉSORIER, SULPICE, CONSTANTE.

LE TRÉSORIER

Croyez qu'un argent avancé
Vaut bien cela.

SULPICE

Si fait vrayment
Et je m'esbahy fort comment
Vous faictes si honneste tour.

LE TRÉSORIER

Sire Sulpice, c'est l'amour
Que je luy porte.

SULPICE

Il le vault bien.
Et puis de ces gens l'entretien
Sert de beaucoup aucune fois.
Il me souvient qu'un jour j'estois
En la court pour un mien affaire,
Seulement un protenotaire
Auquel j'avois faict du service
Feit tout mon cas.

LE TRÉSORIER

Sire Sulpice,
Comme vous dictes, le maintien
De gens de court, est nostre bien.
Je crains que nos faultes commises
A la parfin ne soyent reprises,
Comme nous voyons la fortune
Estre plus souvent importune
A gens qui sont en tel degré,
Qui n'ont tousjours le vent à gré :
Il ne faudroit au mal extrême
Que ce bon gentilhomme mesme
Pour bien conduire mon affaire,
S'il m'advenoit quelque misère.

SULPICE

Vous dictes bien, il fault prévoir
Au mal qui nous peult décevoir.
C'est ainsi qu'il fault disposer,
C'est ainsi qu'il fault aviser
A un malheur qui se présente
Pour brouiller tousjours nostre attente,
Tant nature nous est cruelle.
Mais n'est-ce pas Ma damoiselle
Que je voy venir droict à nous?

CONSTANTE

Mon dieu, monsieur, dépeschez-vous,
Vous sçavez qu'il est desjà tard.

LE TRÉSORIER

Je n'attens plus qu'après Richard.

CONSTANTE

Hélas mon Dieu ! la seule peur
Qu'il ne vous avienne un malheur

Me le faict dire, tous les champs
Sont remplis de mauvaises gens :
Sur tout gardez vous bien du soir.

SULPICE

Encor'y faict il bon prévoir,
Cela ne vient que de bon cueur.

LE TRÉSORIER

Si vous voyez le serviteur
Du seigneur Loys, que Marie
L'amène après nous.

CONSTANTE

Je vous prie
De tost despécher vostre affaire.

SCÈNE IV. — MARIE *seule.*

L'homme de ce Protenotaire
N'est pas des plus niez du monde :
Quand il est céans, il me sonde,
Et semble bien à l'ouyr dire
Qu il ait intention de rire
Tout ainsi comme faict son maistre :
Et croy que s'il se sentoit estre
Si peu que rien favorisé,
Il seroit bien assez rusé
D'essayer s'il pourroit bien faire
Ce que faict le Protenotaire.
Je n'useray plus de rudesse
En son endroict, car ma maistresse
Dict qu'il ne fault point refuser
Ce qui ne se peult onc user.

Aussi est-ce une grand' folie
Que d'engendrer mélancholie.
Nous n'aurons pas toujours le temps
Pour rendre nos désirs contans.
Il fault donc prendre le loisir,
Puisque nous voyons le plaisir
S'offrir d'une gaité de cueur.
Et pourquoy non? le serviteur
N'aura-t-il aussi grand'puissance
De me donner la jouissance,
Et rendre l'appétit content
De ce point que l'on prise tant,
Comme Monsieur à sa Constante?
Je croy que le mal qui tourmente
L'esprit et mon repos de nuict
Se guérist par mesme déduict :
Autant peut le lay [27] que le prestre,
Et le serviteur que le maistre,
Le pauvre, comme un de grand'race.
Mais je ne voy point Boniface
Venir ainsi qu il a promis.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I. — LOYS *seul.*

Aujourd'huy lon n'ha plus d'amis
Si n'est la bource et les escus;
Aujourdhuy lon ne trouve plus
Qui veuille tenir la querelle
De quelque honneste damoiselle :
Le gain faict tout, le gain emporte
Les rampars d'une ville forte;
Le gain fait coqus les maris;
Le gain est le dieu de Paris;
C'est le dieu des inventions
Et la fin des intentions.

Le gain faict courir les marchans
Aux périls et dangers des champs,
Aux périls des vens et tempestes
Qui plus souvent dessus leurs testes,
Tombans d'épouvantable effort,
Leur mettent dans les dens la mort,
Voyre au plus beau de leur jeunesse.
Encore qu'il soit tel, si est-ce
Que jamais il n'eut la puissance
De faire fléchir la constance
De ma Cruelle. De son cueur
Amour en feut le seul vainqueur :
Tant seulement d'une beauté
Son cueur se sentit incité;
Il repose aussi en un lieu
Digne du triomphe d'un dieu.
Qu'un dieu tout seul aussi se vante
D'avoir faict broncher ma Constante,
Elle seule, dessous le Ciel,
Qui mérite avoir l'honneur tel.
L'amour qui le commun enflamme
N'est que neige auprès de ma flamme,
D'autant que sa divinité
Surpasse toute humanité
Au brasier qu'il m'a faict sentir.

SCÈNE II. — RICHARD, LOYS.

RICHARD

Monsieur, il est prest à partir,
Et ne reste plus que quictance
Pour vostre debte et pour l'avance :
Car l'argent est desja tout prest.

LOYS

Combien prent-il pour l'intérest?

RICHARD

Vingt-cinq escus sur le payment,
Et autant sur l'avancement.

LOYS

C'est trop vrayment de la moytié.

RICHARD

Encor' si n'estoit l'amitié
D'un sien voisin, il ne pourroit
Vous en bailler.

LOYS

Et ce seroit
Un tour duquel la repentance
Suivroit de bien près la vengeance.
Retiendroit-il ainsi mon bien?

RICHARD

Monsieur, encor' n'y prend il rien,
C'est un marchant, comme j'ay dict.

LOYS

Pardieu il a pauvre crédit
A ce presteur.

RICHARD

Voylà que c'est :
Les amis sont à interest,
Encore se fault-il haster.

LOYS

Or puis-qu'il en fault eschapper
Voylà l'autre quictance encor'.

RICHARD

C'est mon, [28] mais de la chaine d'or
Que demande la damoiselle?

LOYS

Je n'en sçache point d'assez belle :
Délivre luy cinquante escus
Pour en acheter une, ou plus,
S'il est mestier, la récompense
Que je prétends vault la despence :
Au demourant haste le pas.

[*Il sort.*]

RICHARD

Les escadrons et les combas
N'eurent oncque si grand'puissance
Que Monsieur n'y feit résistance :
Et maintenant une beauté
Triomphe de sa liberté.
Encor' vraiment là Damoiselle,
Quant tout est dict, n'est pas si belle :
Toutesfois je ne la déprise :
Car on dict que la marchandise
Qui plaist est à demy vendue.
Je crain que ma voix entendue
Ne soit entrée en la cervelle
De ceste rapporte-nouvelle,
Qui m'attend là devant la porte :
Car vrayment elle est assez sotte
Pour le rapporte à Constante.

SCÈNE III. — MARIE, RICHARD.

MARIE

Voyci Richard qui se tourmente
De quelque malheur advenu.

Son esprit est bien détenu
A voir sa manière de faire.

RICHARD

Il fault penser à mon affaire,
Puisque j'aproche la maison.

MARIE

Venez, Richard, c'est la raison
Que si long temps on vous attende.

RICHARD

Et-bien, quoy, petite friande?
Vous serez donc tousjours fascheuse?
Vous ferez donc la rigoureuse
Au pauvre Richard langoureux?
Mon Dieu, que je serais heureux,
Si je pouvois à mon loisir
Avoir de ce sein le plaisir :
Ces deux ivoirines boulettes,
Ces deux cerises rondelettes.
Ce sera bien quand vous voudrez.

MARIE

Laschez vos chiens, vous les prendrez,
Car vous estes le nompareil.

RICHARD

Si vous estes de mon conseil
Nous ferons bien noz besongnettes.

MARIE

Et mon, Dieu, Richard, que vous estes
Ores esveillé pour vostre aage!

RICHARD

Ce n'est sinon que le courage
Qui s'augmente de jour en jour.

MARIE

Vous voulez donc faire l'amour?

RICHARD

Ma foy, Richard se délibère
Avoir tousjours pour l'ordinaire
Quelque chose qui soit de mise.

MARIE

Voylà une belle entreprise.

RICHARD

Il m'y fault or'avant prévoir.

MARIE

Comment? il sembleroit à veoir
Que vous ne sceussiez troubler l'eau.

RICHARD

L'intention est au cerveau,
Marie, et puis il ne fault pas
Estimer le moyne à son pas
Quand il marche dans le couvent.

MARIE

Ananda vous estes sçavant,
Vous entendez bien cet' affaire.

RICHARD

Je suis niez, laissez moy faire,
Aussi bien n'engendré-je point.

MARIE

Richard, Richard, j'enten le poinct.
Vous voulez rire, c'est cela.

RICHARD

Ma foy, me voyci, me voilà,
Je ne tiens jamais mon courroux,
Je suis humain, courtois et doux,
Prest à vous faire tout service,
A celle fin que je jouisse.
Vous entendez le demeurant.

MARIE

Sus, sus, Richard : marchez avant :
Monsieur le Trésorier attend
Pour vous donner argent content.
Il est chez le sire Sulpice.

RICHARD

Prendre argent est un bon office,
Et mauvais d'estre fournisseur.

MARIE

Vous estes un beau gaudisseur,
Ananda je m'y recommande.

RICHARD

Adieu la petite friande.

MARIE

Il veult resembler Boniface.

SCÈNE IV. — CONSTANTE, MARIE.

CONSTANTE

Viens çà, meschante, quand sera-ce
Que feras ce qu'il appartient?
Dy.

MARIE

Ce n'est pas à moy qu'il tient.

CONSTANTE

Que jaze-tu en ceste place?

MARIE

Que voulez-vous si Boniface
Ne se veult d'avanture haster?

CONSTANTE

Qu'as-tu à faire d'arrester
Le valet du seigneur Loys,
A babiller devant cest huys
Avec luy? vous sentez le cueur :
Encor'avec un serviteur.
Sainct Jean, le bon ami de Dieu,
Vous irez en un autre lieu
Faire vostre belle menée.
Comment, madame l'affétée
Est-ce l'estat que je vous monstre?
Croyez que si je vous rencontre,
Vous maudirez à jamais l'heure
D'avoir entré en mon demeure.
Marchez, marchez, entrez dedans.

[*seule*].

Voylà, c'est l'amour de ce temps;
Aujourdhuy lon ne voit plus homme
Garder la fidélité, comme
Les amoureux du temps passé.
Le ferme amour est déchassé.
Et en son lieu une feintise,
Le seul masque, à sa place prise.
Nous ce pendant, mal avisées,
Sommes plus souvent abusées
Par ceux qui ne font que chercher
Le moyen de nous débaucher.
Et voylà comment aujourd'huy
La fin d'amour n'est rien qu'ennuy :

Car des hommes l'outrecuidance
Est cause de ceste inconstance
Eux qui tireroient d'une femme
Les biens, l'honneur, le corps et l'âme :
Et puis quand ils ont faict, à Dieu,
Tout autant en un autre lieu,
Ainsi que fortune leur donne :
Mais en vain je me passionne.

SCÈNE V. — LE PROTENOTAIRE, BONIFACE, CONSTANTE.

LE PROTENOTAIRE

Ma Constante se plainct de moy,
Et m'accuse, comme je croy,
De ce que je demeure tant
A venir.

CONSTANTE

Ah ! trop inconstant !
Et moy trop facille à le croire !
Je pensoy le Protenotaire
Estre digne d'un plus grand heur :
Mais je croy que son serviteur
A pris sur lui plus de puissance
Qu'il ne feict onc d'obéissance.

LE PROTENOTAIRE

Ha Boniface ! maintenant
J'aperçoy que tout ce tourment
Ne luy vient sinon que de moy.

CONSTANTE

L'amour donc n'aura plus de loy?
On n'en fera donc plus de compte?

LE PROTENOTAIRE

L'impatience me surmonte,
Je n'en sçaurois plus endurer.

CONSTANTE

Encor' qui me faict espérer,
C'est la mort après longue attente.

LE PROTENOTAIRE

Las ! que pensez-vous, ma Constante,
En vous menassant du trespas?

BONIFACE [*à part*].

Le voylà pris, il a son cas,
La dame le tient à son aise.

CONSTANTE

Hélas ! monsieur ne vous desplaise,
Je vous pensoys estre plus loing.

LE PROTENOTAIRE

Comment, mon cueur? comment, mon soing?
Penseriez-vous bien qn'en amour
Je voulsisse[29] faire un tel tour?
Vous n'avez expérimenté
Quel vouloir ha ma fermeté,
Encor' vous n'avez asseurance
Quelle est en amour ma constance.

BONIFACE [*à part*].

Il en a tout au long du bras.

CONSTANTE

Pardonnez moy, mon seul soulas,
L'amour est tousjours soubçonneux.

BONIFACE [*à part*].

C'est l'ordinaire entre amoureux,
Qui faict que la foy se renforce :
Car c'est d'amour subtile amorse
Que les débats de deux amans.

LE PROTENOTAIRE

La mort puisse mes jeunes ans
Plustost retrancher en ma fleur,
Que je soy jamais serviteur
D'une autre dame que de vous.
Jamais l'amour ne me soit doux,
Si par mon infidélité
Je sers à une autre beauté.
Plustot me laisse tout amy,
Et plustost me soit ennemi
L'aspect de mon astre fatal.

BONIFACE [*à part*].

Il est au plus fort de son mal.
Il n'y a rien dessoubz les cieux
Ou pire, ou plus audacieux.

CONSTANTE

Aussi vous sçavez, monseigneur,
Que mon corps et tout mon honneur
Vous fut abandonné par moy
Sur l'asseurance de la foy,
Comme seul digne d'estre aimé.

LE PROTENOTAIRE

Aussi tousjours ay-je estimé
Mon heur favorisé des dieux,
Comme celuy seul sous les cieux,
Qui est heureux en ses amours.

BONIFACE [*à part*].

C'est la coustume, on voit toujours
Ces jeunes gens à marier
Devenir fols.

LE PROTENOTAIRE

Le Trésorier
A-il desjà gaigné le hault?

CONSTANTE

Non pas encore, mais il fault
Entrer céans, et vous cacher :
Encor faut-il se dépescher,
Car il n'est pas loing.

LE PROTENOTAIRE

Mais comment?
S'il demouroit plus longuement?

CONSTANTE

Il est sur le poinct de partir.

SCÈNE VI. — RICHARD, CONSTANTE.

RICHARD

[*qui a vu le Protenotaire entrer dans la maison du Trésorier*].

Par le corps, j'en veux advertir
Mon maistre, il le sçaura : comment!
Est-ce là donc le beau serment
De loyauté ? Je m'en doubtois,
J'en suis certain à ceste fois :
Car de mes deux yeux je l'ay veu.

CONSTANTE

Et bien, Richard, avez-vous eu
Vostre payment?

RICHARD

Une moitié.

CONSTANTE

Mon don n'est il point oublié?

RICHARD

Voicy l'argent pour en avoir,
Si vous voulez le recevoir.

CONSTANTE

Pourquoy non?

RICHARD

Ouvrez vostre main.

CONSTANTE

Ha, Richard, ce seroit en vain,
Je vous pry, ne me trompez plus.

RICHARD

Non, non, voylà cinquante escus
Pour avoir une chaîne d'or,
Me pensez-vous mocqueur?

CONSTANTE

Encor'
Vous avez de moy souvenance;
Voylà pour vostre récompense.

RICHARD

Il m'a commandé de sçavoir
Quand il pourroit vous venir voir.

CONSTANTE

Non pas pour aujourdhuy, demain.

RICHARD

Touchez en donc dedans ma main.

CONSTANTE

Je le veux, je me recommande.

[*Elle sort.*]

RICHARD

Par le corps bieu, ell' ne demande
Que les escuz : car quant au reste,
Ell' ha son cas; mais je proteste
D'en avoir bien tost la vengeance,
Et du payment et de l'avance;
Et des cinquante escuz encor',
Des anneaux et des chaînes d'or
Dont Monsieur lùy a faict présent;
Ell' n'ha rien trop chauld ne pesant.
Et voylà, la coustume est telle :
Car envers une damoiselle
Il fault tousjours l'argent en main :
Et puis on sçait bien que son gain
Est semblable à l'oiselerie :
L'oiseleur en quelque prairie
Vient espandre ses grains semez,
Où les oiseaux accoustumez
Ainsi se laissent amorcer :
(Car il fault un peu avancer
Pour en avoir du grain après)
Et lors qu'ils sont pris dans les retz
Ils payent au long la despense,
Dont l'oiseleur a faict l'avance.
Ainsi le bordeau, c'est le pré,
Là ou l'amoureux est entré
Comme un oiseau : la macquerelle
Est l'oiseleur, qui renouvelle
Souvent l'appas, et met en main
Au lieu d'amorce, une putain :
Les caresses, les mignardises,
Les bon-jours et les gaillardises,

Le doux accueil, le deviser,
Sont les moyens d'aprivoiser.
Et en ceste façon, mon maistre
Est aux rets : mais si je puis estre
Escouté, il aura vengeance
De toute ceste grand'despense.
Encore ce beau Trésorier,
Et ce coqu, se fait prier,
Où il est le plus diligent :
Et fait acroire que l'argent
Qu'il m'a baillé n'est pas à luy.
Je luy ferai dire aujourdhuy
Celuy qui a mangé le lard,
Si je le puis tenir à part.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I. — LOYS, RICHARD.

LOYS

Amour premier de notre vie
Inventa la bourellerie, [30]
Et cruauté, comme je croy :
Car assez en moy j'apperçoy
Combien sa rage est redoutable,
Moy qui suis le plus misérable
Qui soit en ce monde vivant.
Je suis ébranlé comme au vent,
Je suis espoind et tormenté,
Demi-mort, rompu, transporté,
Tourné dans la roüe d'amour :
En mon esprit ne fait séjour
Aucun repos, je suis jà las,
Là je suis où je ne suis pas,
Mon esprit n'est là où je suis,
Je veux cela que je ne puis;

Vivant et mourant je demeure;
Ce qui me plaist en la mesme heure
Me tourne en mescontentement,
Tant desjà l'amoureux torment
S'est acquis sur moy de puissance :
Il me met en route, il m'élance,
Il désire, il ravit, il tient,
Ce qu'il me donne, il le retient :
Il me fait à l'instant deffaire
Ce que luy mesme m'a faict faire,
Et l'œuvre faicte à sa poursuitte
Est tout incontinent destruitte
Et encor' avec ces malheurs,
Ce seul poinct cy fait que je meurs.
Richard.

RICHARD

Monsieur.

LOYS

Ce peult-il faire
Que ce gentil Protenotaire
Soit jouissant de mon mérite?

RICHARD

Je vous ay l'affaire descrite,
Hors mis le sault tant seulement.
N'est-ce donc pas assez?

LOYS

Comment?

RICHARD

Demandez vous comment j'ay sceu
Ce beau chef-d'œuvre? Je l'ay veu
De mes deux yeux : et d'avantage,
J'ay entendu tout leur langage,
Et la conduite de l'affaire.

LOYS

Mais qui est ce Protenotaire?
Le pourras-tu bien recognoistre?

RICHARD

Ha, je voy bien que c'est; mon maistre
Ne croira Dieu que sur bon gage.

LOYS

Je perds le sens et le courage
Tant ce dur rapport me tormente.
Qui eut pensé que ma Constante
M'eust voulu faillir en amour,
Et me faire un si lâche tour?
Encore ne le puis-je croire.
As-tu veu ce Protenotaire
Entrer dedans?

RICHARD

Ouy, je l'ay veu.

LOYS

As-tu veu qu'elle la receu?

RICHARD

J'ay veu mesme qu'ell' le baisoit,
Et, le flatant, le courtisoit.

LOYS

Tout cela n'est que courtoisie;
Je ne pren point de fantasie
Pour un baiser : car maintenant
Cela se fait honnestement.

RICHARD

Mais quand avecque ce baiser
On adjoute le deviser,

Qui monstre assez l'affection
De l'amoureuse passion,
Je croy qu'il ne fault plus de doute.

LOYS

Est-ce ainsi donc qu'ell' me redoute?
Seray-je donc si peu prisé?

RICHARD

Elle vous a dévalisé.

LOYS

Encore ne le croy-je point.
Raconte moy de poinct en poinct
Comment le tout c'est démené.

RICHARD

J'estois en un lieu détourné,
Ou j'ay entendu tout l'affaire.

LOYS

Je suis donc contrainct de le croire :
Tu ne voudrois estre menteur.

RICHARD

Je n'en suis que le serviteur,
Et pour le devoir de service
Je fais au moins mal mon office
Qu'il m'est possible. Au demourant
Toujours véritable, espérant
Faire tousjours de mieux en mieux.

LOYS

L'eau, la terre, l'air et les cieux,
Et mille autres fureurs esprises
Contrarient mes entreprises.
Mais je veux montrer combien peult
Mon vie depuis qu'ell' s'esmeut.

[*Il sort*].

RICHARD

Celui qui vouldra s'empescher,
Qu'il entreprenne estre nocher,
Pour dessus la grand' mer conduire
Par son conseil une navire
Et une femme : car au monde,
Il n'y a rien qui plus abonde
En toutes affaires nouvelles
Que les nefs et les damoiselles.
Et pourtant si mon maistre est sage,
Qu'il ne s'en fâche d'avantage.
Puis j'ay entendu bien souvent,
Que d'une femme le devant
Ressemble à ceste lampe ardante,
Qui est dans l'Eglise pendante,
A fin d'alumer les chandelles
De tout' les offrandes nouvelles :
Elle en alume infinité
Sans rien perdre de sa clarté :
Aussi la femme a beau changer
Un familier à l'estranger,
L'estranger au premier venu,
Tousjours son cas est maintenu
En son entier, si d'aventure
Elle n'y mesle quelque ordure.
Et si dit-on communément,
Qu'après le doux esbatement
Du jeu d'amour, il n'y pert plus
Le tablier rabaissé dessus.

SCÈNE II. — LE TRÉSORIER, SULPICE.

LE TRÉSORIER

Sire Sulpice, j'ay vouloir
De vous le faire apercevoir.

SULPICE

Vous me faictes par trop d'honneur.

LE TRÉSORIER

Vous trouverez un serviteur
Et un ami en mon endroit.

SULPICE

Non, non, monsieur, quand il fauldroit
Monstrer la bonne affection,
Vous sçauriez quelle intention
J'ay de vous faire du service.

LE TRÉSORIER

Je le sçay bien, sire Sulpice,
Ce n'est d'aujourdhuy seulement :
Et je vous promets le serment,
Que tant que Dieu me donne vie
J'auray tousjours pareille envie :
Je vous cognoy digne d'aimer.

SULPICE

Autant devez vous estimer
De ma part.

SCÈNE III. — LOYS, RICHARD, THOMAS, LE TRÉSORIER. SULPICE.

LOYS

Çà, çà, tous en armes.

RICHARD

Ils ont affaire à des gendarmes,
Ils le cognoistront par effect.

THOMAS

Monsieur, ce ne seroit mal faict
De prendre en main quelque rondelle.

LOYS

Non, non, je n'ay que faire d'elle,
Elle pense donc que je prise
Davantage sa marchandise
Que mon honneur : je ne suis plus
De ceux qui donnent des escuz
Pour m'entretenir en sa grâce :
Je suis d'une trop noble race.

THOMAS

Je veux faire provision
Maintenant d'un bon morion
Pour couvrir le hault de ma teste.

LOYS

Me penseroit elle tant beste
Que voulsisse endurer tel sort?

LE TRÉSORIER

Sire Sulpice, quel effort!
Que veult dire ceste entreprise?

SULPICE

Possible quelque noise esprise
Entre eux : car tousjours ces souldars
Ont querelles en toutes pars.

LE TRÉSORIER

Entrons dedans,

SULPICE

Fermez vostre huys.

LE TRÉSORIER

Je cognoy le seigneur Loys,
Je croy qu'il ne me cherche pas.

RICHARD

Monsieur, monsieur, hastons le pas,
Le Trésorier est à la porte.

LOYS

Çà, çà, faites moy bonne escorte;
Qu'on me lui fende les naseaux.

RICHARD

Je veux comme des bécasseaux
Enfiler ceste Trésorière,
Le Trésorier, la chambrière,
Pour merque qu'une telle injure
N'est impunie.

THOMAS

Et moy je jure
Que le premier par moy trouvé
Demourera sur le pavé,
Protenotaire et Boniface.

LE TRÉSORIER

Sire Sulpice, il nous menasse.
Hélas, mon dieu ! je suis perdu.

THOMAS

Le Trésorier m'a entendu,
Il heurte pour entrer dedans.

SULPICE

Ils sont armez jusques aux dens,
Et si chascun son baston porte.

LE TRÉSORIER

Ne veult-on poinct ouvrir la porte?
Me laisserez vous massacrer?

THOMAS

Il est en grand peine d'entrer,
Pousons dedans, armet en teste.

LOYS

Sus, que chascun de vous s'apreste
De faire maintenant devoir.

RICHARD

Je lui feray bien à sçavoir
A ce gentil Protenotaire,
Qu'il n'a pas maintenant affaire
A un pédante de collège.

THOMAS

Il est pris, il s'est mis au piège.

LOYS

Sus, sus, dedans, enfoncez l'huys.

RICHARD

Il me semble à voir que je suis
A l'assault de quelque rampart.
Enfonçons l'huis de part en part,
Nous sommes sur noz ennemis.

SCÈNE IV. — MARIE, *seule.*

Miséricorde mes amis,
Sommes-nous en une province
Où l'on ne craigne point le Prince?
Hélas, mon dieu ! quelle fraieur !
Encore qui plus est, Monsieur

A trouvé ce Protenotaire,
Qui n'a sceu autre chose faire,
Sinon que se pensant, sauver,
Et voyant subit arriver
Le courtisan et ses souldars
Qui le cherchoient de toutes pars,
Il s'est rendu à leur mercy.
O quel ennuy ! ô quel soucy !
Quelle lamentable journée
Maintenant nous est ordonnée !
Voylà, jamais nous n'aurons bien
Dans le logis : car aussi bien
Tousjours le Trésorier jaloux
Nous acravantera [31] de coups :
Jamais il n'aura mercy d'elle,
Encore si ma Damoiselle
N'eût esté prise en ce délict
Avec monsieur dessus le lict,
Lon eust peu couvrir cet' affaire :
Mais comment? le Protenotaire
La tenoit desjà embrassée,
Quant le mari la devancée
Comme elle se pensoit cacher,
Et si ne la pouvoit lacher :
Ce qui a tant seulement faict
Qu'il les a pris dessus le faict.
Je m'esbahis bien fort comment
Il n'est venu premièrement,
A Boniface : toutesfois
J'en suis eschappée.

SCÈNE V. — BONIFACE, MARIE.

BONIFACE

J'estois
Pour mon profit particulier,

Quant j'ay ouy ce beau Trésorier
Heurter, crier d'une voix forte
Que lon luy vint ouvrir la porte.
Si est-ce que j'ay si bien faict,
Qu'il ne m'a pris dessus le faict,
Car, quand j'ay ouy ce beau mesnage,
Ainsi qu'un homme de courage
J'ai gaigné le grenier au foin :
Les jambes servent au besoin,
Encor' n'est-il que tousjours estre.
Mais, par Dieu, ce pendant mon maistre
Est pour les gaiges demeuré,
Et moy un peu plus asseuré
Que je n'estois.

MARIE

Hé! Boniface!
Vrayment vous avez bonne grâce,
Encor' vous vous mocquez des gens.

BONIFACE

Comment çela? ce sont sergens,
Qui veulent mener prisonnier
Vostre maistre le Trésorier.
Quant à moy, j'ayme mieux m'en taire.

MARIE

Mais Monsieur le Protenotaire
Est tout seul entre ces souldars.

BONIFACE

Je ne me mets en tels hasars,
Je pourrois bien faisant ma monstre
Recevoir quelque malencontre :
Je feray cy la centinelle.

MARIE

Lors que dira Ma damoiselle !
Il m'est avoir qu'elle me suyt.
Hé ! vierge Marie, quel bruit !
Je croy que le seigneur Loys
Veult vous tuer.

BONIFACE

Il n'est que l'huis
Pour bien eschapper du danger :
C'est assez pour m'en estranger,[32]
Par Dieu, je n'y retourne pas.

MARIE

Hé ! Boniface, parlez bas :
Je m'en vay jusque à la salette.

BONIFACE

Quant à moy, ma tasche est jà faite,
Je n'y retourne du jourdhuy,
Puis-que l'affaire j'ay conduy,
Jusqu'icy, j'en suis échappé,
Et Monsieur demeure trompé;
Qu'il se contente à sa fortune.

MARIE

Elle nous est à tous commune :
Encor' en fault-il voir la fin.

BONIFACE

J'en suis bien content : mais à fin
Que ne m'y pensiez embrouiller,
Si lon me faisoit despouiller;
J'en aurois mon recours sur vous.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I. — SULPICE, LOYS, RICHARD, LE TRÉSORIER.

SULPICE

Monsieur, soyez un peu plus doux,
Quel profit pourriez vous avoir
Quand vous le feriez à sçavoir
A la justice?

LOYS

C'est tout un
Le profit est à tous commun.

RICHARD

Çà, çà, monsieur le Trésorier,
Vous en porterez le collier,
Et ce pour juste récompense
D'avoir pillé l'argent de France.

SULPICE

Il se soumet à tout accord.

RICHARD

Par Dieu, je seray le plus fort,
Vous viendrez aussi quant-et-quant,
Car vous en faisiez le payment
En son nom, m'aidant à tromper.
Vous ne me pouvez eschaper
Que ne vous face mille ennuis.

LE TRÉSORIER

Escoutez moy, Seigneur Loys,
Vous sçavez que j'ai faict avance :
Sera-ce donc la récompense

Que pour moy vous voulez choisir,
Après vous avoir faict plaisir?
Auriez-vous bien donc le couraige
De m'empêcher en ce voyage,
Considéré que mon affaire,
Me contraint comme nécessaire
Pour le profit de nostre Prince?

RICHARD

Vous estes subject à la pince,
C'est cela qui gaste le tout.

LOYS

Encor' en aurons-nous le bout;
Richard, fais ce que je commande.

LE TRÉSORIER

Seigneur Loys je ne demande
Sinon avoir appoinctement
Avecque vous.

RICHARD

Premièrement
Il fault venir en la prison.

LE TRÉSORIER

Je vous feray toute raison,
Si vous faictes un tour honneste.

RICHARD

Cela n'est que laver la teste
De l'asne qui est aux Bons-hommes.

LOYS

Voicy grand cas, tant que nous sommes
N'aurons pouvoir de le mener
Au palais pour l'emprisonner,

RICHARD

Chargez le moy comme une balle
Sus le dos, ou comme une malle,
Puis nous aurons vostre courtault
Qui le mènera aussi tost
Que commandé.

SULPICE

Submettez vous,
Et puis Monsieur sera plus doux.

LE TRÉSORIER

A celle fin d'en voir le bout,
Je suis content de perdre tout.
J'ay payé le quartier passé,
Encore vous ay-je avancé
Celuy qui vient, pour avoir paix
Avecque vous, Monsieur, je fais
Comme si n'eussiez rien reçeu.

SULPICE

Vrayment vous ne serez deçeu
Par ce moyen, et de ma part
J'en donray le vin à Richard :
Et si désire faire plus.

LOYS

Vous dictes bien : mais les escuz
Que la Constante tient encor'
Pour avoir une chesne d'or?

LE TRÉSORIER

Ces escuz vous seront rendus,
Et d'autant d'autres despendus,
Pour nous resjouir tous ensemble.

SULPICE

C'est un bon parti ce me semble.

RICHARD

Le vin que vous avez promis
A Richard, n'est-il pas donc mis
Parmi le marché?

SULPICE

Si est bien,
Je vous le veux donner du mien.

RICHARD

Mais j'ayme bien mieux dans ma main
Le voir que d'attendre à demain :
Car je sçay bien que les promesses
De leur naturel sont traîtresses :
Parquoy si voulez paix à moy
Foncez[33] argent.

SULPICE

Ha, par ma foy,
Vous l'aurez, car c'est la raison.

LOYS

Entrons doncques en la maison
Affin de ravoir ma quictance :
Car je veux du tout asseurance.

SCÈNE II. — BONIFACE, LE PROTENOTAIRE.

BONIFACE

Non, non, Monsieur, si j'eusse esté
Dedans nostre Université,
Je leur eusse faict à cognoistre
Que là dedans je suis le maistre.

Encore j'ay bonne espérance
D'en avoir un jour la vengeance.

LE PROTENOTAIRE

Mais que diable es-tu devenu
Ce pendant?

BONIFACE

J'estois détenu
Combatant contre deux souldars :
Par dieu, c'estoient deux grans pendars,
Qui m'eussent arraché la vie
Du corps, si n'eust esté l'envie
Qu'avoy de vaillamment deffendre,
Si bien que je leur ay faict rendre
Tout le courage avec les armes,
Encor' que ce feussent gendarmes.

LE PROTENOTAIRE

Par dieu, je n'ay sceu si bien faire,
Qu'au plus fort de tout mon affaire
Je n'aye esté surpris. Mais quoy?
Il ne se souvient plus de moy :
Car l'ardeur du Seigneur Loys,
Qui enfonçoit en bas son huys
Pour entrer dedans la maison,
Luy a faict perdre la raison.

BONIFACE

Non, Monsieur, je m'en veux vanger

LE PROTENOTAIRE

Mais, Boniface, en quel danger
Penses-tu que j'estois alors?
Je t'asseure que tout mon corps,
Estant aussi froid que le marbre,
Trembloit comme une feuille d'arbre.

BONIFACE

Ne pourriez-vous revancher?

LE PROTENOTAIRE

Encor' ne sçavoy-je attacher
Mes chausses cheutes aux genoulx.

BONIFACE

Ha, si j'eusse esté avec vous!

LE PROTENOTAIRE

Encore me pensant sauver,
Un autre m'est venu trouver
Caché dans la chambre privée :
Puis Constante y est arrivée,
Ce qui a faict que, me sauvant,
Je me suis trouvé au devant
Du Seigneur Loys, qui suyvoit
Le Trésorier, qui s'enfuyoit.

BONIFACE

Quelle mine vous a-t-il faict?

LE PROTENOTAIRE

Il m'a dit que c'estoit bien faict
A l'homme qui cherche tousjours
Son aventure en ses amours,
Et que luy, estant pourchassant
De ce dont j'estois jouissant,
Il se pensoit estre aimé d'elle.

BONIFACE

Comment! de ceste damoiselle?
Sçait-on pas bien qui est Constante?

LE PROTENOTAIRE

Ouy, et qu'en ceste folle attente
Il avoit dépendu beaucoup :
Mais qu'il vouloit tout en un coup
Son argent, que le Trésorier
Retenoit dessus son quartier,
Puis qu'elle estoit ainsi commune.

BONIFACE

Or la damoiselle en ha d'une,
L'argent qu'elle vous a presté
Entre nos mains est arresté
Jusque à la plus grande récompense,
Des présens et de la despense
Que vous avez faict, poursuyvant
Son amour, et dorénavant
Il se fault garder d'y rechoir.

LE PROTENOTAIRE

Boniface allons nous en voir
Tous les escuz de la Constante.

SCÈNE III. — MARIE, *seule*,

Loué soit Dieu, tout se contente :
Et qui plus est, le Trésorier
Ne sera point mis prisonnier;
J'en remercy' bien nos amis.
Encore plus il a promis
Pardonner, dont je me contente,
A Mademoiselle Constante,
Et à moy aussi, promettant
D'en faire encore demain autant,
Cela s'entend : mais par ma foy,
Je regarderay mieux à moy,

Et à mon cas d'orenavant,
Que je n'ay faict par cy devant.
  Ne vaudra-il pas mieux choisir,
Afin de prendre mon plaisir,
Quelque jeune homme, que tousjours
Languir aux misères d'amours?
Si faict, pendant que la jeunesse
Esmeut dans mon cœur l'allégresse
Du doux amour, qui or' m'enlasse,
Et duquel desja Boniface
M'a faict sentir l'ébatement,
Mais ce sera secrettement :
Car voylà, lon n'est jamais sage
Qu'après les plaits : c'est, c'est l'usage
Du temps qui court, et pour vray dire,
Ma maistresse veult tousjours rire
Au premier venu, c'est tout un,
Autant aux nobles qu'au commun :
Et en cela gist tant l'affaire
De par dieu. Le Protenotaire
Dont elle tiroit tant d'escuz,
Maintenant n'y reviendra plus,
Et voylà autant de praticque.
Estrangée de sa bouticque.
Mais il faut aller apprester
Le banquet. De vous inviter
Messeigneurs, j'auray bonne envie :
Mais, anenda, la compagnie
Qui est céans mangeroit bien
Le Trésorier et tout son bien[34].

LES ESBAHIS[35]

COMÉDIE

ENTREPARLEURS

JOSSE, Marchand.
MARION, Lavandière.
ANTHOINE, Serviteur.
L'ADVOCAT.
LE GENTILHOMME.
JULIEN, Serviteur.
PANTHALÉONÉ, Italien.
MAGDALÊNE, Fille de Gérard.
CLAUDE, Macquerelle.
GÉRARD, Marchand.
AGNÈS, Femme de Josse.

Avant-Jeu

Je ne suis pas icy venu
Pour vous conter par le menu
Le discours de la Comédie,
Car se seroit oster l'envie
Que chacun de vous doit avoir
De nous entendre et de nous voir,
Attendant qu'elle soit parfaicte.
  Je vien de la part du Poëte
Lequel vous remonstre par moy.
Ce qui plus le tient en esmoy :
Le premier poinct, c'est qu'on endure
Ces estourdis, faisans Mercure

De chasque bois mal raboté,
Pour servir l'Université.
Une grand'troupe mal choisie
Se joue de la poësie,
Et impudente, rimassant,
A cor-et-cry va pourchassant
Ceste Déesse tant prisée,
Dont ils font naistre la risée :
Car, comme nouveaux basteleurs,
Afin d'enrichir les fureurs
De leurs tragédies farcées,
Ou leurs farces moralisées,
Pour la foiblesse de leurs reins,
A trompettes et tabourins,
Et gros mots qu'on ne peult entendre,
Ils se sont essaiez de rendre,
Et mouvoir au dedans du cœur
Du plus attentif auditeur
Une pitié, une misère,
Au lieu qu'un bon vers le doit faire.
  L'autre poinct qui m'a faict venir,
Est pour vous faire souvenir
De ceste plaincte, qui fut faicte
N'aguère encontre le Poëte,
Pour la rancune et le soucy
Des dames de ce quartier cy,
Qui, pour estre un peu trop friandes,
Feront six plats de deux viandes;
Et alors qu'on n'y pense pas,
D'un rien elles feront grand cas :
Car, quand le Poëte pense faire
Quelque chose pour vous complaire,
Elles prennent opinion
Que c'est à leur intention,
Et que tousjours on parle d'elles,
Si aux Comédies nouvelles
On a possible découvert

Un lieu de la place Maubert.
Et voylà, ce que je propose
Fait que froidement il dispose,
Par ses vers, le gentil discours
De ces tant heureuses amours,
Dont toutefois il eut envie
De composer la Comédie
Que vous aurez présentement;
Mais il n'a pas tant seulement
Osé mettre en escript la rue
Où il a ceste affaire veue,
Craignant leur donner quelque ennuy :
Ce nonobstant, j'ai sceu de luy,
Comme une chose bien secrette,
Que ceste Comédie est faicte
Sur le discours de quelque amour,
Qui s'est conduit au carefour
De Sainct Sevrin; mais je vous prie,
D'autant que vous avez envie
D'estre secrets, de tenir coy,
Car je voy cy derrière moy
Le sire Josse : que personne
Ne face que trop il soubçonne :
Car notez qu'il est fiancé;
Pourtant qu'il a tousjours pensé
Que madame Agnès estoit morte;
Mais il fera, avant qu'il sorte
De ce lieu, que sommairement
Vous cognoistrez tout son torment[36].

ACTE PREMIER

SCÈNE I. — JOSSE, *seul.*

Jamais je ne m'eusse pensé
Estre en la fin récompensé
Si pauvrement comme je fuz :
Perdre ma femme et mes escuz,
Et, qui plus est, la chalandise
De ma meilleure marchandise.
Mais ce n'est que le temps qui court :
Tousjours, tousjours ces gens de court
Nous payent en telle monnoye,
Et ne s'en vont jamais sans proye,
N'estimant l'homme vertueux
Qui ne desrobe ainsi comme eux.
Cependant, pauvres que nous sommes,
Nous endurons ces gentilshommes,
Depuis le matin jusque au soir,
Se deviser sur un contoir
Avec nos femmes, et je pense
Qu'au millieu de telle licence
Ils parlent d'enchérir le pain,
Et que pouvons le lendemain
Dormir la grasse matinée :
Car nostre besongne ordonnée,
Par ces galans est mieux parfaicte,
Que si nous-mesmes l'avions faicte;
Et puis je vous laisse à penser
Comme ils sçavent récompenser
Un si charitable service.
Hé dieu ! cependant la justice
Ferme l'oreille, et s'il advient
Que le compagnon qui détient
Nos femmes ainsi abusées

Soit descouvert, quelles risées
En fera ce sot populaire !
Mais pourtant le jeu ne peult plaire
A ceux qui, pour ce bel ouvrage,
Reçoyvent premiers le dommage :
Et n'est si bon entendement
Qui peult endurer ce torment
Sans y perdre la patience :
Ceux qui en font l'expérience
Le peuvent seulement sçavoir,
Et n'ont le moyen d'y prévoir :
Car, plus leur pensez vous deffendre,
Tant plus tachent ils d'entreprendre
Effrontément quelque moyen
Pour sortir de vostre lien.
Tant plus la chose est deffendue,
Tant plus est elle prétendue;
Et ne s'y fault rompre la teste :
Car une femme est tousjours preste,
Depuis qu'elle a franchi le sault,
D'endurer vaillamment l'assault,
Et feroit grande conscience
De refuser la jouissance
De ce qu'elle estime le mieux,
A quelque pauvre langoureux.
  Voylà comment ceste méchante,
Dont ores plus je me tormente
Que je n'ay point encore faict,
Esprouva son premier meffaict :
Car depuis qu'elle eut commencé
Ce beau train, et qu'elle eut laissé
Attaindre le chat au fromage,
Laissant le profit du mesnage,
Sans me doubter de traïson,
Elle introduit dans ma maison
Son ruffien, qui sceut fort bien
Faire son profit de mon bien.

Et, se voyant l'heure opportune,
Sous l'ombre de male fortune,
Et faignant de prendre le soing
De m'aider en un tel besoing,
Il se montra trop diligent
De sauver ma femme et l'argent,
Et tout le meilleur de mes biens,
Comme s'ils eussent esté siens.
Mais contre fortune bon cueur :
Je suis sage par mon malheur;
Encore m'estimoy-je heureux
De rencontrer possible mieux
Que je n'eusse jamais pensé.
On est plus souvent avancé,
Après la fortune endurée,
A la richesse inespérée,
Par le moyen des bons amis.
Le voisin Gérard m'a promis
Que l'alliance commencée
De Madelon, ma fiancée,
Se parfera l'un de ces jours;
Mais je pense, moy, que tousjours
Elle aura quelque fer qui loche;[37]
Il semble à voir que l'on l'escorche
Depuis qu'on luy parle du jour
Des espousailles. Si l'amour
Dont je l'aime ne m'estoit plus
A espérer que les escuz
Que mon beau-père m'a promis,
Jamais ne me fusse entremis
D'en faire porter la parolle.
Mais elle est encor toute folle,
Et si je pense fermement
Qu'ell' ne sçait que c'est du torment
D'amour, et que la seule honte
Luy en fait tenir peu de compte.
Elle est encor toute tendrette,

Elle est encor toute jeunette,
Et par dieu tout considéré,
Tout le torment qu'ay enduré
Ne m'est rien, depuis que je pense
Au soulas de ma jouissance,
Dont amour tousjours se renforce.

SCÈNE II. — MARION, JOSSE.

MARION, [*seule*].

Da[38], depuis que le sire Josse
Est fiancé à Madelon,
Il est devenu plus félon,
Plus bragard[39] et plus glorieux
Que s'il estoit venu des cieux.
Par devant il estoit plus sale,
Plus froissé qu'une vieille male,
Plus marmiteux et plus crotté :
Les jouës de chaque costé
Luy pendoyent d'un pied et demi,
Tant il sembloit à l'Ennemi :
Car, à le voir si laid et ord[40],
On l'eust pris pour un homme mort;
L'amour luy estoit interdit.
Mais depuis que l'on luy eut dict
Que sa pauvre femme estoit morte,
Il devint bien d'un autre sorte;
Vrayment il changea bien de peau :
Chassant l'ennuy de son cerveau,
Il fut plus serf de Madelon
Qu'un cheval n'est à l'esperon;
Mais qu'il tourne ailleurs sa pensée :
Encore qu'il l'ait fiancée,
Par ma foy, ce n'est pas pour luy;
Je lui veux tailler aujourdhuy
De la besongne, et qu'il ne pense

Recevoir ceste récompense
Qu'un autre a bien mieux méritée :
Elle est à autre sainct voüée;
J'en aymeroy bien la couleur,
Qu'un autre chassast pour Monsieur.
Mais si auray-je cependant
Le chaperon, en attendant
De recevoir encore mieux
De cest autre jeune amoureux :
Il ne fault s'oublier derrière.

JOSSE, [*à part.*]

N'est ce pas cy ma lavandière?
Ouy, par Sainct Jean, c'est elle mesme.

MARION, [*à part.*]

Voici Josse, qui est plus blesme
Qu'un trespassé de quinze jours.
Quel vray champion en amours,
Qui se mesle encore d'aimer!
Il serviroit bien d'allumer
Un feu qu'il ne pourroit estaindre;
Encore pense-il bien attaindre
A l'endroit auquel il prétend;
Mais il en sera mal content :
Qu'il en torche hardiment sa bouche.
Mettez-moy ceste vieille souche
Auprès d'un feu si bien espris,
Où les plus huppez seroient pris.

JOSSE

Et bien, Marion, ma succrée,
Mon bien, ma vie et mieux aimée,
Mon tout, qui mon cœur réconforte,
Je te prie, comment se porte
Ma Madelon.

MARION

Le mieux du monde.

JOSSE

Je l'aime tant!

MARION

Ell' vous seconde.

JOSSE

Ha! Marion, je l'aime tant,
Que jamais je ne suis content,
Sinon quand j'ay de ses nouvelles.

MARION

Vrayment c'est bien une des belles
De ce quartier.

JOSSE

Si est, si est.

MARION

Mais une chose luy desplaist
Que n'avez un habillement
Faict un petit plus proprement.
Vous portez cy une fourreure,
Et si encore la froidure
N'est point à craindre.

JOSSE

Je me serre
Pour la descente d'un caterre
Qui me chet dessus la poictrine.
Il fault tenir nostre cuisine
Plus chaudement que de coustume.
Encor avec cela, un rume,

Et une toux toutes les nuicts,
Entre autres, me faict tant d'ennuis
Que presque j'en ay rendu l'âme.

MARION

Et puis vous pensez qu'une femme
Se trouve bien avecque vous?

JOSSE

Marion, je croy que ma toux
Se transportera autre part.

MARION

Ma foy, c'est la toux du renard[11];
C'est le plus beau de tous voz biens.

JOSSE

Il n'est chasse que de vieux chiens;
Et puis vrayment quant tout est dict,
Je ne suis pas si vieil qu'on dict;
Je ne suis qu'en fleur de mon aage.
Vrayment, j'ay encor du courage.
A toy mesme je m'en raporte :
Tu sçais que derrière la porte
Où je te feis gaigner la bource,
Voulant recommencer la course,
Tu me dis que j'estois trop chaut
De vouloir redoubler le sault,
Estant assez pour une fois.

MARION

Sainct Pierre, ce que j'en disois
N'estoit que pour vous soulager;
Car vous n'eussiéz sceu déloger
A vostre honneur, de la seconde.

JOSSE

Encor' n'y a-il homme au monde
Qui en face mieux son devoir.

MARION

Vous le feistes bien à sçavoir,
Vous estes brave avanturier.

JOSSE

Et voyre assez bon escuyer
Pour, prenant gayment mon délict,
Servir ma Madelon au lict.

MARION

Il est bon à voir, à voz yeux,
Encore qu'ils soient chassieux,
Qu'estes d'une bonne deffaicte.

JOSSE

J'ay encor' la verte braiette,
Et nonobstant que je soy blesme
Si ay-je mon outil de mesme,
D'un aussi gaillard entretien.
Que tu sçaurais avoir le tien,

MARION

Vous estes de ces grands parleurs,
Et aussi des petits faiseurs;
Vous estes trop beau pour bien mordre.

JOSSE

Si donneray-je si bon ordre
A l'affaire, que pour le moins,
Nous vuiderons les plus grands poincts;
Car je suis de si bonne sorte,
Qu'à cheval qui volontiers trotte
Il ne fault donner l'esperon.

MARION

Mais parlez-moy du chaperon
Que m'avez si long temps promis.

JOSSE

Marion, tu as des amis
En moy et au sire Gérard,
Et croys que tu auras ta part,
Attendu que, par ton moyen,
Je seray jouissant du bien
Que j'ay prétendu si long temps.
Enfin, nous serons tous contens,
Ne te soucie.

MARION

Mais au poinct :
Ce chaperon l'auray-je poinct?
Ne vous en souviendroit-il plus?

JOSSE

Marion, voilà deux escuz;
Achette ce que bon te semble.

MARION

Comment cela? La main vous tremble :
Este vous en amour parjure?

JOSSE

Vrayment, Marion, je m'asseure
Que, quand tu faudras par le bec,
On ira dans Seine à pied sec :
Tu as toujours le mot de gueulle.

MARION

Pourquoy non? suis-je toute seule
Qui prend aujour-dhuy du bon temps?

Miché[42], si mes désirs contens
Font à ma vie bonne escorte,
Je vivray; quand je seray morte,
Ung chascun sera mors pour moy.

JOSSE

Et moy, je feray comme toy :
Car Madelon, comme je pense,
Ne demande qu'esjouissance,
Et moy, de rire c'est mon tout.

MARION

Ell' vous mettra sus le haut bout;
Ell' ne prent pas mélancolie;
Ell' vous fera durer la vie
Dix ans d'avantage, et si j'ose
Vous bien avertir d'une chose,
Qu'ell' entend que c'est du mesnage.

JOSSE

Et voylà pourquoy d'avantage
Je me suis mis en mon devoir
De chercher moyen de l'avoir,
N'ayant grand esgard au douaire,
Afin de plustost me complaire;
Voylà pourquoy, quoyque ce soit.

MARION

Qui bon l'achète, bon le boit.

JOSSE

Mais, Marion, allons la voir :
Car j'ay envie de sçavoir
Comment il va de sa santé,
Et ne puis estre contanté
Si moy-mesme je ne la voy.

MARION

Fiez-vous, hardiment en moy :
Vous ne le debvez pour cet'heure.

JOSSE

Faudra il donc que je demeure
Si long temps sans parler à elle?

MARION

Je vous en apporte nouvelle.
Suffise vous, et quand à moy
Je vous veux mettre hors d'esmoy :
Car mesme j'ay plus grand'envie
De vous voir avec vostre amie
Que vous, par manière de dire,
Et d'autant que je le désire,
Je vous pry' de vous contenter.
Vous savez qu'il fault supporter
La jeune fille à marier.
Or' elle m'envoye prier
Ses compagnes, pour avecque elles
Deviser de quelques nouvelles,
Et banqueter toutes ensemble.
Pour dire le vray, il me semble
Qu'il vault beaucoup mieux les laisser
A leur privé, ores danser
Sur les chansons, ore à loisir
Mille et mille propos choisir,
Pour en devisant de l'amour
Passer le demourant du jour.

JOSSE

Je le veux bien, et cependant
Que je suis le jour attendant
Des nopces, je me recommande
A Madelon, et qu'ell' s'attende
De bien trouver à qui parler.

MARION

Il vous fault apprendre à baller[43]
En ce pendant, car il ne fault
Qu'à ce jour il y ait deffault
D'esbatement.

JOSSE

Cela s'entend;
Et croy que Madelon s'attend
De monstrer ce qu'elle sçait faire.

MARION

Et tout cela pour vous complaire;
Mais vous en payerez bien l'escot.
Adieu donc, Sire Josse.

JOSSE

Un mot.

MARION

Et bien que me voulez-vous dire?

JOSSE

Je ne me puis tenir de rire :
Fay mes recommandations.

[*Il sort.*]

MARION

Si feray. Les intentions
Et fins du repos tourmenté
De ce vieil renard édenté
Seront par moy mis à néant.
Qu'il soit tant qu'il voudra béant,
Si n'aura-il pas la béquée.
La marchandise est jà troquée
A un marchant qui prend le tout;
Il en à beau chercher le bout,

Si est-il jà tout arresté
Qu'il sera par moy débouté.[44]
Mais pensez qu'il feroit bon veoir
Un tel compagnon recevoir
Le bien qu'un aultre a mieux gaigné.
Ce vieil fantasme renfroigné,
Ce loup, ce hibou, ceste Lerne,[45],
Qui pourroit servir de lanterne
S'il avoit un feu dans le corps,
Le mesme espouvantail des mors.
Encore faict-il l'amoureux,
Tout morveux et tout chassieux
Qu'il est. Ha ! par la mercy dieu,
Jamais je ne sorte du lieu
Pour m'en aller en aultre part,
Si son père, sire Gérard,
N'en debvroit rougir de grand honte
D'en tenir un si peu de compte;
Et si je veux bien qu'il le sache :
Il semble, à veoir à vieille vache,
Qu'oncques génisse ne besa.
Maudict qui premier s'advisa
De brasser un tel mariage,
Dont il faudra que le mesnage
Soit faict la fable au populaire.

SCÈNE III. — ANTHOINE, MARION.

ANTHOINE, [*seul*].

Et, par Dieu, je ne m'en puis taire :
Depuis que ce badin, mon maistre,
Est amoureux, on ne peult estre
En repos dedans la maison;
Ily a toujours à foison
Assez de matière nouvelle
Pour abestir une cervelle.

Jouant tout seul son personnage,
Où il devise du mesnage
Qu'il doibt tenir cy en après;
Et mesme, il n'est pas des retraits
Qu'il ne leur ordonne leur place.
Maintenant il lave sa face,
Maintenant frizant ses cheveux,
Il vous contrefaict l'amoureux
Avec une petite chatte,
Que par parolles il afflate
Ainsi qu'une jeune tendrette;
Or il dict : Voylà la chambrette
Où Madelon sçaura comment
On l'engendra premièrement;
Puis tout en un coup furieux,
Grinsant les dens, roullant les yeux,
Criant si haut que tout en tremble,
Il nous faict venir tous ensemble :
Guillaume, viens cy me pigner,
Toy, va-ten chez le cuisinier,
Toy, va-ten chez le porte chappe,
Et toy, va-t'en voir si ma cappe,
Mon grand saie et mon viel pourpoinct
Sont racoustrez à mon apoinct[46].
Quand à moy, comme plus fidelle,
Je sers de porter la nouvelle
De son estat à Madalêne;
Et la nouvelle plus certaine,
Comme je puis apercevoir,
Est qu'elle ne le veult avoir,
Selon sa manière de faire.
Et de cela je m'en veux taire;
J'entens un petit mieux mon cas,
Car vrayment je ne seroy pas
Le bienvenu par ce moyen.
Devant l'huis, un Italien
Prend plaisir d'estre regardé,

Avec son lut mal acordé,
Et ne pouvez faillir l'y voir
Depuis qu'il approche le soir;
Ceste chose luy est commune.
Il y en a un autre jeune
De bonnet rond, qui a la mine
D'aussi tost baiser sa voisine
Que quelque estrange, c'est tout un :
Et si le bruit est tout commun
Que ce n'est d'enhuy qu'il commance
A luy demander jouissance
De son travail; puis la prière
Adressée à la Lavandière,
A grand peine se fera-il
Que par quelque moyen subtil
Il ne guarisse son esmoy.
Et si je pense, par ma foy,
Ou le commun proverbe ment,
Qu'il ne se peult faire aultrement
Que Madeleine ne le face,
Car elle tient cela de race;
Et puis la fille volontiers
Est toujours suivant les sentiers
De la mère, ainsi comme il fault.

MARION [*à part*].

Qui est-ce qui parle si hault?
C'est Anthoine, le serviteur
Du sire Josse, et tant meilleur.
Ores je luy pourray tirer
Les vers du nez, et l'attirer
De nostre part, s'il se peult faire.

ANTHOINE [*à part*].

C'est Marion. Il me fault taire
Pour sçavoir, si je pourray point

Entendre d'elle quelque point.
Si m'en fault-il sçavoir la fin.

MARION

Ha, par ma foy, fin contre fin,
Ne vault rien à faire doubleure.
Et pour autant que je m'asseure
Qu'il vient icy pour espier
S'il ne nous pourroit point lier
Par noz parolles, je feray
Si finement que je sçauray,
Tout le but auquel il prétend.

ANTHOINE

Je croy que Marion m'attend.

MARION

Eh bien ! Anthoine, où allez-vous?

ANTHOINE

Sçavez-vous pas bien qu'à tous coups
Il nous fault courir ça et là?

MARION

Pour vostre amoureux?

ANTHOINE

C'est cela.
Il est bien homme plus estrange,
Que, si bien-tost il ne se change,
Il nous fera tous enrager.
Mais j'ay bon espoir de vanger
Sa folie, s'il se peut faire.
Ma foy, je n'ay la teste entière,
Et luy n'a pas langue à moitié
Pour sa vie.

MARION

C'est l'amitié
Qui luy faict faire ce qu'il fait:

ANTHOINE

Tant que son vouloir soit parfaict.
Nous n'en verrons point aultre chose;
Au diable l'un qui se repose
De cinq serviteurs que nous sommes.
Et croy moy que les Gentils-hommes
Ne furent onc si difficilles
Comme ces Mercadans de villes,
Ces benetz, coquarts[47], glorieux,
Soubz l'ombre qu'ils sont amoureux.

MARION

Anthoine, qui auroit affaire
De vostre ayde en ce mien affaire,
En pourroit-on finir à l'aise?

ANTHOINE

Il n'y a rien qui plus me plaise
Que de m'employer pour l'amour
De vous, et, s'il fault faire un tour,
Il n'y a pas homme en ce monde
Qui plustost que moy vous seconde.

MARION

C'est assez, je n'en veux pas plus;
Aussi n'est-il pas de refus
Quand tout est dict, et au besoing
Cognoist-on l'amy.

ANTHOINE

N'ayez soing;

Et ne fust que pour l'amour d'elle,
Vous me trouverez plus fidèle,
C'est assez dict. Croyez la foy.

MARION

Aussi le pouvez-vous de moy.
Où allez-vous si vitement?

ANTHOINE

Je vais querre un habillement
Chez le tailleur, et au retour
Nous deviserons.

MARION

Le séjour
N'est des meilleurs en cest affaire :
Si est-ce qu'il me fault tant faire,
Que j'advertisse de cecy
Monsieur, qui en est en soucy.

[*Elle sort.*]

ANTHOINE

Par Dieu, j'estime une grand'beste
Celluy-là qui met en sa teste,
Et qui arreste en son courage,
Prendre une femme en mariage,
Car il ne délibère poinct
Chose qui soit à son apoinct.
S'il la prend avecque richesse,
Il espousera sa maistresse;
S'il la prend pauvre, quel mal-heur!
Il faudra qu'estant serviteur,
Au lieu qu'il vivoit trop heureux,
Pour un il en nourrisse deux;
Et s'il la veult laide choisir,
Il n'en aura aucun plaisir;

Si elle est belle, un coqüage
Compagnera son mariage;
Tousjours en un coin; à l'escart,
Le voisin en aura sa part.
Ainsi, qui s'y veult arrester,
Celuy-là ne peult éviter
Le joug de la trop sotte loy
Qu'une femme porte avec soy;
Joinct que l'homme qui se marie,
Ressemble à un mulet qu'on lie
L'espace d'un jour tout entier,
Sans foin, béant au ratelier

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I. — L'ADVOCAT, *seul.*

Sera donque la récompense
De ma longue persévérance
Mise en oubly, et mon service
Récompancé d'une injustice?
C'est maintenant que j'aperçoy
Combien est petite la foy,
Et combien au double est traistresse
La faincte voix d'une maistresse :
Le doux apast et l'entretien,
La mignardise et beau maintien,
Qui me feirent son serviteur,
Déguisèrent l'amour menteur.
Ils le sceurent si bien masquer
Qu'or' que ce fust pour me mocquer,
Si ne le peu-je apercevoir;
Tant bien me sceurent déçevoir,
Triomphans de ma propre honte,
Captif du Dieu qui me surmonte.
  Ha, Madelon, qui l'eust pensé,

Que nostre amour encommencé,
Voire asseuré par le serment,
S'assujetist au changement?
Ha promesse mal asseurée!
Promesse de peu de durée!
Promesse qui tost se déguise,
Ne voyant la chose promise!
Qu'on vienne maintenant vanter,
Qu'on vienne maintenant chanter
La foy des Dames; et encore
Qu'on les craigne, et qu'on les honore,
Ayant receu pour tel labeur
Enfin le comble de malheur,
Ainsi la saincte passion
Ne descouvre l'intention
Qu'elles cachent sous l'apparence
De leur prétendue impuissance :
Car, si avez tourné le dos,
Ell' useront de mesmes mots
A l'endroit d'un nouveau venu.
Ce pendant lon est détenu
Par le moyen de la feintise
D'une attrayante mignardise :
Ma Madelon, que j'aimoy mieux
Ny que mon cueur, ny que mes yeux,
Qui pour son amour acquérir,
M'a faict cent fois le jour mourir,
A qui, comme un vray serviteur,
J'avoy du tout voué mon cueur,
Elle qui le print agréable
Et se vantoit d'estre immuable,
N'ayant souvenance de moy,
Maintenant a faulsé sa foy,
Se sentant bien récompensée
De se voir estre fiancée
A un vieillard de cinquante ans.

SCÈNE II. — JULIEN, LE GENTILHOMME, L'ADVOCAT

JULIEN

Non, non, monsieur, il pert le temps.
Il en a beau estre fâché,
C'est tout autant de dépesché;
Qu'il en quitte hardiment sa part.
Car j'ay veu le sire Gérard,
Qui en parloit au rôtisseur.
Vous pouvez bien en estre seur
Et le tenir pour tout certain;
Car tout au plus tard, dès demain
Elle aura Josse pour mari.

LE GENTILHOMME

Par dieu, j'en suis autant marri
Que luy-mesme; car, quoy que soit
Tout le malheur qu'il en reçoit,
Je le pense m'appartenir :
Mais ne le voy ci pas venir?
Il nous fault trouver le moyen
De le dépestrer du lien
Duquel il est si fort estraint.

L'ADVOCAT

L'impatience me contraint
De penser à toute autre chose
Qu'au but lequel je me propose.

LE GENTILHOMME

Et bien, cousin, que dit le cueur?
Fault-il que l'amour soit vainqueur
De votre liberté? Comment?

Ne sçavez vous point autrement
Commander à vostre appétit?
Il vous fault petit à petit
Estaindre ce feu attizé.

L'Advocat

Ha cousin! qu'il vous est aisé,
Cependant qu'estes en santé,
De conseiller un tormenté!
Mais si aviez à vostre tour
Esprouvé que c'est de l'amour
Comme j'ay faict, je ne dy rien.

Le Gentilhomme

Laissons cela, je l'enten bien :
Mais vous devez aussi penser
Que, pour mieux vous récompenser
Du tour qu'a fait ceste cruelle,
C'est de ne tenir conte d'elle,
Ainsi comme elle faict de vous,
Et faire or-avant comme nous,
Les choisir au jour la journée.

L'Advocat

Ha, cousin! elle est trop bien née
Pour l'oublier si promptement.
Je me plaisois en mon torment,
Voyant une telle beauté
Triompher de ma liberté.

Le Gentilhomme

Je le confesse, et n'eust esté
L'amour et la fidélité
Que nous avons entre nous deux,
Moy mesme, j'en fusse amoureux;

Mais, depuis qu'elle est fiancée,
L'affection est effacée;
Il fault chercher son avanture
En autre lieu.

L'Advocat

Ha point, je jure
Que toujours son servant seray,
Et que jamais n'alumeray
Dans mon cueur autres estincelles.

Le Gentilhomme

Si en trouve lon d'aussi belles.
Pensez que d'une autre beauté
Vous pouvez estre surmonté,
Et qu'on peult gaigner vostre cueur
Pour vous rendre encor serviteur
D'une autre dame; et si pensez
Qu'il y en a encore assez
Dedans Paris qui voudroient bien
Estre des vostres. Hé combien
Elles se sentiroient heureuses,
Si quelques flammes amoureuses
Eschauffoient vostre liberté,
Faicte serve de leur beauté;
Jamais ne receutes que peine
Poursuyvant vostre Madalêne.
Ores fasché, ores pensif,
Ores haté, ores tardif,
Le jour mourant cinquante fois
Pour son amour, et toutefois,
Si, vous regardant d'un bon œil,
Elle vous monstroit quelque accueil,
Il estoit de peu de durée;
La volonté mal asseurée
Vous en monstroit assez l'issue.

L'Advocat

Cousin, tant plus je m'esvertue
De luy résister vaillaimment,
Plus je sens croistre mon torment;
Au demeurant, je délibère
De mourir en telle misère.

Julien

Il n'ha garde de la lascher,
Car si bien luy sceut attacher
A gros clous d'amour sa pensée,
Qu'ores qu'elle feut eslancée
En pleine mer à voile et rames,
Si est-ce que ces chaudes flâmes
La repousseroient sur le port
En dépit de tout autre effort.

Le Gentilhomme

Or, puis que desjà ceste dame,
Qui vous a beu le sang et l'âme,
Vous a donté, trouvons moyen
D'y parvenir.

L'Advocat

Mais, Julien.
Qu'est-ce qu'en dit la Lavandière?

Julien

Tousjours une instante prière
Au nom de vostre Madelon,
Et dit que le père félon
L'avoit par menaces contrainte,
Et qu'ore une longue complainte
Démonstre assez la repentance
Qu'elle fait pour son inconstance,
S'estimant d'autant misérable.

LE GENTILHOMME

Il est temps de fermer l'estable
Quand les chevaux s'en sont fuis.

JULIEN

Elle en endure assez d'ennuis;
Mais il fault seulement chercher
Le moyen de tout empescher
Et embrouiller tout' leur affaire.

L'ADVOCAT

Ouy bien, si tu le pouvois faire.

JULIEN

Laissez, je le feray moymesme :
Quand la maladie est extrême,
On use de médicamens
Commodes aux plus forts tormens.
Mais, si jamais un bon moyen
Fust inventé par Julien,
Or je le veux faire à sçavoir.
Je veux bien monstrer quel pouvoir
J'ay en cela, et quelle envie
J'ay de servir toute ma vie
Cestuy auquel je doy service;
Il n'est chose que je ne feisse
En cest affaire, et le mérite
A plus entreprendre m'incite,
Monstrant que je veux tousjours estre
Serviable à un si bon maistre,
Pour le tirer d'un tel lien.

L'ADVOCAT

Et je t'asseure, Julien,
Que, si je reçoy jouissance
De Madelon, la récompence

Que tu en recevras de moy
Tesmoignera quelle est la foy
Que je t'avoy promis à l'heure
Que tu entras en mon demeure.

JULIEN

Aussi la libéralité
Incite la fidélité
D'un serviteur obéissant.
Mais, avant qu'estre jouissant,
Laissons la promesse dernière.
Tant seulement la Lavandière
Me peult à cet' heure servir.

L'ADVOCAT

S'il ne tient que de la ravir,
Je hasarderay mon honneur.

JULIEN

Il ne fault point de ravisseur
Quand la partie en est contente.
Et, quant à cela, je me vante
D'en venir aussitost à bout
Qu'homme de mon estat.

LE GENTILHOMME

Le tout
Est maintenant entre ses mains.

JULIEN

Laissez moy faire; pour le moins,
Si le conseil ne me défault,
Il en aura le premier sault,
Pour le loyer de son amour.

LE GENTILHOMME

Va, Julien, et, au retour,
Passe chez Claude, pour sçavoir

Si je ne pourray rien avoir :
Je m'esbahy qu'ell' ne revient.

JULIEN

Toujours l'aveugle se souvient
De son baston, et le nocher,
Après le choc d'un gros rocher,
Racompte le danger des vens;
Le bouvier, revenu des champs,
Parle de ses bœufs; le gendarme,
Eschappé d'une forte alarme,
Conte ses plaies rapportées;
Le berger des brebis contées
Retient le nombre. Or tourne chance,
Celuy n'a pas faict qui commence.
J'ay de la besongne taillée
Pour Marion bien esveillée;
Mais ce qui plus me réconforte,
C'est qu'elle est bien la plus accorte
Et d'une aussi belle venue,
Pour livrer une garce nue,
Que femme qui soit à Paris.
Je m'en rapporte à ces maris
Qui ont esprouvé, bien souvent,
Quelle marchandise elle vent;
Et, en tant qu'elle est lavandière,
Elle blanchit la pièce entière;
Puis, vrayment, qui en un besoing,
La trouveroit en quelque coing,
Encore feroit-il conscience
De ne la prendre en patience,
Tout au fin moins pour l'esprouver.
Mais, baste, il me la fault trouver.
Quoy qu'il en soit, c'est maintenant,
Si tu as de l'entendement,
Julien, qu'il te fault mettre ordre
A cet avantureux désordre.

SCÈNE III. — Messere PANTHALEONÉ, JULIEN.

PANTHALÉONÉ, [*sans voir Julien*].

Ha! grande chose de l'amour,
Qui, me tormentant nuict et jour,
Ne veult permettre aucunement
A ce grand mal allègement.
Ha dieu! si seulement ma peine
Estoit cognue à Madalêne,
Je suis asseuré que son cueur
Auroit pitié de ma langueur,
En despetto de ce vieil père
Qui empesche que ma prière
Ne peult venir à Madelon;
Despetto du père félon,
Et du jeune advocat aussi,
Qui me cause tout mon soucy,
Et me met le Martel en teste;
Mais dès cet'heure je proteste
De chercher un autre moyen.

JULIEN

Par dieu, voyci l'Italien.
Messer'Coioni, c'est luy-mesme.

PANTHALÉONÉ

Ha dieu! je sen mon mal extrême,
Et n'aperçoy qu'une rigueur
De la part de ce Dieu vainqueur.

JULIEN

Ha poltron, ce n'est pas pour toy
Que le four chauffe.

PANTHALÉONÉ

O quel émoy,

Et quel torment est ordonné
Au pauvre Panthaléoné !

JULIEN

Hélas ! le pauvre langoureux !

PANTHALÉONÉ

Mon seul malheur vint des beaux yeux
De ma cruelle, aussi ma peine
S'amoindrira par Madalêne.

JULIEN

Vous en aurez menti, forfante !

PANTHALÉONÉ

Encor ce qui plus me contente,
C'est sa grâce, c'est sa beauté,
Et ne m'est rien la cruauté,
Puisque je suis le serviteur
D'une dame de si hault cueur.

JULIEN

Voyez-moy ce brave Messerre !
Il luy semble à voir que la terre
N'est pas digne de le porter.
Vous le verrez tantost vanter,
Tantost élever ses beaux faicts
Et conter ceux qu'il a deffaicts
A la prise d'un poulallier, [48]
Et comme il sçait bien batailler
Quand il fault rompre un huys ouvert,
Ou bien un pasté descouvert
Pour y plonger ses mains dedans.
  Le voyez-vous curer ses dens?
Il a disné d'une salade,
Et au dessert d'une gambade,
Puis le voylà, frisque et gaillard,

Devant l'huys du sire Gérard,
Faisant l'amour, et je m'asseure
Qu'il y aura bien de l'ordure,
Si Monsieur le sçait une fois,
Et qu'il luy trouve, car le bois
Sera cher s'il n'en a sa part.
Il l'envoira bien autre part
Traîner ses dandrilles. Par dieu,
S'il est rencontré en ce lieu,
Il en maudira la journée
Qu'il commença ceste menée :
Car Monsieur est d'une nature
Qu'il n'endurera ceste injure.

PANTHALÉONÉ

Per rihaver l'ingegno mio m'é aviso
Che non bisogna che per l'arra io poggi
Mel cerchio de la Luna, o in Paradiso;
Che'l mio non credo, che tant'alto alloggi,
Né bei vostri occhi e nel sereno viso,
Nel sen d'avorio e alabastrini poggi
Se ne va errando et io conqueste labbia
Lo corro; se vi par, ch'io lo rihabbia[49].

JULIEN

Forfanti, Coioni, Poltroni,
Li compagnoni di Toni,
Le mau san Lazaro te vingue,
Et le mau de terre te tingue.

SCÈNE IV. — MARION, JULIEN.

MARION [*sans voir Julien*].

Mais ne voici pas grand pitié!
Je ne sçay, moy, quelle amitié

Règne aujourdhuy; nostre advocat,
Qui tousjours avoit faict l'estat
D'un vray amoureux, maintenant
Est devenu tout autrement:
Il a changé d'opinion.
Comme je pense.

JULIEN

Marion!

MARION

Encor la pauvre Madalêne
Est maintenant en plus grand peine
Qu'ell' ne fut onc, de jour en jour
Autant luy redouble l'amour,
Que le jour des noces approche.
Je luy feray tant de reproche,
A ce Monsieur là, qui se cache
En un tel besoin, il est lasche
En amour, et d'un autre cueur
Que ne pensoy : son serviteur,
Qui m'avoit faict hier promesse
Qu'il se trouveroit à la messe
Pour parler à elle et à moy,
N'en a faict conte.

JULIEN [*à part*].

Ha, c'est à toy,
Julien, à qui elle en veult.

MARION

La pauvre fille plus n'en peult,
Tant ores ell' est est esplorée,
Elle est toute désespérée,
Voyant qu'il n'en faict plus de conte :
Aussi devroit il avoir honte

De promettre et ne rien tenir.
Mais ne le voy-je pas venir,
Mon Julien, qui me regarde?

JULIEN

Vrayment, Marion, l'on n'a garde
De te prendre jamais d'assault.

MARION

Or sçais-tu bien que c'est? il fault
Marcher par un autre sentier :
Car il n'est maintenant mestier
De brebis tondre : sçais-tu quoy?
Il fault que tu soys avec moy.
Puisqu'il nous en fault eschapper,
Il ne fault tascher de tromper
Cestuy qui nous vient au devant.

JULIEN

Il semble qu'il voyse[50] resvant,
Et qu'il perde à moytié sa force.

MARION

C'est ung des serviteurs de Josse;
Jamais n'eurent œuvre laissée,
Depuis que fust encommancée
Ceste mal-heureuse alliance.

JULIEN

Mais, Marion, quelle espérance
As-tu en luy?

MARION

Je te diray
Le moyen : c'est que j'essayray,
Ou par promesse, ou autrement,
D'emprunter cet habillement
Qu'il porte, et je t'asseure bien

Que, s'il nous veult faire ce bien,
Monsieur fera un bon mesnage,
S'il veult jouer son personnage
Avecque moy : premièrement,
Dessoubz ce faulx habillement,
Je le mettray dans la chambrette
De Madelon, où la tendrette
Ne sera du tout si mauvaise
Qu'ell' n'endure bien qu'on la baise :
Ell' ne sera pas si farouche,
Que dessus le coing de sa couche
Elle ne soubtienne aisément
La peine d'un si doux tourment.
Et vienne ce qu'il en pourra.
Quand ores Gérard le sçaura,
Que premièrement il s'accuse
Que de prendre une telle ruse.

JULIEN

Ainsi il en aura le sault,
Tout au pis aller.

MARION

Il nous fault
Trouver moyen de le mener
Jusque à mon logis ressiner. [51]
Et ce pendant tu t'en iras
En vostre logis et diras
A Monsieur qu'il se vienne rendre
Chez moy, sans plus long temps attendre.

SCÈNE V. — ANTHOINE, MARION.

ANTHOINE

Voylà, voylà ma Lavandière,
Qui merque, ainsi comme fourrière,

Les logis d'un nouvel amour;
Jamais elle n'est de séjour,
Et le jour dura-il un moys.

MARION

Miché [42], quelque fin que tu sois,
Si ne m'eschapperas tu pas.
Il y fault aller par compas,
Encor qu'il soit niez.

ANTHOINE

Et bien,
Marion, de quel entretien
Voulez-vous user envers moy?

MARION

Anthoine, mon fils et mon Roy,
Mon petit mignon, je te prie
De me faire passer l'envie,
Te donnant la collation :
Car par ma foy, l'intention
Que j'ay de banqueter ensemble
Est plus grande qu'il ne te semble.

ANTHOINE

Et vrayment, j'en suis très content :
Si vous l'aymez, je l'ayme autant :
Car tout ce que plus je désire
Au monde, c'est de tousjours rire
Et prendre le temps comme il vient.

MARION

Anthoine, quand il me souvient
Du mal qu'il me fault endurer,
Je ne puis tenir de plorer;
Où est le temps et la liesse
Quand dame Agnès, vostre maistresse

(A qui Dieu veuille pardonner
Les fautes), nous faisoit donner
Du meilleur vin, prenant plaisir,
Lorsque nous estions de loisir,
A rire et nous rendre contans?
Hé, ma foy, ce n'est plus le temps;
Les gens du jourdhuy ne font plus
Que deviser de leurs escuz.
Ce n'est rien de vostre maison
Au pris de ce temps, la saison
Est bien changée, aussi vrayment
Vous endurez plus de tourment,
Rompemens de teste et de peine,
Au meilleur jour de la sepmaine,
Qu'on ne faisoit toute l'année.

ANTHOINE

Marion, la chanse est tournée;
Mais j'espère bien désormais
De rire encor plus que jamais.

MARION

Sus, sus, Anthoine, entrons dedans.

SCÈNE VI. — MADALÊNE, *seule.*

Hé! la fleur de mes jeunes ans
S'en ira-elle ainsi perdue,
Et la joye tant attendue
Mise à néant, par la contrainte
D'une trop envieuse crainte?
C'est or' que je sen la puissance
D'amour; mais, las! mon impuissance,
Les menaces et la promesse
M'ont remis en telle destresse,

Qu'ores que je veuille une chose,
Toutesfois l'honneur si oppose;
Et, s'il ne m'estoit d'avantage
Que la vie, et qu'à mon courage
Je voulsisse[29] croire, le cueur
Prendroit fin avec mon honneur.
Un seul auroit la jouissance
De sa longue persévérance,
Non pas un vieillard édenté,
Qui jamais ne l'a mérité,
Et qui ne l'aura, quoy qu'il soit.
Hé dieu ! qu'un père se déçoit
Pensant contraindre le vouloir
D'un enfant, et qui, pour avoir
L'avarice au devant des yeux,
Force les hommes et les dieux,
Nous arrachant la jouissance
De ce qui est en la puissance
Ou doit estre en la liberté
De nostre libre volonté.
  Il font leur marché plus souvent,
Comme d'un cheval qui se vent
Au plus offrant, et qui plus donne,
Et moins veult avoir, on l'ordonne
Premier refusant du marché,
Qui pourtant ne sera lasché
Du premier coup : car on attend
Un qui ne demandra pas tant
S'il est possible; aussi tousjours
Nous voyons de telles amours
Ensuyvre un aussi seur message
Qu'est asseuré le mariage
Avec un qu'on ne vit jamais
Que lorsqu'on se fiance; mais
En vain je me plains du malheur,
J'en accuse mon lasche cueur
Et ma langue par trop légère,

Seule cause de ma misère.
Hé! Vierge, de grâce! comment
Supporteray-je le torment
Qu'or' il me convient endurer?
La seule attente, et l'espérer
Qui avoyent compagné ma vie
Me sont ostez, et m'est ravie,
Seulement par une avarice,
Une contrainte, une injustice,
Une rigueur et cruauté,
La douceur et la liberté
Et celuy que j'aymois le mieux.
Puis-je bien me monstrer aux cieux?
Puis-je venir en leur présence
Coulpable de tell' inconstance?
Veult bien la terre me porter?
Veult bien l'air sans me tormenter
Rafraîchir de sa doulce aleine?
A jamais nature inhumaine
Et un remord de conscience
Puisse venger mon inconstance.
Si est-ce qu'il fault que l'amour
Jouisse de moy à son tour :
Car, avant que faire un tel tort
A mon ami, la seule mort
Vengera mon infirmité,
Exemple à la postérité.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I. — CLAUDE, *seule.*

Je ne sçay moy quel temps il court;
Mais ces Gentils-hommes de court
Sont plus frois et plus effacez
Que la bouche des trespassez;

Chascun resserre son bagage,
Renonçant du tout à l'usage
Du bas mestier, et vous asseure
Que si quelqu'un d'eux d'avanture
Prent son plaisir, la récompense
Ensuit leur petite despence :
Bref, ce n'est plus ce qui souloit.
J'ay veu que, si quelqu'un vouloit
Avec une assignation,
L'escu pour la collation
Ne manquoit jamais, cependant
Que la dame estoit attendant;
Et, entre nous, Dieu sçait la chère
Tant que la bource estoit entière.
Mais aujourd'huy, nicque[52] pour eux
Ce ne sont plus que des morveux,
Qui vous iront voir mille fois
Sous l'ombre d'un boisseau de pois :
Et si vous en voulez grongner,
Subit les verrez renfrongner
En vous menassant, et ne fault
Aux promesses faire défault :
Car ils s'en sçauroient bien venger.
Puis quant se vient au desloger,
Blanque[53] pour toute recompense,
Une bravade, une arrogance,
Un je despite, un je renie :
Et puis, que l'on gaigne sa vie
Avec ces paieurs en gambades,
Qui le plus souvent d'algarades
Vous saluront toutes les nuicts.
Et voylà comme ores j'en suis;
Pour autant que tous me cognoissent,
De crier et hurter ne cessent,
Usans quasi d'une main forte
Pour rompre et enfoncer ma porte,
Depuis quinze jours seulement

Qu'ils ont peu entendre le vent
De dame Agnès qui est chez moy,
Mais je proteste icy ma foy
(Que je ne voudroy parjurer)
De trouver moyen d'asseurer
Si bien or-avant mon affaire,
Qu'il n'y aura protenotaire
Ny courtizan, tant brave soit,
Qui ose regarder le toict
De mon logis sans beste vendre.
Et, où ils voudront l'entreprendre,
Je m'en raporte aux malcontens.
  Je ne sçay moy depuis quel temps
Ce malheur nous est advenu;
Mais l'estat n'est plus maintenu
Comme il souloit : du temps passé
Il n'y avoit soldat cassé,
Tant pauvre et malotru fust-il,
Qui n'y éguisast son outil,
Nous venant voir à son retour;
Mais aujourd'huy, le pauvre amour
C'est retiré ès garnisons
Des plus apparentes maisons.
Il n'y a bourgeoise en la ville
Qui n'ait l'invention subtile,
Dessous l'ombre d'un cousinage,
De faire aussi bien son mesnage
Qu'avecques une maquerelle;
Et encore qui plus est, telle
Donne argent à son serviteur,
Et luy fait boire du meilleur,
Ou luy donne un habillement,
Pour servir à l'appoinctement;
Ou sous l'ombre d'un mariage,
Ell' essaye si le bagage
Pourra servir à l'advenir,
Afin de se mieux maintenir

En bonne réputation.
Au diable l'assignation
Qui nous en vient de tout cela :
Car elles font tout, et voylà
Comment nostre mestier s'abbaisse,
Où jadis il y avoit presse.
Encore qui plus me tormente,
C'est que tousjours le nombre augmente:
Il n'y a ce jourdhuy quartier
Qui n'en ait cent de mon mestier,
Et voire des plus apparens,
Qui font marché de leurs parens,
Et ce tousjours en espérance
D'une abbaye en récompense,
Ou bien une aussi bonne office
Qui peult vacquer en la justice.

SCÈNE II. — LE GENTILHOMME, CLAUDE.

LE GENTILHOMME [*seul.*]

Je ne sçay plus que c'est à dire,
Mais qui désormais vouldra rire
Et demener vie joyeuse
Avecq une religieuse
Du bas mestier, il fault devant
En advertir tout le couvent,
Qui ne les veult prendre à la chaude.
Quand l'une le veult, dame Claude
N'en est pas d'avis pour cet'heure.
Et voylà comment on demeure
Le plus souvent sans venaison,
Or, qu'il en est dit en la maison.
C'est en quoy une femme peult
Ne vouloir pas quand on le veult,
Et à l'heure qu'on ne veut point
Vouloir obstinément ce poinct.

Quant à moy, je ne me plais pas
De perdre ainsi pour rien mes pas :
Car se seroit vandre le sault
Cinquante fois plus qu'il ne vault.
Et encor ceste macquerelle
Se monstre beaucoup plus fidèle
Et beaucoup plus preste à loger
Quelque viedaze[54] d'estranger
Qu'un qui sera de ses amis.
Un chalant est tousjours remis
Au lendemain, et l'incognu
Qui sera le dernier venu,
Trouvera la garce de prise,
Peur de perdre sa marchandise;
Et ainsi m'en a elle faict :
Et, pour dire vray, qui ne sçait
Les gentils tours de ce mestier
Se sent plus souvent chastier,
S'il y commet faute apparente.
D'avantage qui ne contente
Tous les marchans de l'ordinaire,
Trouvera tousjours de l'affaire
Pour estres mis en autre jour.
Il faut sçavoir donner le tour
A chacun : Et dieu sçait comment
Ell' font espargne de serment,
Pour mieux paslier leur deffaicte.
  Mais voicy venir ma tendrette :
Je croy qu'ell' est bien asseurée,
A la voir tant délibérée;
Il la fault avoir à la chaulde.

CLAUDE

Dieu vous gard, Monsieur.

LE GENTILHOMME

Dieu gard, Claude.

Comment va-il de sa santé?
L'estat n'est-il pas remonté
Depuis un peu?

CLAUDE

Ce n'est plus rien;
Par ma foy, Monsieur, tout le bien
Que j'ay amassé à grand peine,
Est mangé en une sepmaine.
Mais au millieu de ma misère
Si feray-je tousjours grand chère,
Pasté de lard.

LE GENTILHOMME

Aussi fault-il;
Ton esprit est assez subtil
Pour en gaigner encor autant.

CLAUDE

Ma foy, Monsieur, qui est content
Il est plus heureux que le Roy.
Qu'ay-je souci? je n'ay que moy.
Et, par la mercy dieu, j'en jure,
Pourveu que le cerveau me dure,
Je ne crains point mourir de fain :
Chasque soir apporte son pain.

LE GENTILHOMME

C'est ainsi qu'il fault faire aussi,
Sans tant se meurtrir de soucy
Pour les biens de ce monde, et puis,
Pour cinquante livres d'ennui,
On ne s'en vit jamais plus riche.

CLAUDE

Jamais je ne veux estre chiche,
Tant que j'auray le liard en bourse.

Il est bien fol qui se courrouce
Pour les biens de ce monde cy,
Et qui se geenne de souci,
Pour ce que nous avons à estre
En ceste vie, et pour cognoistre
Les plus sages, ce sont tous ceux
Qui vivent les moins soucieux.

LE GENTILHOMME

Mais da, Claude, venons au point;
De cela tu n'en parles point.
As-tu quelque chose de mise?
L'assignation est remise
A ce jourdhuy; et bien, après?

CLAUDE

Par ma foy, j'alloy tout exprès
Pour vous trouver, et, n'eust esté
La faveur que vous ay porté,
J'eusse desjà les dix escus,
Avec espoir d'en avoir plus
Pour le tendron.

LE GENTILHOMME

Mais qui est-elle?

CLAUDE

Ha Monsieur, c'est bien la plus belle
Que vous puissez voir des deux yeux.
Mais quoy ! un maintien gratieux,
Avecques une honnesteté,
Qui siet tant bien à la beauté
Que rien plus.

LE GENTILHOMME

Quelque demourant
De chanoine, cela s'entend.

CLAUDE

Et si je vous puis asseurer
Que, pour la denare[55] attirer
Elle n'est point de ces coureuses,
Ny d'un tas de malitieuses,
Qui ne se soucient de rien,
Pourveu qu'ells arrachent le bien
De tous venans.

LE GENTILHOMME

Dont l'as-tu eüe?
Comment l'as-tu si bien cognue?
Dy d'où la cognoissance vient.

CLAUDE

Je vous diray : il vous souvient
Comme il y a trois ans passez,
Que les François furent chassez
De Sainct-Quentin, et que la fuitte
De la Picardie destruicte
Estonna les Parisiens;
Si bien, que, pour sauver ses biens
Et au danger présent prévoir,
Chacun se mist en son debvoir.
Advint qu'un Gascon, qui estoit
Eschappé du camp, cognoissoit
Un sire Josse, gros marchant
De ceste ville; luy, sachant
Que la bource estoit bien garnie,
Faignit de faire compagnie
A sa femme, joinct la beauté
Dont il pouvoit estre incité;
Mais, pour dire vray, les escuz
L'en incitoyent encore plus.
Or de par Dieu il l'emmena

Jusqu'à Lion, et luy donna,
Luy coupant la queüe tout court,
De son eau béniste de court.
Le compagnon retint la bource,
La laissant là, et print sa course
En son païs; ainsi laissée,
Incontinent fust redressée,
Ainsi qu'ell' est de beau maintien,
Par quelque jeune Italien,
Qui, pour la voir et fresche et belle,
A pris son plaisir avec elle
Trois ans entiers : depuis deux moys,
Ayant affaire à un François
De ceste ville, ell' est venue
Avecque luy, qui l'a tenue
Au logis d'un sien familier
De Sainct Germain des Prez. Hier
Ell' vint chez moy : car paravant
Elle y venoit assez souvent,
Où ell' me dict qu'il y a bien
Quinze jours que l'Italien
Ne la vit, et qu'elle s'estoit
Desrobée. Mais, quoy que soit,
Ell' est chez nous, hors les liens
De ces jalous Italiens.

LE GENTILHOMME

Mais vien ça, dy, Claude à la voir
Quelle bague?

CLAUDE

Il le fault sçavoir.
La veüe n'en coustera rien;
Et, de ma part, je pense bien
Qu'elle n'est point pour une foys.

LE GENTILHOMME

Si trouvera-elle un François

Aussi gaillard et bien empoinct
Qu'Italien qu'on trouve poinct.

CLAUDE

Or allons donc, et je m'asseure
Que vous trouverez la monture
Aussi gaillarde et bien empoinct
Que Françoise qu'on trouve poinct,
Et fussiez-vous plus orguilleux.

LE GENTILHOMME

Voylà : quand je suis amoureux,
J'en passe incontinent l'envie,
Sans martirer long temps ma vie
De passions et de langueurs
Et de mille amoureaux [56] vainqueurs.

SCÈNE III. — JULIEN, L'ADVOCAT.

JULIEN

Sçavez-vous quoy, Monsieur, il fault,
Puis qu'il est question d'assault,
Se monstrer homme vertueux.
La fortune ayde aux amoureux.

L'ADVOCAT

Je sen mon courage et ma force
Qui de plus en plus se renforce;
Je sen l'amour audacieux
Affronter les plus furieux.
Aussi Jupin, époinçonné,
A quelque fois abandonné
Et son tonnerre et son orage
Pour, à son désireux courage,

Par un pareil esbatement,
Donner le doulx contentement;
Et, sous un habit estranger,
Il se sentit encourager,
Façonnant son grand fils Hercule.
Et jamais l'amour ne recule :
Car tousjours il sçait inventer
Mille moyens pour contenter
Son appétit : puis une dame,
Cognoissant l'amoureuse flamme
Qui tormente et brusle le cueur
De son fidèle serviteur,
Inventera mille moyens
Pour adoulcir les durs liens
De son martyre.

JULIEN

Estes-vous seur,
Vous qui en estes l'agresseur,
D'acquérir ce jourdhuy victoire?
Au moins faictes-le nous acroire,
Quand ores il n'en seroit rien.

L'ADVOCAT

Non, non, car je m'asseure bien
Que, si je puis entrer dedans,
Il y aura du passetemps
Ou par amour, ou par contrainte.

JULIEN

Il n'est que la première pinte
Qui couste plus que tout le reste.
Quant est de ma part, je proteste
Qu'en tel endroit j'aviserois
De faire au mieux que je pourrois.
Aussi je m'en rapporte à vous.

Je croy bien que les premiers coups
Seront dangereux.

L'ADVOCAT

Julien,
N'as-tu point veu l'Italien
Passer par là?

JULIEN

Qui? ce forfante?
Par dieu il y pert son attente,
Je l'en incague[57], ce coion;
C'est le plaisir de Marion :
Elle y prend tout son passetemps.

L'ADVOCAT

Si sera-il des malcontens,
Si une fois je l'y attrape.

JULIEN

Pour le moins auray-je sa cappe
Et sa tocque, c'est pour le moins,
Dont il sera en coups de poins
Recompensé.

L'ADVOCAT

Mais, Julien,
Laissons là cet Italien.

SCÈNE IV. — MARION, L'ADVOCAT, JULIEN

MARION

J'ay si bien soulé mon galant
Qu'il dort un somme maintenant,
Qui nous donra loisir de faire
Tant plus aisément nostre affaire.

L'ADVOCAT

Eh bien, Marion, nostre cas?

MARION

Et de par dieu, hastez le pas
Vous deussiez estre revenu.

L'ADVOCAT

Mais comment? Si j'estois cognu,
Je serois, comme un ravisseur,
Mis là dedans.

MARION

Il y faict seur,
Je vous asseure de ma part.
Qui plus est, le sire Gérard
Est allé pour cet' heure en ville,
Et si vous seriez entre mille,
Qui ne vous cognoistroient jamais.

L'ADVOCAT

Tu dis bien vray, Marion, mais
Magdelon est-elle contente?

MARION

Comment cela? c'est son attente.
Sus, sus, suivez moy

JULIEN

Cependant
Que je seray cy attendant,
Monsieur, je vous la recommande;
Et dites-luy qu'elle me mande
Comment ell' s'y sera portée.

L'Advocat

Et, toujours la teste évantée,
Jamais tu ne seras plus sage.

Julien

Sus, sus, Monsieur, prenez courage.

L'Advocat

Or çà, Marion, penses-tu
Combien un homme, estant vestu
De cest habit, est plus idoine
A faire un coup? L'habit d'un moine
Y a aussi grande efficace,
Soit en habillant une garce,
Pour ainsi plus secrettement
La faire entrer dans le couvant.

Marion

Holà ! motus, vous approchez
De la maison, Monsieur, cachez
Avec le pan de ceste cappe
Vostre visage.

Julien

Ell' luy eschappe,
La patience.

Marion

Quand et quand
Entrez aussi asseurement
Que chez vous, et ne faillez pas
De tousjours suivre pas à pas.

Julien [*seul*].

Encor' n'est-il qu'invention
Pour avoir assignation

Et mettre fin à ses amours.
Une femme sçait plus de tours
De finesse et de tromperies
Des amoureux et des amies
Que mille hommes; il n'y a rien
En cela qu'ell' n'entende bien.
Et, au contraire, pour vray dire,
Il n'y a beste au monde pire
Pour empescher un bon affaire
Qu'elle, si elle veut deffaire.
Si en bonne fin ell' ne rend
Tout ce que mal ell' entreprend,
Ce luy est une maladie
Et une misérable vie.
Mais qui veut à cela prévoir,
Il fault tascher de les avoir
Par bon moyen, et les flater,
Par promesses les contanter,
Si vous n'avez présentement
Pour fournir à l'appointement.
Elles font plus de la moitié,
S'elles vous ont en amitié,
Et il n'y a point de danger,
Pour bien mieux les encourager,
De les fourbir premièrement.
On dict toujours communéement
Qu'à la coustume de Paris,
Il vous fault gaigner les maris
Devant la femme : aussi faut-il,
Et eust-on l'esprit plus subtil,
En faire autant aux maquerelles,
Qui en veult avoir des plus belles,
Car s'en est aujourdhuy l'usage.

SCÈNE V. — GÉRARD, JULIEN, MARION.

GÉRARD

Je pry Dieu que ce mariage
Se porte bien, et que j'en voye
Sortir une aussi grande joye
Qu'il fust avec contentement
Encommancé premièrement.
Car ce me seroit grand douleur
De voir Madalêne, en la fleur
Et beau printemps de son jeune aage,
Endurer en ce mariage
Chose qu'à poinct.

JULIEN

Tout est perdu;
Par le corps, mon maistre est vendu.
Voyci Gérard.

MARION

Sus! de par Dieu,
Ne puissent-ilz partir du lieu
Sans appaiser suffisamment
La grande ardeur de leur torment.
Il est dedans, je l'ay laissé,
Il me semble, assez avancé
Pour gaillard se mettre en pourpoint :
Et je crois qu'il n'y aura poinct
De leur différent, qui ne soit
Vuidé présentement.

JULIEN

Et bien?
Quelle mine? quel entretien?

MARION

Le meilleur du monde.

JULIEN

Mais quoy?
Voyci Gérard.

MARION

Merci de moy!
Point, point, je trouveroy moyen
De savoir tout : toy, Julien
Va-ten en mon logis attendre
Ton maistre : car il s'yra rendre
Là dedans.

JULIEN

Ce sera bien faict.
Mais, s'il les prend dessus le faict,
Tout nostre jeu sera gasté.

MARION

Il n'en fault estre tormenté,
J'y pourvoiray si bien.

GÉRARD

Voyci
Marion en bien grand souci,
Ça semble.

MARION

Mais, sire, comment
Estes-vous icy, cependant
Que devez prévoir aux affaires
Et autres choses nécessaires
Pour le bancquet? Vous sçavez bien
Que les serviteurs ne font rien

Sans leur maistre, qui en fait plus
Avecque une couple d'escus
Qu'ils ne font de demy-douzaine.

GÉRARD

J'y ay pourveu; mais Madalêne
A-elle laissé son gros cueur ?

MARION

Ma foy, ce n'estoit que la peur
Qu'elle avoit de vous délaisser.

GÉRARD

C'est seulement pour l'avancer
Ce que j'en fay, je veux aussi
Qu'ell' m'obéisse tout ainsi
Que l'enfant est tenu au père;
Tout ce qu'il me plaist luy doit plaire,
Et ne vouloir ce que ne veux.

MARION

Il ne faut estre rigoureux
Jusque là, car une doulceur
Peult beaucoup esmouvoir le cueur
D'une fille, et bien d'avantage
Que penser geener son courage.

GÉRARD

Je le sçay bien, et n'eust esté
Que j'ay voulu sa liberté,
Il y a long temps que ceci
Fust depesché : mais, tout ainsi
Que des choses faictes soudain,
On s'en repent le lendemain.
Aussi j'ay bien voulu attendre
L'occasion de l'entreprendre,

A fin de ne m'en repentir;
Et si veux bien l'en advertir.
Allons ensemble en adviser.

MARION

Laissons-les un peu deviser.
Le sire Josse y est entré.

GÉRARD

Comment ne l'ay-je rencontré
Allant vers là?

MARION

Et si je pense
Que Madelon mesme le tence
De ce qu'il est si négligent.

GÉRARD

Quoy? qu'il ne vient assez souvent
La voir?

MARION

C'est cela mesme, voire.
Et si vous le pouvez bien croire;
Car moymesme je les ay veus
S'entrebrasser, voulez-vous plus?
Elle première l'agassoit.

GÉRARD

Or je prie à Dieu que ce soit
Pour le salut de tous les deux.
Or sus, allons parler à eux.

MARION

Allez-vous en en la salette,
Je montray jusqu'en la chambrette
Les appeler.

GÉRARD

Vous dictes bien.

MARION [*à part*].

Merci de moy, hé quel moyen,
Qu'est-il de faire? si faut-il
Monstrer un esprit plus subtil.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I. — L'ADVOCAT, *seul.*

Vive l'amour et l'amoureux,
Qui pour un amour désireux
Et pour tout le passé torment
A receu le contentement!
Vive l'amoureux qui désire
Mourir en un si doux martyre!
Rien ne me sont, ny les langueurs,
Les passions, ny les malheurs,
Ny tout' la langoureuse suyte
Qu'ay enduré en ma poursuyte,
Au prix de ceste jouissance.
J'aperçoy ma persévérance
Ores estre récompensée,
Tout au rebours de ma pensée.
Tousjours une tremblante crainte
Avoit accompagné ma plainte :
Mais depuis que ce brave espoir
Vint espoinçonner mon vouloir,
Et que l'amour audacieux
M'eust présenté devant les yeux
La récompense de mes maux,
Il n'y avoit si durs assaux

Dont le désir de telle gloire
Ne me feit seur de la victoire;
Et maintenant, j'ay apperceu
Que mon espoir ne m'a déceu,
Car une dame pitoyable,
Voyant un pauvre misérable,
N'a point le cueur si rigoreux
Qu'ell' n'ait pitié d'un amoureux.
Et voylà pourquoy tant que l'âme
Me batte au corps, pour une dame
Qui sera d'un fidèle cueur,
Je hazarderay mon honneur,
Mon corps, mes bien, voire ma vie,
Au fer d'une espée ennemie,
Tant qu'en mon cœur j'auray la force.

SCÉNE II. — GÉRARD, L'ADVOCAT.

GÉRARD

Tout beau, compère Sire Josse,
Aprochez de moy hardiment.
Que craignez-vous donc?

L'ADVOCAT

Mais comment?
Est-il possible que je taise
Si longuement un si grand aise?
Où trouveray-je le cousin?

GÉRARD

Hau compère, dictes, voisin,
N'est-ce pas assez babillé?

L'ADVOCAT

Encores estant habillé
Comme je suis, je n'ose pas
A grand peine faire deux pas,

Que je ne craigne la présence
De quelcun de ma cognoissance.
Il vault donc mieux que je m'en voise,
Afin d'éviter plus grand noise,
Chez Marion.

GÉRARD

Hé ! revenez.

L'ADVOCAT

Ha, par dieu, vous ne m'y tenez :
Vous estes donc si près de moy ?
A dieu, à dieu Gérard.

GÉRARD [*Il sort*].

Je croy
Que le compère sire Josse
De jour en autre se renforce,
Depuis l'heure tant seulement
Que fismes cet apoinctement.
Devant il estoit tout pensif,
Tout endormy et tout rétif
A la besongne, et aujourdhuy
Il n'y en a plus que pour luy :
Dont, par ma foy, je me contente.
  Je regardois par une fente
Qui est à l'huys de ma chambrette,
Où je l'ay veu sur la couchette
Avec ma fille Madalêne;
Mais je sçais bien qu'il prenoit peine
D'une aussi gentille façon
Que pourroit un jeune garçon
Qui seroit en pareil affaire.
Vrayment il en pourra bien faire
D'avantage cy en après,
Veu qu'encore qu'il soit tout près
Des nopces, il ne peult attendre
Sans sur la fournée entreprendre.

SCÈNE III. — ANTHOINE, JOSSE

ANTHOINE [*à part*].

Je crains que je ne sois frotté
D'avoir si longtemps arresté;
Car mon maistre a le diable en teste
Quand il luy souvient de la feste,
Et croit qu'il n'y sera jamais
Assez à temps; et désormais,
Qui le voudra servir à gré,
Il nous faudra, bon gré maugré,
Obéyr aux intentions
De ses sottes complexions :
Encor qu'il soit bien ennuieux
De servir un vieillard fascheux.

JOSSE

Tant plus on haste son affaire,
Et moins en fait-on : ma prière
N'a de rien servi à l'endroit
De ce coquin, qu'il me faudroit
Assommer de coups, si la rage
Suyvoit l'impatient courage.

ANTHOINE [*à part*].

Point, point, il n'est plus question
Que d'assommer; l'invention
Luy en eschappa dès le jour
Qu'il encommença son amour.
Il tuera tout pour se vanger.

JOSSE [*à part.*]

Ne voyci pas pour enrager.
Il semblera à Madalêne
Que ne voudray prendre la peine

De l'aller voir : voylà dont vient
Le mauvais acueil qu'ell' me tient,
Et si la faute ne vient pas
De plaindre pour elle mes pas,
J'irois comme je suis : mais quoy?
Madelon se mocque de moy,
Me voyant ainsi mal empoinct,
Portant par dessous mon pourpoinct
Tant de foureures et drappeaux.

ANTHOINE [*à part.*]

Ceux-cy ne sont guère plus beaux
Quand tout est dict : il voudroit bien
Avoir de beaux habits pour rien.

JOSSE

Ha voicy mon homme qui vient.
Vien, vien, coquin, hé qui me tient
Que je ne te donne à cognoistre
Qu'il fault obéir à un maistre?

ANTHOINE

Comment cela? estimez-vous
Qu'un serviteur puisse à tous coups
Faire si bien comme il voudroit?
A ce compte-là il fauldroit
Que l'on n'eust autre chose à faire.

JOSSE

Encore ne se veult-il taire.
Ha! j'ay le tort, je le voy bien;
Mais tu sçauras en bref combien
Il m'en desplaist.

ANTHOINE

Sçavez-vous pas
Que je ne sçauroy faire un pas

Sans rencontrer ou Madalêne
Ou Marion, qui prennent peine
De m'arrester, tant seulement
Pour entendre de moy comment
Vous vous portez? Et puis voylà
Pourquoy vous criez.

JOSSE

Pour cela,
Jamais je n'en voudray rien dire.

ANTHOINE

Vostre complexion empire
De jour en jour, et désormais
Faistes ce qu'il vous semble, mais
Si vous ne vous monstrez plus doux,
A grand peine trouverez-vous
Serviteur qui veuille endurer
De vous.

JOSSE

Tu ne vis oncq durer
Ceste colère; mais, dis moy
Anthoine, mon fils, par ta foy,
Les as-tu veus?

ANTHOINE

Il est ainsi.

JOSSE

Ne sont-elles point en soucy
De ce que je n'y suis allé?

ANTHOINE

Et si, vrayment, ell' m'a parlé
Des nopces, et quand ce seroit;
Et je pense bien qu'ell' voudroit
Que ce fust desjà faict.

JOSSE

Ha Dieu !
Puis-je demourer en ce lieu?
Sus, sus, Anthoine, vitement,
Donne-moy cet habillement.
Je crains bien de venir trop tard
Au gré de mon père Gérard.

ANTHOINE

Par dieu, j'estoy en grand danger
De me sentir très bien charger
Avant sortir de ses liens,
Si je n'eusse sceu les moyens
Comme il falloit m'en eschapper.
C'est ainsi qu'il le fault tromper,
Et luy monstrer qu'une vessie
Est une lanterne.

JOSSE

Une amie.
A grand pouvoir sur son amant,
Je l'apperçoy; et si vrayment,
Je me sens estre plus heureux
D'estre aymé et d'estre amoureux.

SCÈNE IV. — GÉRARD, MARION, JOSSE.

GÉRARD

Marion, voicy le galant.
Voy-tu son œil estincellant?
Le voy-tu gaillard et dispost?
Comme il sent desjà tout son rost
De la feste ! Il semble à le voir,
Que jamais il n'eust le vouloir
De le faire à la desrobée.

S'il trouvoit la garce tombée,
Penses-tu comme de bon cueur
Il s'offriroit le serviteur?

MARION

Sainct Jehan, comme vous pourriez faire.

GÉRARD

Ha! Marion, il m'en fault taire :
J'en suis banni.

JOSSE

Dieu gard, Dieu gard.

GÉRARD

Et comment va?

JOSSE

Toujours gaillard.

GÉRARD

C'est ce qu'il me semble, vrayment;
Et bien, quoy? le commancement
Vous a-t-il mis en appétit?

JOSSE

Par ma foy, petit à petit,
Je prens peine de me ravoir.

GÉRARD

Vrayment, vous le faictes sçavoir,
Veu qu'avez si bien rencontré,
Et si je vous en sçay bon gré.
Par dieu j'en eusse faict autant.

MARION [*à part.*]

J'en prévois quelqu'un mal content
Nostre jeu sera descouvert.

GÉRARD

Vous ne dictes mot; que vous sert
De tant céler?

JOSSE

Que voulez-vous?

GÉRARD

Dictes, il n'y a qu'entre-nous.

MARION

Ma foy, vous estes importun.
Pensez-vous qu'il craigne quelqu'un?
Laissons cela, et allons voir
Madalêne.

JOSSE

Je veux sçavoir
Dont vient cette belle risée.

MARION

Je ne puis estre tant rusée
Que les faire changer propos.

JOSSE

Je ne seray point en repos
Si ne me dictes la raison
Du tout.

MARION

Entrons en la maison.
Vous le faudra-il meshuy [58] dire?

GÉRARD

Mais comment il se tient de rire?

JOSSE

Par dieu je n'en ris pas : et bien?

GÉRARD

Et vertu bien, je n'en dis rien :
Pour un coup que vous l'avez faict.
Faictes-le-deux s'il n'est parfaict.

JOSSE

Qui dit cela?

GÉRARD

Moy, qui l'ay veu.

JOSSE

Par ma foy, vous estes deçeu,
Et vous puis asseurer, mon père,
Que jamais je ne voudroy faire
Ce tort à Madalêne; et plus,
Je donneray cinquante escus
S'il se trouve quelqu'un qui die
Qu'il m'ait veu faire une folie
De mon corps; croyez le serment.

MARION [*à part.*]

Ha Marion! C'est maintenant
Que le tout sera descouvert.

GÉRARD

Mais, sire Josse, que vous sert
De me le céler? Pensez-vous
Que cela sorte d'entre nous?

JOSSE

Quoy que ce soit, il n'en est rien
De tout cela

GÉRARD

Je l'enten bien;
Mais respondez-moy seulement

Ce que vous faisiez maintenant
Avec Madalêne

JOSSE

Qui, moy?

GÉRARD

C'estoit vous-mesme, que je voy,
Qui la tenoit en la chambrette
Seul à seul dessus la couchette.

JOSSE

Ma foy, vous resvez des genoux;
D'aujourdhuy je n'entray chez vous.

GÉRARD

Par dieu, si ne resvé-je pas,
Car je vous suivois pas à pas
En rattachant vostre esguillette.

JOSSE

M'avez-vous veu sus la couchette
Avec elle?

GÉRARD

Bon gré ma vie.
Pensez-vous donc que je le nie?
Vertu, n'estiez-vous pas dessus?

JOSSE

Par ma foy, vous estes déceus,
C'estoit un aultre; et quand à moy,
Je n'en prendray plus grand esmoy.
Puis qu'un aultre a faict son mesnage,
Qu'il en face le mariage,
Et en soyez bien asseuré
Que je n'ay pas délibéré
D'avoir son demeurant.

GÉRARD

Comment?

JOSSE

Puis qu'un autre a contentement
De son amour encommencé,
Et qu'il a si bien avancé
Sur la besogne, qu'il parface;
Et, quand à moy, je vous rends grâce
De vostre fille et du vouloir
Que m'avez faict apercevoir,
En me rendant tous les joyaux,
Comme chaisne d'or et anneaux,
Que je luy ay donné.

GÉRARD

Je pense
Que vous en avez faict l'avance
Vous-mesmes sans autre, et qu'aussi
Vous tout seul aurez le soucy
De le parfaire.

JOSSE

Par ma foy,
J'en jure qu'un autre que moy
Fera son profit de la beste;
Et, puis-que je l'ay en la teste,
J'auray ce que je luy donné
Quand l'accord en fust ordonné.

GÉRARD

Pensez-vous eschapper ainsi?
N'en avez-vous autre soucy
Après que vous en avez faict?

JOSSE

Vous l'avez prise en ce meffaict.

GÉRARD

Ouy, mais c'estoit avecque vous.

JOSSE

Apaisez un peu ce couroux;
Reprenant vostre entendement,
Vous trouverez certainement
Qu'il n'en est rien.

GÉRARD

Hé qui me garde!

JOSSE

Quoy! que je prenne une paillarde?

GÉRARD

Tu as menti!

JOSSE

Aussi as-tu.
Tu me démens : par la vertu,
Marault que tu es, voy-tu bien,
Je te feray manger ton bien;
Vieil affronteur, langue traitresse!

GÉRARD

Encore as-tu la hardiesse
De lever devant moy la teste,
Comme si j'estois une beste?
Es-tu devenu si mutin
Seulement depuis le matin
Que tu as cest habillement?
Ha, que ne suis-je maintenant
Jeune et dispos comme autrefois
Je me suis veu! par dieu, le bois
Seroit bien cher, si ce pendart
N'en portoit maintenant sa part.

JOSSE

Pendart, toy mesme, et usurier,
Qui me veux faire marier
Maugré que j'en aye, et encor
Veult retenir mes joyaux d'or,
Et ne cognoist son impudence.

GÉRARD

Tu me fais perdre patience.
Si je vay après toy.

JOSSE

Vien, vien,
Je t'atten, autant comme rien
De toy, larron, meschant, faulsaire.

GÉRARD

J'avertiray le commissaire
Du tort que tu me fais, infâme!
Et si on sçaura que ta femme
Est devenue; c'est raison,
Après, que dedans ma maison
Tu as faict à ton beau plaisir;
Je n'en peux plus : si j'ay loisir,
Je te donray bien à cognoistre
Que tu as affaire à ton maistre!

JOSSE

Point point, devant qu'il soit une heure
Tu le sçauras.

[*Il sort.*]

GÉRARD

Non, que je meure,
Si la justice ne le sçait,
Et si tu n'es, pour ton malfaict,

Puny ainsi qu'il appartient.
Hé mercy de moy ! qui me tient?
Ha ! il n'a garde de m'attendre.

[*Il sort.*]

MARION

C'est maintenant qu'il nous fault prendre
Occasion d'empescher tout.
Si en fault-il trouver le bout,
Puisque j'ay si bien commencé
A brouiller l'accord avancé.

SCÈNE V. — MADALÊNE, MARION

MADALÊNE

Hélas ! Marion, quelle peur
Vient maintenant saisir mon cueur?
Je n'en puis plus, le cueur me fault.
Mon père est entré en sursault,
Tout coléré, et si je croy
Qu'il a quelque chose sur moy :
Car, au lieu de me faire acueil,
Me regardant d'un mauvais œil,
Et quasi d'une desplaisance,
Il m'a deffendu sa présence.

MARION

Tout autant de cela que rien.

MADALÊNE

Dictes, Marion, sçait-il bien?

MARION

Ouy; que tous les diables soit Josse !
Je n'ay peu de toute ma force,
Ny par parolles, faire tant

Qu'il ne le sceut, et presque autant
Que moy-mesme

MADALÊNE

Vierge Marie,
Que feray-je?

MARION

Miché[42], m'amie,
Nous n'en serons jamais repris;
Le conseil en est desjà pris :
Il n'en fault point crier le ventre.

MADALÊNE

Encore, Marion, s'il entre
Dedans la chambrette, hé bon dieu!
Puis-je demeurer en ce lieu?
On dit bien vray : pour un plaisir
Mille douleurs tout à loisir
Viennent accompagner noz jours;
La plus malheureuse en amours
Que fust jamais, las! c'est moy-mesme.

MARION

Ne pleurez point, au mal extrême
J'inventeray les bons moyens
Pour eschapper de ces liens.
J'en ay bien veu d'autre, et si suis
Encor ici; et, si je puis,
J'echapperay à mon honneur
Comme des autres.

MADALÊNE

Si Monsieur
Le sçavoit, je m'asseurre bien
Qu'il n'espargneroit point son bien,
Son corps, sa vie et son honneur

Pour moy : car il est de tel cueur
Que plustost il vouldroit mourir
Que ne pouvoir me secourir.

MARION

Laissez faire à George; il est homme
D'aage; j'en feray ainsi comme
Si c'estoit pour moy.

MADALÊNE

Mais aussi
Depeschez-vous.

MARION

N'ayez souci
Que de faire grand chère, et puis
Asseurez-vous, puisque je suis
Sur les champs, faisant l'avantgarde,

MADALÊNE

Si estes-vous ma seule garde;
Et j'espère qu'en tel besoing
Comme il est, vous aurez le soing
De mon honneur et de ma vie.

MARION

N'est-ce pas assez? j'ay envie
De faire quelque chose aujourdhuy
A mon honneur.

MADALÊNE

Je m'en repose
Du tout sur vous.

MARION

Prenez courage,
(Ell' ne croit dieu que sus bon gage
Puisque à tout je suis regardant.

MADALÊNE

Hé dieu ! qu'amour est abondant
En amertune et en doulceur
Dont il empoisonne le cueur :
Au goust, il présente le doux,
Et de l'amer, à tous les coups,
Il donne viande amplement
Aux faux désirs d'un pauvre amant.

SCÈNE VI. — L'ADVOCAT, JULIEN, LE GENTILHOMME.

L'ADVOCAT

Encore faut-il, Julien,
Maintenant trouver le moyen
De parler au cousin.

JULIEN

Holà,
Je l'ay trouvé : car le voylà
Qui vient vers nous,

LE GENTILHOMME

Et bien, quel bruit?

L'ADVOCAT

Toujours un bonheur qui me suit,
Tousjours une bonne espérance
Pour la première jouissance.
Et vous, cousin?

LE GENTILHOMME

La garse en poinct,
Un traquenart[59] qu'il ne fault poinct
Picquer trois fois pour faire aller;
Elle fait mille saults en l'air.

L'ADVOCAT

Cousin, sa grâce, son maintien
Et son grand cueur, méritent bien
De faire plus pour l'amour d'elle.

LE GENTILHOMME

Cousin, c'est par dieu la plus belle,
Et qui entend mieux le mestier
Que femme qui soit au quartier.

L'ADVOCAT

Encore n'ay-je eu le loisir
De la baiser à mon plaisir;
Mais si j'y puis jamais venir.

LE GENTILHOMME

Elle vous sçait entretenir,
Il ne fault point dire comment.

JULIEN [*à part.*]

C'est la coustume d'un amant,
Jamais ne parler que de soy.
Si l'un d'eux est en grand esmoy,
L'autre n'endure moins de peine;
L'un parle de sa Madaleine,
L'autre de sa nouvelle amie,
Et Dieu sçait qui a plus d'envie
De raconter son adventure.

L'ADVOCAT

Non, non, cousin; je vous asseure
Que je suis bien le plus heureux
De tous les jeunes amoureux.

LE GENTILHOMME

J'y doy retourner aujourdhuy.

JULIEN

Lequel est en plus grand ennuy?
Voyez moy, l'un ne se veult taire
Quand l'autre parle.

LE GENTILHOMME

Et vostre affaire?
Comtez en un peu, je vous prie.

L'ADVOCAT

Par dieu, cousin, la seule envie
Et l'attente trop ennuyeuse
M'a esté beaucoup plus fascheuse
N'ayant moyen de le vous dire,
Que ne fust onc tout mon martyre.

LE GENTILHOMME

Avez-vous eu contentement?

L'ADVOCAT

L'entendez-vous donc autrement?

LE GENTILHOMME

Encore ne le puis-je croire.

L'ADVOCAT

Il est ainsi.

LE GENTILHOMME

Et la victoire?

L'ADVOCAT

Voulez-vous plus?

LE GENTILHOMME

Ha, je le croy.
Mais, je vous prie, comtez moy
Comment tout s'est si bien porté.

L'ADVOCAT

Je sen mon esprit transporté.
Seulement à la souvenance
D'une si douce jouissance.
Or, je diray, estant entré
Dans le logis, j'ay rencontré
Ma Madelon de prime face :
Je vous laisse à penser la grâce,
Le doux accueil et l'entretien,
Le souzris et le beau maintien
Qu'ell' m'a monstré; au demeurant,
Ainsi que j'estais espérant
Une jouissance parfaitce,
Je suis entré en sa chambrette,
Là où Marion nous suyvoit :
Tout incontinent qu'elle voit
Que j'estay dedans, tira l'huis.
Me voyant là, comme je suis
Assez chaud en telle conqueste,
Je commence à lever la teste,
Et voyant la fortune à poinct,
Gaillard je me mets en pourpoinct,
Quand-et-quand Madelon commance
A me faire une remonstrance,
Priant de ne rien àttenter :
Lors je me sen plus tomenter,
Voyant la larme de ses yeux;
D'autant qu'estois audacieux,
D'autant senty moindrir ma force.
Ce nonobstant je me renforce,
Voyant l'occasion présente;
Et ores qu'ell' ne fust contente,
Toutefois je me délibère
De laisser les pleurs en arrière,
Faisant de l'aveugle et du sourd.
Or bien, pour vous le faire court,

Je vous l'embrasse et vous la jette
Dessus un bout de la couchette,
Elle se déffend, je poursuys,
(Ayant devant verrouillé l'huys,
Ce s'entend) ; ell' se débat;
Mais, au milieu d'un tel combat,
Où la honte la déffendoit.
Amour pourtant la surmontoit,
Amour pourtant en fut vainqueur,
Couvrant ses yeux d'une rougeur.
Avecques une honneste honte :
« Amour, dit-elle, me surmonte;
Adieu l'heur de mes jeunes ans ! »
Pensez, cousin, quel passetemps,

LE GENTILHOMME

Oy, pour vous, frère.

JULIEN

Hélas, hélas,
Julien, que tu serois las,
Et dégousté, et mal contant.
Si tu n'en faisois bien autant !
Non, non, je vay gaiger ma vie
Que le mignon l'a affranchie
Du loup-garrou tout à la chaude.

LE GENTILHOMME

Cousin, allons-nous en chez Claude :
Je vous veux monstrer le tendron.

L'ADVOCAT

Julien, atten Marion
Pour sçavoir ce qui est de faire.

JULIEN [*seul*].

Vrayment, en faisant vostre affaire,
Pourtant ne m'oublieray-je pas

Si je puis rencontrer le bas
De quelque garse à mon appoinct.
Vous vous estes mis en pourpoinct;
Mais je me mettray en chemise,
Si j'ay ceste dame promise.
L'escoutant, il m'a mis en rut,
Et n'y a moine qui n'y fust,
Voire en eust-il la conscience
Aussi grande que sa science.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I. — PANTHALÉONÉ, JULIEN.

PANTHALÉONÉ

Sera donc ma playe immortelle,
Pour autant que ceste cruelle
Ne veult donner allègement
A ce qui cause mon torment?
Si de ma douleur et ma plainte
Ell' n'est aucunement attainte,
Qu'elle aye à tout le moins le son
De ma plus piteuse chanson :
Ingiustissimo Amor, perchè si raro
Corrispondenti fai nostri desiri?
Onde, perfido, avien che t'é si caro
Il discorde voler, che in due cor miri?
Ir non mi lasci al facil guado chiaro,
Et nel più cieco e maggior fondo tiri;
Da chi disia il mio amor, tu mi richiami;
E chi m'ha in odio, vuoi ch'adori ed ami.

JULIEN

N'ay je pas entendu passer
Mon coïon qui, pour croaçer

Sa belle rime poltronisque
Fait icy du brave rufisque?
C'est luymesme, mais, s'il n'accorde
Un peu mieux sa jazarde chorde,
Jamais il ne viendra au but
Par le moyen de ce vieil lut.

PANTHALÉONÉ

Sus, sus, mignon ! qu'on amolisse,
Avec ton honeste service,
Et une plus qu'humble prière,
La cruauté de ceste fière.
Fai ch'a Rinaldo Angelica par bella,
Quando esso a lei brutto e spiacevol pare :
Quando le par ea bello e l'amava ella,
Egli odio lei, quanto si può più odiare.
Ora s'afflgge indarno, e si flagella;
Cosi renduto ben gli è pare à pare.
Ella l'ha in odio; e l'odio è di tal sorte,
Che più tosto che lui vorria la morte. [61]

JULIEN

Jamais, jamais, la faincte voix
N'eust pouvoir envers un François.
Il ne veult point tant de gambades
Tant de chansons, ny tant d'aubades,
En payment : tout cela ne peult
Le divertir de ce qu'il veult.

PANTHALÉONÉ

Ha cruelle ! veux-tu toujours
Desdaigner les fermes amours
De ton serviteur plus fidelle?

JULIEN

Tu as beau la nommer cruelle,
Et bel estre son serviteur,

Si n'en seras-tu pas vainqueur,
Messere Frecasso.

PANTHALÉONÉ

Ha beste !

JULIEN

Avez-vous le martel en teste?
Signor mio, sus, une aubade !

PANTHALÉONÉ

Mais plustôt une bastonnade
A ce faquin qui fait du brave.

JULIEN

Vous n'avez guères que la bave,
Je le scay bien, je vous cognoy,
Vous regardant quand je vous voy.

PANTHALÉONÉ

Ha ! Dieu, ce poltron paysant
Veult-il faire icy du plaisant?
Est-ce raison que je m'en taise?

JULIEN

Prime de la caze Frenèse,
Grand escüyer de sa maison,
Quand il est seul.

PANTHALÉONÉ

Est-ce raison
Que j'endure telle bravade,
Moy qui pour une canonnade
Jamais ne me suis estonné?

JULIEN

Ha ! quel meurtrier !

PANTHALÉONÉ

J'ay donné
Mille coups d'estoc et de taille
Au plus espais d'une bataille,
Et ce sot poltron parangonne
Sa couardise à ma personne.

JULIEN

Saçvez-vous bien que c'est, mastin,
Fantosme du mont Aventin,
Sépulchre à punaise, pendart,
Demourant de tout le cagnart;
Si vous ne me parlez plus doux,
Je vous assommeray de coups.
Regardez, je suis Julien,
Qui n'enten mot d'italien,
Mais si vous grongnez autre fois,
Je vous feray parler François,
Encor' que soyez bougrino.

PANTHALÉONÉ

Non, non, messer Juliano;
Je pensoy que ce fust un autre :
Car, quant à moy, je suis tout vostre,
Et ne voudroy rien attenter
Qui fust pour vous mescontenter.

JULIEN

Ha Dieu, je vous cognoy trop bien;
Si sçaurez vous tantost combien
Me déplaist vostre sot langage.

SCÈNE II. — JOSSE, ANTHOINE, JULIEN, GÉRARD, PANTHALÉONÉ.

JOSSE

Je veux monstrer que le courage
Ne m'est en rien diminué.

ANTHOINE

Sire, quand vous l'aurez tué,
Où voulez-vous que je le mette?

JOSSE

Il me souvient de la déffaicte
De Cérisoles [62], quand je voy
Ce bon harnoys qui est sur moy.

ANTHOINE

Vous appristes là les moyens
De tuer les Italiens.

JULIEN

C'est à mon coion qu'il en veult.

ANTHOINE

Par dieu, mon maistre plus n'en peult,
Et si veult encore assommer.

JOSSE

Anthoine, le va-ten sommer
Qu'il aist à me rendre mes bagues,
Et s'il ne veult, cent coups de dagues,
Cent coups d'estoc, cent coups de taille
Après sa mort.

ANTHOINE

Sus, en bataille,
Sire, ce pendant que j'iray.

JOSSE

Ne te soucie, je feray
Avecque ceste hallebarde
Un escadron, une avantgarde
Car j'ay veu que c'est de la guerre.

JULIEN

A voir venir ce gros tonnerre,
Je crain qu'il n'y ait de la pluye.

GÉRARD [*qui vient d'entrer, apercevant Josse*].

C'est doncques à bon, j'ay envie
Si je vous puis un coup tenir.

ANTHOINE

Ha, sire, le voicy venir.

JOSSE

Tien bon, Anthoine, ne fuy pas :
Je ne seray qu'à quatre pas
Plus arrière, pour soustenir
De peur qu'il ne face venir
Quelqu'un pour nous prendre d'assault.

GÉRARD

Je luy monstray bien, puisqu'il fault
Venir là, que j'ay la puissance
De luy faire une résistance
Aussi gaillarde et aussi forte
Que son assault.

JOSSE [*qui n'a pas vu Gérard.*]

Sus, à la porte,
Entrons dedans, enfonçons l'huis !

GÉRARD

Vous sçaurez premier qui je suis.

PANTHALÉONÉ

Hé ! messieurs, messieurs patience !
Monstrez une plus grand' constance;
Messer Gérard, monstrez-vous sage.

GÉRARD

Ha ! si je croyois mon courage,
Je te donrois bien à entendre
Que tu ne doibs tant entreprendre.

JOSSE

Ha ! par dieu, je ne te crain pas.

GÉRARD

Tu n'oserois marcher un pas,
Pourtant : quelque grand, que tu sois,
Tu aurois ta charge de bois.

JOSSE

Ha, grands vanteurs, petits faiseurs.

JULIEN

Sçavez-vous bien que c'est, messieurs?
Tout le trouble et tout le meffaict,
C'est l'Italien qui l'a faict :
Car je l'ai veu sortir tantost
De chez vous, et, gaignant le hault,
Il s'est sauvé diligemment
Pour changer son habillement;
Et, de faict, il a mis sa force
Pour prendre votre fille à force.
Ce nonobstant, il ne l'a sceu;
Et qu'ainsi ne soit, je l'ai sceu

De luy-mesme : l'ay-je inventé?
Et maintenant, plus tormenté,
Il ne fait plus que repasser,
Seulement pour recommencer
Son entreprise.

GÉRARD

Hélas compère,
Aidez à prendre ce faulsaire,
Ce meschant et ce ravisseur.

JOSSE

Voylà comment vous estes seur
Que c'estoit moy.

PANTHALÉONÉ

Ha, regardez
Ce que vous faites; attendez,
Je ne sçay que c'est.

JOSSE

Coups de poings.

JULIEN

Non, non, j'ay des autres tesmoings;
Je m'en vay les faire venir;
Cependant il fault le tenir:

JOSSE

Ha meschant, ha traiste, ha infàme!
Tu voulois suborner ma femme.

GÉRARD

J'estois esbahy que souvent
Il passoit par icy devant.

PANTHALÉONÉ

Hélas ! Messieurs, il n'en est rien

JOSSE

Non, mon père, tenons-le bien :
J'y seray plustost tout le jour.

SCÈNE III. — LE GENTILHOMME, AGNÈS, JULIEN, L'ADVOCAT.

LE GENTILHOMME

Madame, pour le bon amour
Que je vous porte, asseurez vous
Tant de moy, que j'auray tousjours
Cinquante escus pour subvenir
A tout cela, et maintenir
Vostre bon droict,

AGNÈS

En vérité
Jamais je n'ay tant mérité
Qu'il vous plaist me faire d'honneur;
Mais je promets la foy, Monsieur,
Que, tant que je vive, j'auray
Mémoire de vous, et seray
Preste à vous faire tout service.

LE GENTILHOMME

Croyez que, s'il y a justice
En ceste ville, ell' sera faicte.

AGNÈS

Las ! c'est tout ce que je souhaite.

LE GENTILHOMME

Et lors vous pourrez aisément
Me donner le contentement.

AGNÈS

Monsieur, vous sçavez que je suis
Preste à faire ce que je puis.

JULIEN

C'est bien à cest' heure qu'il fault
Se présenter à un assault,
Et, qui plus est, tost s'avancer.

L'ADVOCAT

Je voy bien que tu veux gosser [63],

JULIEN

Gosser, Monsieur? non fay, par dieu,
Car moymesme je viens du lieu
Où il y en a d'estonnez.

LE GENTILHOMME

Si seront-ils désarçonnez,
Tant Josse que l'Italien :
Car nous avons sceu le moyen
Comment il fauldra désormais
Nous y conduire.

JULIEN

Si jamais
Il fut besoing d'entendement,
Il en fault avoir maintenant
Et ne se monstrer endormy.

L'Advocat

Au besoin cognoist on l'amy.
Je vous pry', cousin, hastons-nous.

Le Gentilhomme

Nous n'avons que faire de vous
En cest endroit : laissez-moy faire;
Allez-vous en.

L'Advocat

Pour vous complaire,
Je le feray; mais je vous prie.
En tant que vous aimez ma vie.

Le Gentilhomme

N'est-ce pas assez? Julien,
Vien avec moy.

Julien

L'Italien
Est arresté en vostre place,
Et a desjà un long espace
Débatu encontre Gérard.

Le Gentilhomme

Qu'il s'en torche le nez, sa part
Est fricassée.

L'Advocat

Et les nouvelles
De toutes ces belles querelles,
Comment les sçauroy-je?

Julien

Point, point,
Je n'en laisseray pas un poinct.

L'ADVOCAT

Mais escoutez : sur toute chose
De Madelon, je m'en repose
Sur vous.

LE GENTILHOMME

Voylà un amoureux !
Est si craintif et si doubteux,
Qu'encore ne peult-il cognoistre
Ce qu'il voit devant soy.

JULIEN

Mon maistre
A si bien l'amoureuse rage,
Qu'il ne croit Dieu que sur bon gage.

LE GENTILHOMME

Allons, madame Agnès, allons.

JULIEN

Elle est du mestier, les talons
Me le monstrent assez.

AGNÈS

Monsieur.
Je remets sur vous mon honneur.

SCÈNE IV. — GÉRARD, JOSSE, PANTHALÉONÉ, AGNÈS, LE GENTILHOMME JULIEN.

GÉRARD

Tenez bien, je les voy venir,
Ceux-là qui veulent maintenir
Que tu l'as voulu suborner.

JOSSE

Par Dieu, j'en feray ordonner
En plain parquet du Parlement.

PANTHALÉONÉ

Escoutez-moy premièrement.

JOSSE

Non, il me coustra tout mon bien
Pour te faire apprendre combien
Ta meschanceté descouverte
T'apporte de mal et de perte;
Tenons bien, mon père Gérard !

AGNÈS

Monsieur, voyez vous ce vieillard
Qui parle si hault, et s'efforce
De tenir cet homme? c'est Josse,
C'est celuy que j'ay espousé.

LE GENTILHOMME

Desjà je l'avois avisé
Et le pensoy bien recognoistre.

JULIEN [*à part.*]

Voicy, je les fay comparoistre
Çà, dame Agnès; çà cy, Monsieur.

JOSSE

Nostre dame, j'ay eu grand' peur;
Par Dieu ! j'ay pensé perdre l'âme :
Je pensoy que ce fust ma femme.
C'est elle vrayment.

GÉRARD

Qu'avez-vous?
Vous changez couleur à tous coups.

LE GENTILHOMME

A cause qu'il est de la feste,
Il n'ha que rompement de teste,
Qui empesche qu'il ne peult bien
Monstrer l'accoustumé maintien.
Mais, hau sire Josse, approchez :
La recognoissez-vous?

PANTHALÉONÉ

Laschez
Ceste Dame, elle m'appartient.

LE GENTILHOMME

Ha coion, qu'est-ce qui me tient
Que je ne t'assomme?

PANTHALÉONÉ

Par dieu !
Elle est à moy.

LE GENTILHOMME

Vuidez le lieu,
Ou vous taisez, car je proteste
Qu'il n'y aura si belle teste
Que ne face voler en bas.
Ha, vous ne vous contentez pas?

PANTHALÉONÉ

J'implore la faveur du Prince
Sommes-nous en une province
Où la rigueur ha plus de lieu
Que la justice?

LE GENTILHOMME

Vertu Dieu !
Pensez vous donc avoir affaire.
A celuy qui vous veult complaire?

JOSSE

Ha ! tout cecy sur moy redonde,
Car je voy bien que tout le monde
En a faict ses choux gras, et puis
Pauvre malheureux que je suis,
J'auray leur demourant.

PANTHALÉONÉ

Monsieur,
Délaissez là toute faveur;
Quand vous m'aurez bien escouté,
Je sçay que serez dégousté
De déffendre son droict, et croy
Que si vous aviez comme moy
Autant pris de peine pour elle.

JULIEN [*à part.*]

Ha vrayment, si elle estoit belle,
Il y auroit meurtre; mais quoy?
Toute la beauté que j'y voy
Ne peult faire dresser l'oreille
A mon courtault. [64]

LE GENTILHOMME

Je m'esmerveille
D'entre vous, coïons effrénez !
Pensez-vous nous rendre estonnez
Par une langue déceptive,
Comme si la nostre captive
Ne pouvoit respondre un seul mot?
Pensez-vous le François si sot
Qu'il n'égalle bien en parolle
Toute l'apparence frivolle
De vostre langue effœminée,
Qui, comme une espesse fumée,

Nous donnant au commencement
Un effroyable estonnement,
A la parfin s'esvanouit
Avecque le vent qui la suit?
Nostre France est trop abbruvée
De vostre feinte controuvée
Et déceptive intention.

PANTHALÉONÉ

Je l'ay nourrie dans Lyon
Desjà l'espace de trois ans;
Et puis à grand' peine et despens
Conduicte jusque en ceste ville.

JULIEN [*à part.*]

Ce temps pendant, cinquante mille
Coups de fesses : et hault le corps
Contre les foibles et les fors,
Et pensez-vous quel appétit,
Essayant du grand, du petit :
Car on dit que le changement,
Au jeu de l'amoureux tourment,
Ne fait qu'aiguiser le courage
Pour rentrer en nouvelle rage,
Et rallumer le feu d'amour.

GÉRARD

Comment compère? est-ce le tour
D'un homme de bien? vous sçavez,
En premier lieu, que vous avez
Encor' vostre femme vivante,
Qui s'offre à vous, et est contente
De rentrer en premier mesnage,
Et vous voulez en mariage
En prendre une aultre? et, attendu
Que de droict il est deffendu

De dissouldre ce sainct lien,
Vous avez cherché le moyen
De me tromper; regardez bien :
Car il me coustra tout mon bien,
Pour faire punir un tel vice.

AGNÈS

J'en advertiray la justice,
Et si je te feray porter
Deux quenouilles, pour attester
A tout le monde ton meffaict.

JULIEN [*à part.*]

Ha vrayment, ce n'est pas malfaict,
Elle le tanse la première;
Et voylà, voylà la manière
De rentrer, se sentant coulpable.

JOSSE

Et va meschante, misérable,
Après qu'avec un ruffien,
Puis avec un Italien,
Mesmement le premier venu,
Tant l'estranger que l'incognu,
Les palfreniers et les coquins,
Tu as joué des manequins,
Tu veux rentrer avecque moy.

AGNÈS

Que fait une femme avec toy,
De qui la force et la puissance
Prend de jour en jour décroissance?
Vrayment il y a de l'acquest.

JULIEN [*à part.*]

Il luy faudrait quelque nacquet[65]
Comme moy, pour le nacqueter

Dedans son jeu, et l'acquiter
Des arriérages qu'il feroit,
Et faire ce qu'il ne pourroit.

JOSSE

Moy? j'aimeroy mieux estre mort
Que d'endurer ainsi le tort
Que ceste meschante m'a faict.

LE GENTILHOMME

Et par dieu donc, pour le meffaict,
J'en advertiray la justice.

GÉRARD

Il n'est chose que je ne feisse
Pour en éviter le scandale.

AGNÈS

Non, non, en belle pleine halle
Je te feray pilorier
Pour t'estre voulu marier
A deux femmes, je t'en asseure.

JOSSE

Messieurs, vous voyez quelle injure :
Je vous en prens tous à tesmoins.

AGNÈS

Si je lève une fois les poings
Sur toy, meschant !

JULIEN [*à part.*]

Quelle diablesse !
A la voir, elle est donc maistresse?
Vrayment, je m'esbahy pas
S'elle meist en vente son bas.

GÉRARD

Sçavez vous bien que c'est, compère?
Vous voyez combien cest affaire
Vous touche, il vaut doncque bien mieux,
Pour l'honneur et profit des deux,
En eschapper, c'est vostre femme.
Encore n'avons-nous qu'une âme
A sauver ou damner, voyez,
Fussions-nous les plus desvoyez,
Si faut-il toujours revenir.
Nous avons beau entretenir
Haine et rancune l'un sur l'autre,
Son honneur doit estre le vostre,
Et tout vostre proffit le sien :
Puisque Dieu vous a faict ce bien,
D'avoir vescu jusqu'aujourd'huy,
Laissez-moy là tout cest ennuy,
Geenant vostre âme tormentée :
Car là où la chèvre est liée
Il fault qu'elle broute.

JOSSE

Mais quoy?
Pourroy-je voir avecque moy
Celle qui m'a faict un tel tort?
J'endureroy plustost la mort.

LE GENTILHOMME

Considérez le déshonneur
Que vous aurez, si ce malheur
Vient une fois à la notice
De la rigoureuse justice.

JOSSE

Je l'entens; et la paix est faicte,
Par tel si, qu'Agnès me promette
Que jamais n'y retournera.

LE GENTILHOMME

Et vrayment, elle le fera.

AGNÈS

Je le feray, mais quand-et-quand
Qu'il me promette qu'oravant
Il ne sera plus si fascheux.

JOSSE

Et, par sainct Jacques, je le veux;
Et touchez là.

AGNÈS

Et hay ![66] avant !

JOSSE

Je vous remercy' grandement,
Monsieur, de vostre bon vouloir.

GÉRARD

Si est-ce qu'il me fault sçavoir
Qui me remboursera mes frais.

LE GENTILHOMME

Or sus doncques, ma dame Agnès :
Là, caressez le sire Josse.

AGNÉS

Anenda, [38] Monsieur, je m'efforce
De faire le mieux que pourray.

PANTHALÉONÉ

Et moy cependant je seray
Mis en oubly?

LE GENTILHOMME

Contentez-vous,
Autrement vous aurez des coups

Pour plus parfaicte récompense :
Saçvez-vous pas que la despense
Qu'elle a faict estoit de l'argent
De son mari?

GÉRARD

Tost, un sergent,
Pour prendre ce coquin au corps,
Lequel a mis tous ses efforts,
Sous faux habits du sire Josse,
De prendre Madalêne à force !
Çà ! mes serviteurs, sortez tous.

LE GENTILHOMME

Vous voyez que c'est : sauvez vous
Devant plus grand' noise.

GÉRARD

Prenez.

PANTHALÉONÉ

Par ma foy, vous ne m'y tenez
Ny vous, ny tous vos beaux sergens.
[*Il s'enfuit.*]

LE GENTILHOMME

Sire Gérard, entrons dedans,
Et vous sçaurez la vériré
De tout.

GÉRARD

Je suis fort tormenté
De ce meschant, et je promets
Que, si je le trouve jamais...

LE GENTILHOMME

Toy, Julien, en ce pendant
Que je seroy cy attendant
Va faire venir le cousin.

JULIEN

Il sera faict.

GÉRARD

Et vous voisin
Touchant le reste de l'affaire?

JOSSE

Tout ce que monsieur vouldra faire
Je le tien pour faict.

GÉRARD

Je le veux.
[*Ils sortent.*]

JULIEN

Hé dieu, comment nostre amoureux
Se mettra dessus le hault bout,
Mais qu'il entende comme tout
S'est si bien manié par moy.
Il me semble que je le voy,
Pour un si grand contentement,
Au milieu d'un esbatement
Rire et saulter, jouer, danser,
Et puis en un coup m'embrasser
Pour estre cause de son bien :
Encor quand je pense combien
La nouvelle de mon message
Lui augmentera le courage,
Mon cueur et mon âme sautelle.
Au moins il aura sa Cruelle
A ceste fois, et la langueur
Sortira de son pauvre cueur :
Ainsi que pour sa fermeté,
Il a jà longtemps mérité.
Et vous, messieurs, que le séjour

Parlant de ce follastre amour
Ne peult fascher, si son ardeur
A quelque fois en vostre cueur
Monstré quelle estoit sa puissance,
Ou si de présent l'espérance
Renouvelle nostre blessure,
Monstrez vous fermes; je m'asseure
Que cest amour vous fera estre
Encor plus heureux que mon maistre :
Et si vous ne trouvez moyen
De venir à bout, Julien
S'estimera toujours contant,
Et bien heureux d'en faire autant.
Mais cependant, ne laissez pas,
Si voulez, de haster le pas.[67]

PASTORALE[68]

A TRÈS ILLUSTRE PRINCESSE

MADAME MARGUERITE DE FRANCE

DUCHESSE DE SAVOIE

Le Poëte et la Muse ont le soin de chanter
Les hommes et les dieux : elle afin de vanter
La force et la grandeur de ceux qui ont puissance
De manier du Ciel éternelle accordance :
Et luy, en eschangeant le labeur de ses mains
(Ainsi que troc pour troc) aux bien-faicts des humains,
Pour chanter en ses vers leurs vertus et leur gloire,
Et pour les bienheurer d'une longue mémoire :
Car la Muse divine ha le ciel immortel,
Le Poëte qui est homme ha son subject mortel.
S'il est doncques ainsi, ny l'immortelle Muse
Ny le Poëte mortel ne trouveront excuse
Qui les puisse exempter de s'employer tous deux.
Pour raconter le loz des hommes et des Dieux.

La Muse te dira la Françoise Minerve
Sous qui le faux Erreur et l'Ignorance serve
Furent jadis bannis d'avecque les François,
Et renvoyez au sein des plus barbares Rois :
Le Poëte te dira sa seure sauvegarde
Sa targue[69] *qui défend une langue jazarde*
Qui d'un parler moqueur le pensoit effrayer[70].
Il dira que tu peux sous ta Gorgon muer
Ceux qui effrontément sont venus, à l'exemple
Des corbeaux enrouez, croacer dans ton temple.
C'est pourquoy maintenant en ton nom immortel,
Ma Princesse, je viens appendre à ton autel
Du fruict de mon printemps, à celle fin qu'il dure
Encontre les efforts d'une mordante injure :
Car seule tu le peux, or' qu'il deusse mourir,
Des envieux, du Temps, et de Mort secourir.

LES PASTEURS [71]

COLLIN
JAQUET
TENOT

Desjà l'Aube du jour rayoit sur les montagnes,
Laissant derrière soy les humides campagnes
Du vieillard Océan : jà ses rayons receus
Dévaloyent peu-à-peu les haux tertres bossus :
Quand Jaquet, tout pensif, au travers d'une prée
Ou encor' reluisoit une fresche rousée,
Jaquet, pauvre berger, chassoit quatre brebis,
Regardant ça et là, au milieu des herbis,
S'il pourroit aviser quelque nouvelle plante,
Qui peust heureusement servir à son attente,
Car Jaquet, curieux, se trouvant de loisir,
Pour en fin parvenir au but de son désir
Et d'un meilleur estat servir à son village,
Cherchoit diligemment la nature et l'usage
Des herbes, et si bien s'estoit exercité,
Que l'on pouvoit juger qu'il avoit profité.
Ainsi donc attentif au creux de ceste plaine,
Et tantost sur les bords d'une claire fontaine,
Or' il coupoit une herbe, et or' il l'arrachoit,
La froissant dans sa main, ores il la maschoit :
Puis en se renfrognant d'une face sévère
Subit la recrachoit, s'il la trouvait amère.

Ores, il se courboit au travers d'un ruisseau,
Embrassant d'un costé le prochain arbrisseau,
Pour jusque en l'autre bord, avecque sa houlette,
Desraciner une herbe au fond de l'ondelette.
Jà son petit troupeau s'estoit mis dans un pré,
Où, marchant pas à pas, il avoit rencontré
Les chèvres de Collin, qui aussi tout resvant
Dès le bout du valon luy venoit au devant :
Car il l'avoit jà veu descendant en la plaine
Ainsi qu'il remarquoit l'herbe de la fontaine :
Et voyant que Jaquet, attentif et soigneux,
Ne l'avoit avisé, luy fait jaillir aux yeux
De l'eau du ruisselet, en jettant une motte,
Et avecque le coup luy dict en ceste sorte :

COLLIN

Jusques à quand, Jaquet, jusques à quand veux-tu,
Songeant et curieux, esplucher la vertu
De ces Simples divers, dont la longue science
Ne rapporte à la fin que froide récompense?
Il vaudroit mieux, Jaquet, avecque ces rouseaux,
Que tu tiens en ta main, faire des chalumeaux,
Pour resonant l'amour, addoucir ta Rebelle,
Que vieillir plus long temps en misère immortelle :
Il vaudroit beaucoup mieux accorder la grandeur
De Pan, que se meurtrir et le corps et le cueur,
A chercher les secrets de l'occulte nature,
Pour passer seulement ce qui si peu nous dure.
Il vaudroit beaucoup mieux, pour quelque temps florir,
Et joyeux et gaillard que longuement mourir :
Tu ne te fais qu'ourdir une longue misère,
En vivant une vie et pauvre et cazanière.
Il fault prendre le temps ainsi comme il nous vient
Sans tourmenter le corps : souvent il nous advient
Un bien moins attendu. Jaquet, Jaquet, la vie
En la fin des travaux nous est souvent ravie,
Et lors que nous pensons recevoir les bien-faicts

De nos labeurs, c'est lors que nous sommes desfaicts.
Il vault donc mieux, joyeux, avecque nos musettes,
Raisonner par les bois les douces chansonnettes,
Et faire retentir les antres et les monts,
Respondant mot-à-mot au murmur de nos sons,
Que d'un soin si rongeart avancer la querelle
Du discord espiant nostre fin naturelle.

JAQUET

Mais, Collin, depuis quand ce soing t'est-il venu?
Quel est ce dieu nouveau qui t'a si bien esmeu?
Comment as-tu laissé tes traicts et ta peinture,
Pour chercher maintenant la nouvelle avanture?
T'es-tu si bien trouvé d'avoir premièrement
Dessus un chalumeau entrepoussé le vent,
Ou bien, pour le proffit de ceux de ton village,
Tasché de recouvrer l'ancien pasturage,
Que le bien-faict receu d'un si juste devoir
Face encor' une fois esprouver ton vouloir?
Je ne voy point, Collin, que, pour la récompanse,
Tu doives derechef tromper ton espérance,
Car pour tous les labeurs dont tu t'es tourmenté,
Je ne voy ton troupeau estre en rien augmenté.
Desjà, desjà le poil grisonne sur ta teste,
Desjà l'aage courbée entreprent sa conqueste,
Elle presse tes pas, et si je pense bien
Qu'avecque sa foiblesse ell' ne t'apporte rien.
La Loure, le Bourdon, [72] l'Anche de ta musette,
Ny tous les doux accords de quelque chansonnette,
Ne te viendront aider : ains en ce long tourment
Tu maudiras le jour auquel premièrement,
Embouchant le flageol au beau de ta jeunesse,
Tu ne voulus prévoir au danger de vieillesse.
Et qui plus est, Collin, ces bavars estrangers
Sont venus augmenter le nombre des bergers :
Si bien que maintenant le meilleur pasturage
(Qui de droict nous est deu) leur est comme héritage :

Et or' que le proffit que l'on en a receu
Ne fust autre jamais que s'estre veu deceu,
Si est-ce que tousjours, tousjours on leur avance,
Et nous en recevons la froide récompanse.
Voylà, voylà que c'est de ceux qui maintenant
Tiennent les grans troupeaux en leur gouvernement :
S'ils ont un serviteur qui leur face service,
La grâce qu'il reçoit en faisant son office
S'évanouit au vent : mais or' qu'un estranger
Soit trompeux évident, ne le veulent changer,
Ains sera préféré au berger plus fidelle,
Sous l'ombre seulement d'une mine nouvelle.
Voylà pourquoy, Collin, je cherche le moyen,
Par un meilleur estat de m'acquérir du bien,
A fin que, quelque jour, la subite venue
Et le faible pouvoir de mon aage chenue
Ne me face povret au double chanceler.
J'aperçoy mon printemps si subit escouler,
Que s'il m'eschappe un jour sans apprendre une chose
Qui soit à mon profit, de cinq je ne repose.
Or te soit maintenant ce travail entrepris,
Autant que tu voudras qu'il te soit en mespris :
Si est-ce que le temps te donra cognoissance,
Que ce n'est point en vain que j'ay ceste espérance :
Car le gain que j'atten, Collin, est aussi bon,
Que celuy qui provient d'entonner un bourdon.

COLLIN

Je sçay bien que tu has, si lon te veult reprendre,
Mille belles raisons pour ton vouloir défendre,
Je sçay bien que j'y pers les parolles, aussi
Ce n'est pas, mon Jaquet, ce qui m'ameine ici :
Je vien tant seulement te dire qu'au village
On fait courir le bruict de quelque mariage,
Et dit-on que desjà le dieu Pan a promis
Son aisnée à Phlippot, l'un de ses grans amis :
Et qu'il ne soit ainsi, desjà par la campagne

Lon voit mille troupeaux de la France et d'Espagne :
D'avantage, Philbert, berger Savoisien,
Est conjoinct à Margot par un mesme lien.

JAQUET

Ha Dieu ! qu'est-ce que j'oy ! quelle heureuse nouvelle !
Heureux sont les bergers, et leur joye éternelle,
Leur repos éternel, et leur séjour heureux !
Heureuses les brebis, les chèvres et les bœufs,
Qui, sans craincte, vivront au milieu des herbages,
Ou bien au chault du jour sous les espez fueillages
Des chesnes et fouteaux,[73] ne craignans les excez
Des meurtriers ennemis, prendront l'ombrage frais,
Remaschotant leur foing, tant que la doulce alaine
D'un Zéphire amoureux ventile sur la plaine !
Et nous en ce pendant au gazoullis des eaux,
Couchez de nostre long, auprès des arbrisseaux,
Pourrons plus asseurez essayer le doux somme,
Qui distillant son miel dedans le cueur de l'homme,
Nous représente aux yeux mille et mille plaisirs,
Accordans les hazards de nos douteux désirs.
Et croy moy, mon Collin, encor' que n'eusse envie
De remettre aux pipeaux mon anche jà moisie,
Or' qu'eusse renoncé le bourdon et flageol,
Si veux-je bien chanter le berger Espagnol
Et le Savoysien, qui par leur alliance
Font par tout estre Espagne et Savoye et la France,
France, Savoye, Espagne, et leurs riches troupeaux
Esgayer doucement sous les mesmes pipeaux.
C'est ores qu'il te fault ma petite languette,
C'est ores qu'il te fault emparler ma musette,
C'est ores qu'il te fault aux roches et aux bois
Faire entendre le son de ta gentille voix,
C'est ores qu'il te fault, ma musette engourdie,
C'est ores (si jamais) qu'il fault estre hardie,
Et toy Collin aussi, monstre aujourdhuy combien
Les sons ont de vertu quand tu y mets du tien.

Laisse, laisse plus tost le pourtraict de M'amie,
Et tire de ton col ta douce chalemie :[74]
Quand nous aurons chanté le bon-heur de ce jour,
Tu le pourras parfaire, et contenter l'Amour.

COLLIN

Pren courage, Jaquet; reprenons la musette
Et le flageol : tousjours Apollon ne sagette
Ses flâmes et ses trets dedans les froides nues
Pour gresler sur les flancs des montaignes cornues,
Tousjours le marinier n'est au danger du vent :
Il arrive à son port; Fortune plus souvent
Nous départit ses biens contre tout' nostre attente,
Et tousjours le beau temps succède à la tourmente.
Chantons donc, mon Jaquet: tu diras l'Espagnol
Sur ta douce musette, et moy, sur mon flageol,
Gaillard, je chanteray le berger de Savoye.
Le Ciel nous favorise, et prodigue il envoye
Ce Zéphyre amoureux, qui s'esgayant par l'air
Anime nos pipeaux, et jà les fait parler.
J'en tien un qui murmure et s'efforce de dire,
Et eut desjà sonné, si n'eust esté la cire
Qui estoupe le trou et empesche le vent
Qui vollete à l'entour, d'y entrer plus avant :
J'oy bien le nom de Pan, et celuy de la Belle,
Qui s'escoule par l'anche, et comme on oit l'abeille
Desgoiser sur le thym sa jasarde chanson,
Ainsi dans ce flageol j'oy murmurer le son

JAQUET

Collin j'ay deux pipeaux dedans ma panetière,
L'anche de l'un des deux est encor' toute entière,
Mais, malheur ! ell' ne sçait qu'une Olimpe et l'Amour;
J'ay beau la remboucher cent et cent fois le jour,
Si est-ce qu'ell' larmoye une vaine complaincte,
Et semble que dans luy ma honte soit empraincte :

L'autre moins tourmenté desgoisa quelque-fois
Le mariage heureux du Roy des Escossois ;
Et depuis il reprit son vent à la venue
De la Paix qui du ciel est ici descendue,
Après avoir chanté le bon-heur et mal-heur,
Et le discours douteux de Charles Empereur,
Mai je juray Palès et Denis [75] le bon père,
Et le dieu Pan aussi, que je le feroy taire,
Et comme despité je le laissay moisir,
Prenant tant seullement sur l'autre mon plaisir,
Que je veux esprouver : car possible il se change,
Sentant qu'il fault chanter de nos dieux la louange.

Ainsi ces deux bergers s'entr'incitoyent, d'autant
Que si l'un le vouloit, l'autre estoit plus contant :
Lors Collin, tout joyeux, s'assit près la fontaine
Qui faisoit plusieurs tours au travers de la plaine,
Aussi comme un serpent cent fois entrelassé
Redouble ses replis s'il se sent offensé :
Et puis il mit dessous sa teste descouverte,
A l'ombre des fouteaux, un gazon d'herbe verte,
Couché tout de son long, près le cours de cest'eau,
Il meit, auprès de soy, d'un costé son chapeau,
De l'autre sa houlette, avec sa panetière,
Tout auprès de son chien, couché sur la louvière [76].
Jaquet avoit desjà trouvé place assez près,
Sous les saules branchus, rendant un ombre frais
Tout au long de la berge, essayant sa musette,
Avec un avant jeu, sur l'herbe nouvelette,
Quand près de la fontaine il entendit le son
De Collin qui desjà commençoit sa chanson.

COLLIN

Espan sur nous, belle Aurore,
Belle Aurore au char doré,

Espan tes fleurs, et redore
Le beau Matin coloré :
Verse des liz à poignée
Sur la campagne moüillée
De cest humeur, que par l'air
Le May nous fait escouler.
  Vien belle Aurore, et resveille
Le Matin qui, foible et lent
Et trop paresseux, sommeille
Comme Céphale dolent :
Apparoy sur les montagnes,
Et bigarre nos campagnes
D'œillets, de liz, et de fleurs
Différentes en couleurs.
  Vien, embelly la journée,
Embelly l'heureux séjour,
Où cest heureux Hyménée
Veult favoriser l'amour
De Margot, dont le mérite
Me point, m'esmeut, et m'incite
De lever les mains, les yeux,
Au secours de tous les dieux.
  Comme une flâme assopie
Couve sa plus grand' chaleur
Dessous la cendre amortie
Au défault de sa vigueur,
Puis tout en un coup sa force
Se décèle et se renforce,
Desserrant de toutes pars
Le chault de ses trets espars :
  Ou comme l'arc, quand on tire,
Se laisse à demi voulter,
Puis soudain contre la vire [77]
Nous le sentons despiter,
Monstrant sa force augmentée,
Qui au paravant voultée,
Laissoit affoiblir son fort

Pour mieux vendre son effort :
  Ainsi la flâme amoureuse
Du berger Savoysien,
Qu'une guerre trop douteuse
Enserroit sous son bien,
Ores se fait à cognoistre
A Margot, la sachant estre
Seule qui mérite avoir
Ce bien de le recevoir.
  Ainsi l'amitié entière
De la sœur du Dieu berger,
Gardant sa force première
Ne se peut oncque changer,
Et or' se fait à cognoistre
A Philbert, le sachant estre
Digne, qui mérite avoir
Ce bien de la recevoir.

JAQUET

  Comme les Alpes chenues,
Qui bornent le parc François,
Poulsent leurs pointes cornues
Par dessus les plus haults bois,
Et semble que leur audace
La terre et le ciel menace
Tant ells' eslèvent le front
Par dessus le plus hault mont :
  Comme Vesper argentine,
Qui brille premier aux cieux,
Embellit la grand' courtine
Plus que tous les autres feux
Qui, d'une pointe dorée,
Dedans ceste arche azurée,
A l'accord d'un bransle doux,
Jettent leur clarté sur nous :
  Ainsi nous voyons paroistre
Par dessus tous les bergers,

Phlippot qui or' nous fait estre
Asseurez des estrangers,
Luy qui prend en mariage
La plus riche du village,
Et qui n'eut sceu mieux choisir
Au désir de son plaisir.
  Ainsi entre les bergères
Nous voyons nostre Ysabeau,
Comme parmi les fougères
Les fleurs du printemps nouveau,
Ell' qui prend en mariage
Le maistre d'un pasturage,
Elle qui prend pour espoux
Le meilleur Berger de tous.
  Comme parmi les fleurettes,
Descloses au chault du jour,
Un essaim de mille avettes [78]
Fait son plus heureux séjour,
Suçant la liqueur bénigne,
Que la nature divine
Prend en partie des cieux,
Faisant le miel doucereux :
  Tout ainsi sa lèvre est pleine
Des grâces, qui à l'odeur
D'une soupirante haleine
Se plaisent en la douceur
D'une douce mignardise,
Ou bien qu'elle devise,
Ou que d'un ris addouci
Elle chasse le souci.
  Nous avons dans le village,
Pour l'exemple de beauté,
Trois cens bergères d'une aage,
Qui aiment la chasteté,
Et dont la beauté prisée,
De plus en plus désirée,
Pourroit contenter les yeux

Du maistre de tous les dieux :
  Encor' n'y a -il pucelle,
Qui se puisse accomparer
Avec la beauté de celle
Qui or' nous fait espérer :
Nous y trouvons à redire,
Trois cens ne peuvent suffire
Pour parangonner leur beau
A la bergère Ysabeau.
  Comme l'Aube renaissante
Déchasse une obscure nuict,
Quand de la mer rougissante
Tire le char qui la suit :
Comme la longue froidure
Ou une pluye qui dure
Se départ quand le Soleil
Nous monstre son œil vermeil :
  Ainsi la seule présence
D'Ysabeau, peult effacer
Les beautez de tout' la France :
Aussi ell' peult surpasser,
Soit que d'un liz, d'une rose,
D'un œillet elle compose
Un beau chappelet de fleurs,
Pour couronner ses deux Sœurs [79],
  Ou bien soit qu'elle façonne
De ses doits industrieux
Un bouquet, ou qu'elle ordonne
Un ouvrage ingénieux
Sur la toille bigarrée
D'une soye coulourée,
Comme nous voyons les champs
A l'entrée du Printemps.

Jaquet avoit mis fin à sa chanson première,
Quand le chien de Collin délaissant la louvière [76]

Ou il estoit couché, s'en alla au devant
D'un berger qui venoit du costé du Levant,
Et cheminoit desjà au travers de la plaine,
Délaissant à costé la rivière de Seine;
Lors Collin, regardant à ses pieds un barbet
Qui luy saultoit au col, dict ainsi à Jaquet :

COLLIN

Vois-tu bien cestuy-là, qui à une verseine[80]
Vient ensuyvant le cours de la belle fontaine?
Jaquet, le vois-tu bien? c'est un berger qui peult
Nous aider de beaucoup, et avancer s'il veult :
Le vois-tu bien songeart murmurer quelque chose?
Le vois-tu bien, Jaquet? c'est celuy lequel j'ose
Vanter entre tous ceux qui jouent du flageol :
Vois-tu bien un bourdon qui luy pend à son col?
C'est celuy dont sans fin il chante les louanges
Des ancestres de Pan, et qui jusque aux estranges
A envoyé le loz de la sage Margot,
Et sur tout la bonté du bon pasteur Charlot.

JAQUET

C'est Tenot, ce me semble, à voir sa peau louvine;
C'est Tenot, c'est luy-mesme, encor' plus il chemine
Le sentier droict à nous, allons premiers à luy
Luy donner le bon jour : Pan nous monstre aujourdhu
Qu'il a soing de nos parcs et de nos brebiettes,
Et qu'il a pris à gré le son de nos musettes.

TENOT

Que faites vous garsons? estes vous paresseux
Sous ces bois cheveleux, maintenant que nos dieux
Nous veulent tant de bien, et qu'après une guerre,
Qui malheureusement moissonnoit nostre terre,
Or' ont tant faict pour nous, que nous sommes remis,
Sans crainte de l'effort des soldars ennemis,
Chacun en sa maison, chacun en son village,

Pour joüir plus heureux de nostre pasturage?
Et pour perpétuer ce tant heureux lien
Le berger Espagnol, et le Savoysien
Donnent en nostre terre éternelle alliance :
Cestuy-ci prend Margot, la plus sage de France,
L'autre prend Ysabeau, l'eslite de beauté,
De grâce, de maintien, d'amour, de chasteté,
  Passant dedans la ville auprès la grand' Eglise,
J'ay veu un eschaffault que tout le monde prise,
Pour l'ouvrage excellent : à tous les deux costez
Il y a de grans arcs en bosse revoultez,
Faicts de mille tortis de lauriers et de l'hierre,
Qui de cest eschaffault tout le pourpris[81] enserre :
A chasque entrelasseure on voit pendre de front
D'une suyte allongée un beau cercle tout rond :
Là de mille croissants la voulture cornue,
Claire comme l'argent, dans ce fueillage est veüe :
Là lon voit deux-à-deux les riches escussons
L'un l'autre s'accoler comme frères bessons,
Et promettre (ce semble) une ferme alliance
De la race Espagnole avec le liz de France.
  Comme l'on voit au bois d'un l'hierre tortu
Un grand chesne ridé tout entour revestu,
Qui semble avoir produict ce verdoyant fueillage,
Or' qu'il soit deséché et pourri de vieil aage :
Ainsi ce verd laurier est tellement enté,
Et si bien composé sur ce bois charpenté,
Que plusieurs ont pensé que mesme la nature
Avoit sur l'eschaffault produict ceste verdure.

COLLIN

  Allons doncque, Berger, allons voir le plaisir;
Nous ne sçaurions jamais meilleure heure choisir.

JAQUET

  Allons, j'en suis content, je pourray par la voye,
Rencontrer mon Olimpe, et d'un cordon de soye

Que Thoinon me donna luy faire le présent :
Tenot avecque nous s'en viendra devisant
Du surplus qu'il a veu : il prendra bien la peine,
Le chemin n'est pas long, il n'y a que la plaine
A passer au travers. Je crois, moy, qu'Apollon
Me favorise tant, qu'encore Madelon
(Madelon que Margot aime autant que soy-mesme)
Pourra prendre de moy un fromage de cresme,
Qui est dans ma Cahute : elle sçait mon pouvoir,
Elle en a bien voulu quelque-fois recevoir,
Et pris à gré le son de quelque chansonnette,
Alors que j'embouchay ma première musette.

TENOT

Allons, et ce pendant pour remerquer ce jour
A jamais d'un bonheur, et pour le ferme amour
Que joyeux je prenoy à tousjours pardurable,
Monstrez à tout le moins qu'Apollon favorable
Vous nourrit quelque-fois au giron de ses Sœurs;
Monstrez qu'estes au rang des poëtes pasteurs.

Tenot parloit ainsi, quand laissants leur louvières, 76
Leur guestres, leur chapeaux, avec leur panetières,
Prindrent leur beaux bonnets et leur rouges cordons,
Et le ruban lié au hault de leurs bourdons,
Pour mieux se souvenir de l'amour des bergères,
Auxquelles paravant ils servoyent de jartières :
Puis Collin trépignant commença la chanson,
Accordant mot-à-mot ses pas avec le son :

COLLIN

Vous qui, sur les rives molles
De Seine aux plis argentez,
Arrondissez les carolles
Au son d'un Lut enchantez :

Chantez à ceste journée :
Hymen, hymen, hyménée !
  Au murmur de ceste eau vive,
Qui bégayante vous suit
De course lente et tardive,
Accordant son petit bruit
Au son de l'anche entonnée :
Hymen, hymen, hyménée !
  Que l'air partout en résonne,
Et que le sein jaunissant
De la terre qu'on moissonne,
Contre le sault bondissant
Responde tout' ceste année :
Hymen, hymen, hyménée !
  Tout cest an, que la musette
Du poëte pastoureau
Ne dise autre chansonnette
Que pour la belle Ysabeau,
Du grand Dieu Pan fille aisnée
Hymen, hymen, hyménée !
  Celle qui eut en partage
Des neuf Muses la faveur,
Et de qui ores nostre aage
Dore son antique honneur,
C'est de Pan la Sœur aimée :
Hymen, hymen, hyménée !
  Pour perpétuer sa gloire,
Que lon esleve un autel,
Et qu'on face à la Mémoire
Un sacrifice annuel
Sous une verte ramée :
Hymen, hymen, hyménée !
  Ou les poëtes des provinces,
Tout au plus hault de son front,
Eslèveront de leurs Princes,
Par leur style plus fécond,
La bonté accoustumée :

Hymen, hymen, hyménée !
  C'est la françoise Minerve,
Des bons esprits le support,
Sous qui l'ignorance serve,
Avec l'oubly de la mort,
Fut sous la tombe enserrée :
Hymen, hymen, hyménée !
  Et si je suis bon prophète,
Elle seule nous donra
A chascun une musette,
Qui son loz eslèvera
Jusque à la voulte estoilée :
Hymen, hymen, hyménée !
  Et ores que la Savoye
La retire de nos yeux,
Et que la pénible voye
Des mons eslevez aux cieux
La rende plus esloignée :
Hymen, hymen, hyménée !
  Si ay-je ferme asseurance
Que l'amour et la faveur,
Qu'ell' porte aux bergers de France,
Enracinée en son cueur,
Ne sera diminuée :
Hymen, hymen, hyménée !
  O Savoye bien-heureuse,
Et ton Prince bien-heureux,
Dont l'estincelle amoureuse
A rencontré sous les cieux
Une si digne espousée :
Hymen, hymen, hyménée !
  Bienheureuse Marguerite,
D'avoir trouvé tel espoux,
Un espoux qui seul mérite
De t'emmener d'avec nous
En sa terre fortunée :
Hymen, hymen, hyménée !

Passez ensemble votre aage
Bien-heureuse, et du lien
De ce tant sainct mariage
Puissions nous tous voir le bien
D'une éternelle lignée :
Hymen, hymen, hyménée!

TENOT

Enfans, hastez le pas, j'oy dans la ville un bruit
De tabours et clairons, et du peuple qui suit
Pesle-mesle le son d'une douce harmonie :
Double le pas, Jaquet, si tu veux voir t'amie.

DEUXIÈME PARTIE

POÉSIES CHOISIES

L'OLIMPE[82]

Vœu

Si quelque-fois la faveur d'Apollon
Et les beautez qu'Amour me feit eslire,
M'ont incité à chanter et descrire
Le doux erreur dont je vous fay le don,
Dame de Cypre, et toy, ô Cupidon !
Prenez les pleurs de mon plaisant martire,
Prenez vainqueurs ce qui vous doit suffire,
Pour le Trophée et l'honneur d'un Brandon.
Faites aussi qu'heureusement ce livre,
Le nom d'Olimpe et le mien puissent vivre,
Malgré l'effort de l'Envie et du Temps :
Ainsi tousjours puisse tu, Cyprienne,
Sans craindre plus la Tresse Lennienne,
Avecque Mars charmer l'ennuy des ans !

LIVRE PREMIER

Je ne raconte icy les victoires poudreuses
  Que les Grecs ont acquis sur le bord estranger,
  Je ne descris icy, d'un poeme mensonger
  De Francion banni les batailles douteuses,
Je ne veux pas chanter les conquestes heureuses
  De nos vaillants ayeux, et moins veux-je charger
  Le dos à la mémoire, et mon Lut eschanger
  A l'airain entonneur des guerres furieuses.
Mais bien je veux monstrer, comme trop courageux
  Je me suis hazardé sur le siège des dieux,
  M'opposant à l'effort d'une beauté trop fière.
Je veux monstrer aussi que pensant assaillir,
  J'ai senty peu à peu mes forces défaillir,
  Voulant forcer le coup d'une douce Guerrière.

A toy divin troupeau, qui sur le double front
De Parnasse et de Pimple, éternise la gloire
De ceux qui sainctement aux pieds de la Mémoire
Appendent la douceur de leur style fécond :
Je viens pour t'adorer au vallon de ce mont,
Je vien, chaste troupeau, te demander à boire,
Affin qu'heureusement je chante la victoire
De celle devant qui ma plus grand' force fond.
Car las ! à tout le moins par ceste plainte vaine
Sanglotant mon amour, j'adouciray ma peine,
Comme celuy qui a plus long temps résisté;
Et ceux qui après nous liront ce mien martire,
Ainsi comme estonnez, à droict me pourront dire
Heureux d'estre vaincu d'une divinité.

RONSARD, ne t'esbays si je feis amasser
Une guerrière troupe encontre ma Maistresse,
Encor' que ce ne fust espoir de grand'richesse
Qui me feit si subit mon repos offenser;
Encor' que ce ne fust envie de chasser
Dehors de mes confins une douce princesse;
Encor' que ce ne fust qu'ell' m'usast de rudesse
Qui me feit un tel camp soudainement dresser.
Ce fut tant seulement une divine grâce,
Une beauté divine, une divine face,
Une perfection et divine douceur.
Ne t'esbays aussi si j'ay receu vengeance
Ainsi qu'il appartient de mon outrecuidance :
Qui est celuy qui peult estre des dieux vainqueurs

Je suis pris, Du Bellay, l'Archerot ne maistrise,
Et plus je suis son serf, plus il est irrité :
Il a desjà ravi toute ma liberté;
Plus je me rens à luy, plus mon mal il attize;
D'autant que je suis sien, d'autant son entreprise
Redouble doublement contre ma fermeté,
Tant que mon sang, ma voix et mon cueur surmonté,
En triomphe luy sert d'une despouille prise.
Mais un poinct me conforte et allège mon cueur,
C'est qu'il n'a peu jamais estre de moy vainqueur,
Qu'il n'aist premier trouvé une ruse nouvelle;
Car d'autant que j'estoy fascheux à l'aborder,
D'autant il a choisi, pour mieux me commander,
La saincte chasteté d'une Dame rebelle.

Pons, [83] je me sens heureux d'estre serf d'une Dame,
Qui ores qu'elle passe une autre en cruauté,
Elle la passe aussi en parfaicte beauté,
Qui fait qu'incessamment ma playe se r'entame.
Le commun est bruslé d'une commune flâme,
Mais d'un cruel flambeau j'ay le cueur tourmanté :
Car de Madame hélas ! la rare chasteté
Ne s'arreste a mon cueur, mais fait brusler mon âme.
Le feu ne se consomme, et le divin subject,
Ayant ainsi trouvé un immortel object,
Fera, comme éternel, ma flâme estre éternelle.
Que m'adviendra-il donc par ce mal attizé,
Sinon que plus-en-plus ainsi martirisé,
Je meure incessamment pour l'amour de la Belle?

J'ai souhayté souvent mourir cinquante fois
Depuis que les beaux yeux de ma Douce-cruelle
Eurent brandi sur moy leur divine estincelle,
Et que fus asservi sous le joug de ses loix.
Ores j'ay souhaité estre eschangé en voix,
Ores estre à jamais une source éternelle,
Tesmoignant la beauté d'une Dame rebelle
A la terre et à l'eau, aux roches et aux bois.
Mais le cruel destin veult qu'icy je raconte,
Mourant incessamment, l'Amour qui me surmonte,
Sans estre délivré de ce mal qui me point.
Je fay tout ce qu'il veult, je l'escri, je le chante,
Je m'adresse vers luy, ma fermeté s'augmente,
Et toutesfois, FARDEAU,[84] mon faix n'allège point.

Passant et repassant devant l'huis de m'amie
Je trouve un escadron de jeunes amoureaux,
Qui, avecque carquois remplis de trets nouveaux,
Ne me font qu'espier pour arracher ma vie.
Et alors qu'asseuré j'ay la meilleure envie
D'endurer vaillamment les plus cruels assaux,
C'est alors que j'augmente au double mes travaux,
Voyant devant mes yeux une Douce-ennemie,
Ces guerriers sont campez les uns dedans son sein,
Les uns dans un bouquet quelle tient en sa main,
Les autres sur le val de ses deux mamellettes.
Mais hélas! les plus fiers et les plus furieux
Sont tous en embuscade a l'entour de ses yeux,
Ainsi que sur le thim un grand essin d'avettes.

Plus je suis tourmenté, plus je me sens heureux,
Plus je suis assailli, et plus je me renforce,
Plus j'ay de poursuyvans, plus s'augmente ma force,
Plus je suis au combat, plus je suis courageux.
Et plus je suis vaincu, plus suis-je audacieux :
Un coup d'estoc receu ne me sert que d'amorce,
Et pour un coup de lance, une chute, une estorce,
Un coup de coustelas, je n'en suis que de mieux.
Car le seul souvenir de celle que j'honore
Me guarit de ce mal, et d'un plus grand encore,
Et fussé-je au danger de la mort encourir;
Mais si je suis attainct d'une seule estincelle
Qui sorte des beaux yeux ou d'un ris de la Belle,
Alors perdant le cueur je suis prest de mourir.

Olimpe, c'est pour vous que ce deuil je souspire,
C'est pour vous, mon Olimpe, et vostre cruauté
Est cause que je suis sans repos tourmanté,
C'est seulement par vous que la mort je désire.
Seule vous me causez ce douloureux martire.
Vostre divine grâce et parfaicte beauté
Seule me desroba ma douce liberté,
Et si seule elle fait que mon tourment empire.
Seule vous me pouvez donner allègement,
Mettant fin aux souspirs et à ce dur tourment,
Rendre ma liberté et me donner la vie.
Mon Olimpe, venez, venez me secourir,
Ou faites tout au moins que je puisse mourir
Aux pieds de la beauté qui m'a l'âme ravie.

D'Olimpe vient ma muse, Olimpe est le seul mont
Où j'appris à toucher les cordes de la lyre,
Et où j'ay commencé d'essayer à bien dire :
C'est mon seul Hélicon, Parnasse à double front.
C'est de là dont j'ay pris tout le style fécond
Dont ores je me plains du but auquel j'aspire,
Qui, petit à petit, fait que mon mal empire,
Comme au ray du Soleil la neige qui se fond.
Si je chante un Amour, un Dieu, une Déesse,
Ou bien la cruauté d'une Dame maistresse,
La douceur de son ris, la rigueur de ses yeux,
Possible qu'en après ma peine misérable
Sera à nos nepveux à jamais admirable,
Comme ayant entrepris sur le siège des dieux.

Le ris de ma Maistresse est un Printemps de roses,
De boutons, et d'œillets, et sa chaste beauté
Représente à mes yeux la chaleur d'un Esté,
Alors que sur les champs sont les grappes descloses.
Elle tiendroit en soy toutes douceurs encloses,
Si un Automne, hélas ! qui est sa chasteté,
Et un Yver fascheux, qui est sa cruauté,
Ne faisoyent dans mon cueur mille métamorphoses.
Car ce cruel Amour ores. pour se vanger,
En un rocher muet fait mon cueur eschanger,
Seulement au refus d'une subtile œillade;
Ores fait résonner la langueur de mes sons,
Me faisant entonner mil et mille chansons,
Si je suis tant heureux qu'Olimpe me regarde.

Belleau, je n'estoy pas un Héros outrageux,
Un Hercul'tu-géant, dont la longue mémoire
A jusqu'icy porté et la force et la gloire,
Ainsi qu'il appartient à la race des dieux.
Si fu-je jusque là fol et avantureux,
Que mon trop vain espoir m'avoit jà faict accroire
Que je pouvoy d'Olimpe acquérir la victoire,
L'esbranlant comme feit cest Hercul' furieux.
Mais, hélas ! je voy bien qu'en vain j'y mets ma force,
Veu que, de jour en jour, sa rigueur se renforce,
Sa grâce, son maintien, sa chaste cruauté.
Voylà comment, Belleau, voulant trop entreprendre,
Ainsi que les Géans je me suis laissé prendre,
Et voulant assaillir, ores je suis domté.

Que ne suis-je mué en quelque claire estoille,
A jamais attaché contre l'arche des dieux?
Que ne suis-je Persée, ou bien Chartier des cieux,
Une Urse, un signe blanc, une flâme nouvelle?
Je pourrois aiséement joyr de ma Cruelle,
Sans mortel avoir peur du foudre de ses yeux,
Sans me passionner de son ris gratieux,
Sans craindre le refus d'une bouche rebelle.
Je pourrois plus qu'heureux prendre le doux plaisir
De contempler son sein et sa bouche à loisir,
Voire bien reposer sur ses boules jumelles.
Hé ! Baïf, qui pourroit, qui pourroit m'engarder
De (comme demi-dieu) hardi me hasarder,
Veu que chez mon Olimpe est le lict des estoilles?

Je veux suyvant les pas du grand Enfant d'Alcmène,
  Race de Jupiter, que l'Amour soit vainqueur
  A l'appétit des yeux qui m'ont ravi le cueur,
  Me faisant redouter une Dame inhumaine.
Je veux à tout jamais m'esjouïr en ma peine;
  Je me veux estimer heureux en mon malheur,
  Franc et libre d'esprit, or' que soy' serviteur,
  Immortel comme un dieu en ceste vie humaine.
Mais si je suis ainsi passionné tousjours
  De ma Douce-guerrière, attendant le secours
  En vain de la beauté de celle qui ne m'aime,
Tout ainsi comme Hercule après plusieurs efforts
  Se brusla dessus Œthe, ainsi mon pauvre corps
  Aux pieds de sa beauté servira de victime.

Seulement le pourtraict de celle que j'admire
  Et qui fait que je suis, en mon malheur, heureux,
  Est du premier assault de moy victorieux,
  Si bien qu'en toutes parts mon pauvre cueur empire.
Las ! je me doubte bien que le mal sera pire
  Alors que je verray les diamants de ses yeux
  Que je puis comparer aux deux flambeaux des cieux,
  Et non pas à Cypris : car je crain trop son ire.
Il y a bien un poinct qui me peult soulager
  De ce Trompeur guerrier, voire en la fin vanger,
  C'est si je puis gaigner que ma bouche la baise.
Mais lors il fauldroit bien que ce fust à loisir,
  Sans empescher, bon dieu ! de mes yeux le désir :
  Autrement envieux ils auroyent entr'eux noise.

Mon cueur impatient du grand bien de ma bouche
 Et plaisir doucereux qu'ell' reçoit vous baisant,
 Me laisse incessamment comme estant desplaisant
 Qu'elle seule sans luy vostre grand' beauté touche.
Et si avez beau faire, or' que soyez farouche,
 Si est-ce que de vous il sera joüissant,
 Et, plus opiniastre à jamais me laissant,
 Il s'en ira choisir vostre sein pour sa couche.
Mais il fauldroit, hélas ! pour accomplir mon heur,
 Contenter amplement et ma bouche et mon cueur,
 Mon amour et mes yeux, mes désirs et ma vie.
Ne fuyez plus, Olimpe, et plus je ne seray
 Sans mon cueur, mais plustost vanter je me pourray
 Qu'avecque tous les dieux n'eschangeroy ma vie.

Ce Dieu Idalien, ce dangereux Archer,
 Ce petit dieu bandé, Roy de grand seigneurie,
 Au premier descocher d'une telle furie
 Si dru me poursuyvit, qu'enfin me feit broncher.
Encores pour cela ne me voulut lascher,
 Ains meutrier, affamé, envieux de ma vie,
 Qui estoit desja tout' à luy presque ravie,
 N'estant assez content de ses trets descocher :
Pour achever mon Tout peu mieux à son plaisir,
 Soudain se transformant, vint la langue choisir
 D'Olimpe, ainsi qu'il est subtil en entreprise.
Car elle, désirant au partir me baiser,
 Dedans mon pauvre cueur, sans de rien m'adviser,
 S'escoula finement où mon brasier attise.

Mon Olimpe, au secours, aidez moy, ma Maistresse,
Venez devant qu'il ait plus long temps attisé,
Je l'ay long temps prié, et par mes vers prisé,
Nonobstant je ne voy que ce Guerrier me laisse.
Il a saccagé tout, et son feu ne prent cesse,
Et croy qu'il a desjà mon esprit advisé,
Ce qui fait que je crain qu'il ne soit desguisé
En foudre et en tonnerre, en flamme vengeresse.
Que dis-je? ou suis-je? hélas! possible quelque chose
En vostre bouche, Olimpe, espiant se repose,
Et veult encor aider à mettre hors mon âme.
Venez, venez plustost donner contentement
Par un plus doucereux et long accollement :
Cela peult, ma Mignarde, appaiser ma grand'flâme.

L'Amour nous point, nous brusle, et nous bande les yeux,
De son dart, de son feu, et d'une folle attente :
Le dart entre dedans, le feu tousjours augmente,
Et le bandeau s'estraint sans espoir d'avoir mieux.
En vain nous implorons le secours de ces dieux,
En vain nous espérons avoir l'âme contante,
En pensant addoucir le mal qui nous tourmante
Par retirer, estaindre, et regarder les cieux.
Car nous avons, Belleau, tousjours nouvelle amorce,
Qui d'autant s'esvertue et augmente sa force,
Que nous pensons fuir et éviter les coups.
Nous avons pour nous poindre une flèche nouvelle,
Et pour nous consumer tousjours quelque estincelle :
Bref, nous traînons tousjours un lien après nous.

Ne trouveray-je point un remède à ma playe?
N'auray-je point repos? languiray-je tousjours?
Faut-il qu'opiniastre à jamais en amour
En mon propre malheur l'inconstance j'essaye?
L'inconstance d'un Dieu qui se paist de mon foye
Deschiré à morceaux ainsi que de vautours,
Qui béans affamez ont cherché plusieurs jours,
Sans avoir rencontré une nouvelle proye?
RONSARD, c'estoit assez de lire ta langueur,
Pour cognoistre combien est grande la rigueur
De ce cruel Amour, sans vouloir l'entreprendre.
C'estoit assez, Ronsard, si trop audacieux
Je n'eusse contemné la puissance des dieux,
Quand, me pensant moquer, je me suis laissé prendre.

D'ESPINAY,[85] si l'Amour m'estoit tant favorable,
Que du mesme brandon, dont il me feit aimer
Les yeux de ma Cruelle, il vouloist allumer
Un aussi chault brasier au cueur impitoyable
De celle qui me fait, ainsi qu'un misérable,
D'avantage la mort que la vie estimer,
Lors elle cognoistroit de combien m'est amer
Et fâcheux à porter ce tourment perdurable.
Et si, du mesme tret dont il frapa son cueur,
Il me venoit toucher, augmentant ma rigueur,
Comme de jour en jour il fait de ceste Fière :
Elle sçauroit bien mieux que ce n'est pas en vain
Que je quiers importun sa favorable main,
Et que je fay tousjours une instante prière.

Le Dieu fut trop cruel, lequel premièrement
  Nous sépara d'ensemble, alors que la nature
  Engendra les humains d'une forte ceincture
  L'un à l'autre attachez le plus estroictement.
Voire il fut trop cruel, il le fut voirement :
  Car si de l'advenir il eust eu quelque cure,
  Dès l'heure prévoyant le tourment que j'endure,
  Il nous eut délaissez, conjoincts ensemblement.
Il nous eut délaissez, plustost que voir ma peine
  Ne pouvoir addoucir une Dame inhumaine,
  Qui de son pauvre amant ne veult avoir pitié.
Je faux, ce n'est pas luy qui cause ma destresse,
  C'est vous tout seulement, c'est vous, fière Maistresse,
  Qui ne voulez vous joindre avec vostre moitié. [86]

GR. — Dites moy, ma COURONNE, [84] et bien, que dois-je faire?
  J'ay beau chanter Olimpe, ell' ne veult m'escouter :
  Venez, conseillez moy : me dois-je désister,
  Ou bien mettray-je peine à tousjours lui complaire?
Je croy qu'il vault bien mieux doresnavant m'en taire,
  La laissant pour jamais, et l'Amour despiter,
  Et contre son effort vaillamment résister,
  Puisqu'en mon entreprise il m'est ainsi contraire.
COUR. — Comment cela, mon DUC, estes vous inconstant?
  Est-ce la fermeté dont vous vous vantez tant?
  Voulez-vous contre un dieu esprouver vostre force?
GR. — Hélas ! je recognoy mon infâme penser,
  Et si je sens au cueur mon martire advancer,
  Servant à mon brasier d'une nouvelle amorce.

Depuis que l'Archerot m'eut un coup apperceu,
M'espoinçonnant au vif, ce Traistre impitoyable
Me pourchassa si bien, qu'en ma playe incurable
D'aucun allègement secours avoir n'ay sceu.
Je fus de son venin si doucement déceu,
Que m'esprisant du tout une main favorable,
Je n'ay peu recouvrer remède secourable,
Ayant dedans mon cueur le coup du tret receu.
Si bien que tout le feu qui le commun enflâme,
N'est qu'un morne glaçon au regard de ma flâme,
Qui poursuit et consume et martire mes jours.
Encore le Destin m'a faict tellement naistre,
Qu'a jamais de mon cueur Amour sera le maistre,
Et moy le vray sonneur des doux-aigres amours.

Mon Ronsard, tu m'as dict qu'en voyant ta Maistresse
Tu sentois peu à peu addoucir ta chaleur,
Ainsi comme un nocher au danger du malheur,
Quand il peult voir de loing le port de son addresse.
Tu me disois aussi que quand ell' te caresse,
Tu sens encore plus appaiser la rigueur
De ce follastre Amour qui tourmente ton cueur,
Et qui, plus que jamais, te détient en rudesse.
Mais c'est bien au rebours, malheureux que je suis,
Or' que je voye Olimpe, estranger je ne puis
Ce misérable soing, ce meurtrier de ma joye.
Que me rest'ra-il donc, sinon qu'incessamment
Je demeure vivant en immortel tourment,
Attendu qu'un remède est venin à ma playe?

Hé, MAIGNAN,[87] qu'à bon droit Empédocle disoit
Que des corps séparez l'une et l'autre partie,
Par un plaisant combat désirant estre unie,
Au cueur des animaux les flammes attisoit.
A tort et sans raison ce beau dict desplaisoit
A nostre Galien, car je sens une envie,
Qui me fait désirer la moitié de ma vie,
Comme si ce doux feu encor' me maistrisoit.
Et si je croy, Maignan, que mon amour extrême
Vient pour autant qu'elle ha le parfaict de moymesme,
Où mon corps imparfaict recherche une moitié :
Des deux premièrement un beau Tout devoit naistre,
Mais ce que le malheur pour lors ne permit d'estre,
Ores je le poursuy par nouvelle amitié.

BRÈCHE,[88] le seul plaisir du Vallon Clermontois,
Qui d'un cours pérennel t'escousles par la plaine,
Et passes près du lieu où la nature humaine
Te feit à ma naissance ouir ma foible voix,
TERRAIN,[88] l'autre plaisir de nos Princes et Rois,
Si vous voulez sçavoir quell' peult estre ma peine,
Quand vous vous trouverez avec Oyse et la Seine,
Las ! de vostre Grévin devisez quelquefois.
La Seine vous dira qu'une Dame trop fière
Fait sortir de mes yeux une claire rivière,
Pour trop obstinément mon amour desdaigner :
Et que si sa rigueur plus longuement me dure,
Que mon corps se fondant par le mal qu'il endure,
En bref temps s'en ira vostre onde accompaigner.

Je n'ay plus que le cueur qui tremblote et souspire
  Si je voy quelquefois les deux Astres jumeaux,
  Les deux Astres, la cause et l'object de mes maux,
  Les cordes, le fredon de ma jazarde lyre.
Tout me laisse au besoing alors qu'il fault bien dire,
  Ma langue se deseiche, et, comme les ruisseaux
  Qui roulent murmurans leur béguéantes eaux,
  Ell' ne peult prononcer et ne faict que redire.
Et alors, tout honteux, je despite l'Amour,
  Je despite ses trets, je despite le tour
  Qui premier me donna d'Olimpe cognoissance.
Tant plus je le despite, et plus je sens ce Dieu
  Attizer en mon cueur la force de mon feu,
  Et tant plus mon amour prend en soy d'accroissance.

Distillant ces souspirs du profond de mon âme
  Je fus fasché d'aimer, quand l'Amour endurci,
  Ce faux Amour trompeur, sur le soir obscurci
  Print un corps tout semblable à celuy de Madame.
Et comme ayant pitié du mal qui me renflamme.
  AURAT,[89] il feit semblant de me prendre à merci :
  Et or' me caressant d'un souzris addouci,
  Or, plorant, se disoit espris de mesme flamme.
Puis jecta ses deux bras sur mon col estendus,
  Et senty peu à peu mes espris esperdus,
  Mais au fort de mon aise il acéroit ses flèches :
Car ralumant mon feu par ce traistre moyen,
  Le souzris et les bras d'un arc et d'un lien,
  Les larmes luy servoyent de trets et de flamèches.

PONS,[88] ce n'est point assez, pour guarir ma blessure,
Non, ce n'est point assez de dire que l'Amour
Pour ma grand' fermeté me doit faire un bon tour !
Cela ne peult moindrir la douleur que j'endure.
Je cognoy trop Amour, je cognoy sa nature;
Il se change à tous coups; il est cens fois le jour
Muable et inconstant, et volette alentour
Et jamais il ne donne une joye qui dure.
Tant plus je vay avant, et tant plus ma douleur
En cens replis courbez s'enracine en mon cueur;
J'ay tousjours à mon mal une cause ennemie.
Et or' que je mérite avoir faveur de luy,
Si est ce qu'à jamais durera mon ennuy :
Car l'Amour n'aime point soulas de maladie.

Tout au moins, DENISOT,[90] puis qu'avoir ne puis mieux,
Donne m'en le pourtraict, pour, par ceste peincture,
Allentir quelque-fois la peine que j'endure
Et du semblable object en repaistre mes yeux.
Or me soit maintenant l'Archerot rigoureux,
Je puis malgré ses trets en ceste pourtraiture
Contempler aiséement la divine figure
De celle dont je suis constamment amoureux.
Qu'as-tu faict, Denisot, en voyant ceste image,
Je sens de plus en plus allumer mon courage,
Et attiser le feu en mon cueur tourmanté.
Presque autant que ma Fière, elle m'est inhumaine,
Quand voyant seulement une peincture vaine,
Plus Amour me contraint en voir la vérité.

Encore que l'Amour soit jeune et inconstant,
  Ayant les yeux bandez, mon D'ESPINAY,[85] si est-ce
  Que j'ay bien apperceu en sa folle jeunesse
  La ruse dont il est les plus fins surmontant :
Encor' qu'il soit follastre, il dissimule autant
  Que peult faire un plus sage en sa ferme vieillesse :
  Encor' qu'il soit aveugle, il use d'une addresse
  Dont ne s'aviseroit voire le plus constant.
Me voulant asservir sous le joug de ma Dame,
  Il ne me feit sentir du premier coup sa flâme :
  Mais l'ayant par six mois couvée dans mon cueur,
Et sentant qu'elle estoit assez enracinée,
  Pour résister au fort de mon âme obstinée,
  Il la feit apparoistre en sa plus grand' vigueur.

Celuy fut bien maudict des hommes et des dieux,
  Il fut bien ennemi de la douce nature,
  Qui ne sentit au cueur ceste douce poincture
  Dont l'Amour a vaincu le plus brave des cieux.
Il est premièrement aux hommes odieux,
  De luy ny de ses biens les dieux n'ont point de cure.
  Nature ne le tient comme sa créature,
  Et Amour le déchasse ainsi que monstrueux.
Telle fut, mon TALON,[91] la sorcière ennemie
  Qui empeschoit de voir la face de M'amie,
  Et contempler les yeux dont vint l'amoureux traict;
Car si sur ceste Femme Amour eust eu puissance,
  Jamais à son vouloir ell' n'eust faict résistance,
  Alors que Denisot en tiroit le pourtraict.

Aussi tost que la vei, aussi tost je fu pris,
Aussi tost je senty et mon corps et mon âme
Navrer et eschauffer d'un tret et d'une flâme;
Il fut aussi tost faict qu'il estoit entrepris.
Aussi tost je senty embraser mes esprits
Que j'eu veu, contemplant les beaux yeux de Madame,
La grâce, le maintien, la beauté qui renflame
Et attize tousjours le feu dont suis espris.
Hélas ! flots bienheureux qui roulez dans la Seine,
Si jamais la langueur de ceste longue peine
S'est imprimée en vous, et si une amitié
A quelque-fois pris lieu en vos eaux vagabondes :
Puisse aussi tost parler le murmur de vos ondes
Pour fléchir le dur cueur de Madame à pitié.

Tout ce qui plus me faict en aimant espérer,
Et vivre en espérant, c'est la grâce, Maistresse;
Ce qui me faict vivant éviter la paresse,
C'est que le paresseux n'est digne d'aspirer.
Aspirant je ne fay que tousjours désirer,
Et ce meurtrier désir, ne trouvant point de cesse,
Nourrit et entretient ma poignante tristesse,
Si bien qu'en désirant je ne fay qu'empirer.
Olimpe, si voulez que l'ardeur qui m'allume
Ainsi comme il s'esprit, en un coup se consume,
Eschangez vostre grâce au maintien rigoreux.
Hélas ! vous ne pouvez forcer vostre nature.
Ainsi tousjours prendront en mon cueur nourriture
L'Amour, l'Espoir, la Vie et mon feu désireux.

Mon Beaumais, [84] que le Ciel te fut lors favorable,
  Quand, changeant ton pays à cest air estranger,
  Tu trouvas le moyen de te pouvoir vanger
  De celuy qui me fait en aimant misérable.
Tu t'absentas premier que ta playe incurable
  T'eust osté le moyen de pouvoir desloger :
  Tu sceus en ce faisant ton martire alléger,
  Et quitter la rigueur de ton Impitoyable.
Mais ce cruel Amour, ainsi que forcené,
  Voyant que tu avois ses efforts destourné,
  Douta qu'en t'ensuyvant je ne ieisse le mesme.
Soudain il m'opposa une douce beauté,
  Et ne me descouvrit la fière cruauté,
  Tant qu'il veit que mon cueur fut en chaleur extrême.

Est-il ainsi, Maistresse? est il vray que l'Amour
  Vous a, du mesme tret dont il feit ma blessure,
  Navré jusques au cueur? sa cuisante poincture
  Et son feu doux-amer vous brusle à vostre tour!
Apprenez maintenant combien le long séjour,
  Poursuyvant vostre amour en une peine dure,
  Comme maistre de moy, contraignit ma nature,
  Me faisant langoureux mourir cent fois le jour.
Et je me tiens heureux qu'Amour vous fait cognoistre
  La douleur et l'angoisse, et quel mal ce peult estre
  Qu'aimer au désespoir de tout contentement;
Car, si en peu de temps l'Amour vous mescontente,
  Encor' que vous soyez plus seure en vostre attente,
  Quel mal est-ce d'aimer banni d'allègement?

RONSARD, ne me dy plus que pour n'en aimer qu'une,
L'homme se monstre lourd, et qu'un ferme amoureux
Ne mérite qu'Amour luy soit plus gracieux
Qu'a un tas d'inconstans qui changent de fortune.
Je sçay bien que la femme est semblable à la Lune,
Et que le plus souvent celuy qui aime mieux,
Est bien plustost hay, que quelque glorieux :
Aussi cela s'entend d'une flâme commune.
Et qu'il ne soit ainsi, ma grande fermeté
A sceu si bien forcer la fière cruauté
D'Olimpe, qui commence à m'estre plus humaine,
Qu'ores je suis certain que, pour un tel loyer,
Les dieux ont bien daigné leur puissance employer :
Voylà que c'est d'aimer une Dame divine.

OLIMPE, je ne veux, comme Fils de la terre,
Reprenant mon audace enter par dessus vous
Les roches et les mons, essayant le courroux
Et le pouvoir des dieux pour victoire en acquerre.
Je ne veux, au danger d'un foudre et d'un tonnerre,
Ainsi qu'audacieux les menacer de coups;
Car je sçay fermement qu'ils ont pouvoir sur nous,
Je ne veux entreprendre une si folle guerre.
Mais bien je veux monstrer, comme l'un des Luicteurs,
Prests à gaigner le pris des plus braves vainqueurs,
Que je veux hazarder mon honneur et ma vie :
Et que, pour le guerdon, je ne quier seulement
Que mon juste travail donne contentement
Et quelque doux plaisir aux beaux yeux de M'amie.

Le soleil estrivoit contre l'air embrouillé,
  Enfonçant mille trets dans une espesse nue,
  Quand je senty plouvoir une pluye menue
  Pesle-mesle sautant sur mon corps despouillé.
Je pris mon vestement qui, desjà tout mouillé,
  Degoustoit çà et là, et puis je m'esvertue
  De courir, me sauvant, la chair à demi-nue,
  Sous un chesne ou estoit un Amour entaillé.
Approchant de cest arbre à flamèches cuisantes,
  Je vei voler vers moy mille torches ardantes,
  Que cest Idole feinct à longs trets me dardoit.
D'autre costé, le ciel, en distillant sa pluye,
  Faisoit au nouveau feu augmenter sa furie,
  Quand, sentant son contraire, et plus se r'allumoit.

J'allentoy mon ardeur, et ma pauvre âme lasse
  Contemploit vos deux yeux, quand desjà mes espris,
  Estonnez en mon bien quasi comme surpris,
  Se laissoyent submerger au beau de vostre face.
Ils s'estoyent jà deux fois plongez un long espace
  Au fond de vostre cueur, alors qu'ayant repris
  Leur force, et esprouvant ce qu'ils avoyent appris,
  Ils vindrent aborder au port de vostre grâce.
Mais vous, ma Toute-belle, estonnée de voir
  Ces pauvres fortunez, vous voulustes sçavoir
  La cause de leur mal, et, comme pitoyable,
Les receustes chez vous, que plust or' à mon Dieu
  Qu'ils n'eussent jamais veu la grandeur de ce lieu,
  Puisque pour vostre amour ils m'ont faiçt misérable.

Je l'ay bien apperceu qu'en vain je le cachois;
J'avoy beau le céler, ce n'est pas sa nature;
Il ne se peult tenir en mortelle closture :
L'eussay-je sceu forcer, veu que son serf j'estois?
Ma force, mon penser, mon cueur, mon sang, ma voix,
Tesmoignants les efforts de si forte poincture,
Monstrent évidemment la peine que j'endure
Pour estre faict esclave aux amoureuses loix.
La force me défault, le penser me martire,
Le cueur, le sang troublez, la voix ne peult rien dire,
Et quand il se fault taire, ell' ne peult rien céler.
Voylà comment, changé de toute contenance,
Ce qui me fait douloir vous vient en évidance,
Et puis l'Amour ne peult en rien dissimuler.

En l'an vingt-et-unième après que je fu né
Je senty de l'Amour la première secousse;
Je senty son venin en la saison plus douce,
Après qu'il eut six mois dans mon cueur séjourné.
Le dixième de Mars, me sentant estonné
Ainsi que d'un esclat que Jupiter nous poulse
Depuis que justement sa grandeur se courrouce,
J'apperceu que dès lors j'estois empoisonné.
Et tout depuis ce jour je n'ay faict que me plaindre
D'Amour, et tant s'en fault que ma playe soit moindre,
Quant mesme je la sens augmenter tous les jours.
Mais depuis quelque temps j'addresse ma prière,
En délaissant mon Juge, à ma douce Jolière,
Car sinon de sa part jamais n'auray secours.

Amour se balançoit ainsi qu'une nuée,
Qui, jà noire et espesse estrivant contre l'air,
Laisse, puis çà, puis là, de son eau distiler,
Et puis tout en un coup nous la voyons crevée.
Ainsi ce faux Garson, dont la force esprouvée
Sur moy, son serviteur, ne se peult plus céler,
A le voir comme las ne pouvant plus voller
Laisse cheoir son carquois et son arc dans la prée.
Je vay tout curieux pour sçavoir que c'estoit,
Je lève le carquois : mais luy qui m'aguestoit
Se sentant offensé vint la teste baissée.
Je mei la main à l'arc, je pris à descocher,
Et luy qui est un dieu, pour mieux me despecher,
Se transforma en tret, dont j'eu l'âme percée.[92]

Je me plais en l'erreur de ma tendre jeunesse,
Je me plais quand je voy courber un arc Turquois
Contre ma fermeté, et qu'à toutes les fois
Cest Archer aveuglé dedans mon cueur addresse.
Je me sens tout joyeux si j'appercoy qu'il dresse
Un brandon, quand il a desgarni son carquois
J'ay le cueur allégé : car ce que je reçois
Ne vient que pour aimer une belle Maistresse.
Or qu'il ne voise plus orgueilleux se vanter
D'avoir quelque moyen de me mescontanter,
Puis que je ne crains plus ny ses trets ny sa flâme.
Car si c'estoit son but de me martiriser,
Fust-il plus cauteleux, il devoit s'adviser
Qu'il ne falloit choisir une si belle Dame

Veux-tu sçavoir, BEAUMAIS [84], ce que fait ton Grévin,
Ce qui plus le tourmante et ce qui plus l'amuse?
Tu le sçauras, Beaumais, c'est sa Dame et sa Muse,
Qui exercent son chant sur un subject divin.
Et ne se contentant, pour avancer sa fin,
De vieillir sur un livre, encor' jeune il s'abuse
Après ce fol Amour, et pense par sa ruse
Forcer comme un Géant les dieux et le destin.
Tant plus il marche avant et tant moins il s'avance,
Il est tousjours nourri d'une vaine espérance,
De sa Dame et sa Muse incessamment geiné.
Sa Dame le détient au long de la journée,
De nuict il est charmé de sa Muse obstinée;
Voylà ce que luy sert estre en ce monde né.

Avez-vous arresté de m'estre si rebelle?
Dites, ma Douce-fiere, avez-vous arresté
De me fuir autant que ma grand'fermeté
Reprend de jour en jour une force nouvelle?
Si le voulez ainsi, soyez moy donc cruelle
Et rebelle du tout, que je sois tourmenté
Tellement à ce coup, que pour la cruauté
Je ne puisse estre espris de quelque autre estincelle.
Vous en estes contente, et je le veux ainsi,
Vous l'avez arresté, et je l'accorde aussi,
Le salut du vaincu c'est n'avoir espérance. [93]
Ha Dieu! qu'elle fureur dont je me sens espris,
Je voy bien maintenant qu'en vain j'ay entrepris
De délivrer mon corps, qui n'est en ma puissance.

Lors qu'on parloit d'accord entre ces deux grans Rois
  Qui tiennent sous leur main le plus beau de la terre,
  C'estoit lors, D'ESPINAY[85], que commença la guerre
  Dont encore se plaint ma lamentable voix.
Et lors que sur ton Lut amoureux tu chantois
  La douce cruauté qui tient ton cueur en serre,
  C'estoit lorsque l'Amour ainsi comme un tonnerre
  Foudroyoit dans mon cueur l'honneur de son carquois.
Et voylà, d'Espinay, comment en espérance
  De voir encor' la paix redorer nostre France,
  Ce mortel ennemi me dressoit mon malheur.
Si bien que maintenant la guerre et la rancune
  Des peuples ennemis, s'est ramassée en une,
  Dressant son escadron contre mon pauvre cueur.

OLIMPE, çà, ce sein, çà, ces Terres d'i voire,
  Qui portent au sommet un corail enchassé,
  Dont ce folastre Amour le plus souvent lassé
  Me darde mille trets, auteurs de sa victoire.
Ça, Mignarde, ce sein, où ma voix, ma mémoire,
  Ma vie, mes esprits, et mon cueur enlassé
  Sont demeurez captifs depuis qu'a commencé
  Vostre œil à triompher de moy et de ma gloire.
Ça, Mignarde ce sein, affin qu'en une fois
  Je puisse recouvrer, en le baisant, ma voix,
  Ma mémoire, ma vie, et mes esprits : De l'autre
Retenez-le hardiment, car Amour l'a voué
  Pour nous servir tousjours, dont je l'ay advoué;
  Mais Mignarde en son lieu vous me donrez le vostre.

Tout le bien que j'atten de vous, fière Maistresse,
N'est qu'une cruauté, un despit, un desdain,
Un cueur trop obstiné, un refus inhumain,
Une longue rigueur, une ingrate rudesse.
J'ay beau persévérer en mon humble caresse,
J'apperçoy maintenant que je poursuis en vain,
Le peu de bien que j'ay s'évanouit soudain,
Et à mon long torment je ne voy point de cesse.
Le fruict de mon service au moins nous demourra,
C'est qu'avecque le corps vostre nom ne mourra,
Vengé, par mes Sonets, d'éternelle misère.
Et moy, pour le guerdon de tout ce que j'ay faict,
C'est d'avoir rencontré un si divin object
Pour monstrer aux nepveux ce que je pouvoy faire.

Petits Archers trompeurs qui, de nuict voletants
A l'entour de mon lict, martirez ma pensée,
Et qui de descocher n'avez la main lassée,
Envieux de mon bien et de mes jeunes ans :
Volez vers mon Olimpe, allez seuls joüissans
De ce qui m'appartient, et, l'ayant resveillée,
Présentez en mon nom ceste carte esmaillée
De plaintes, de souspirs, de pleurs, et de tormans.
Et en la présentant, dites luy : Obstinée,
Tiendrez vous vostre grâce à jamais destournée
De celuy qui pour vous vit misérablement?
Au moins, si ne voulez entendre sa prière,
Entendez les tesmoings de sa longue misère :
Possible vous aurez pitié de son torment.

Au moins si je ne puis acquérir vostre grâce,
Et que je soy' frustré de ce bien que j'attens,
Faites moy ce bon tour pour loyer des tourmens,
Que j'ay trop malheureux souffert par longue espace.
Monstrez à mes Sonets une plus douce face
Que n'avez faict à moy, qui en mes jeunes ans
Tasche de vous venger de l'injure du temps,
N'ayant aucun soulas pour chose que je face.
Soyent ces vers ensuyvans gravez dans vostre cueur,
Pour tesmoigner l'effect de vostre grand'rigueur
Aux siècles advenir, et pour ma récompense :
GRÉVIN, EN ADMIRANT UNE FIÈRE BEAUTÉ,
ENCOR' QU'IL N'AIST RECEU QUE TOUTE CRUAUTÉ,
NE LAISSE POINT D'AIMER SANS ESPOIR D'ALLÉGEANCE.

Amour, ce faux Garson, me tient dessous sa loy
Ainsi qu'un pauvre esclave, exerçant sa puissance,
D'autant qu'il me voit ferme en ma persévérance,
Et que je l'ay tousjours redouté comme un Roy.
Car, pour mieux redoubler sa cruauté sur moy,
Il adjouste tousjours quelque dure sentence,
Qui nourrit vainement ma trop vaine espérance,
Et de ce dur marteau veult esprouver ma foy.
Non content de cela, il m'estraint, il me serre
D'un lien rigoreux, puis à l'aise il desserre
Tout en un coup sur moy le foudre Idalien.
OLIMPE, vangez moy de son outrecuidance,
Par une loy plus douce et plus douce sentence,
Et par l'embrassement d'un bien plus doux lien.

Ronsard, qu'un doux venin et le gentil erreur
D'un amour plus gentil, dessus ta chanterelle
Feit tesmoigner l'ardeur d'une vive estincelle
Qui avoit doucement espoinsonné ton cueur;
Ronsard, dis-je, qu'Amour, par un effort vainqueur,
Feit languir à l'object d'une beauté rebelle,
Arrosant ton esprit d'une source éternelle
Pour tesmoigner à tous sa force et sa grandeur :
Si tu as commencé, en eschangeant ta lyre
A l'airain esclatant (ce que France désire)
La proüesse et grandeur de nos vaillans ayeux,
Ne vien voir mon Olimpe, évite son œillade,
Autrement dy adieu, adieu la Franciade,
Car plus que Francion ont de pouvoir ses yeux.

Encor' que le Destin sainctement ordonné,
Dont on ne peult changer l'immuable sentence,
Ainsi qu'il est sorti de divine ordonnance,
M'eust tousjours trébuché dès le jour que fu né,
Touteffois son arrest ne m'a tant estonné,
Qu'il aist aucunement esbranlé ma constance :
Car tant plus il m'assault, tant plus ma résistance
Empesche qu'on ne voit mon cueur desarçonné.
Par cela vous voyez, Olimpe, que la force
De vostre serviteur se roidit et s'efforce
Encontre le Destin et son intention.
Il vous est donc aisé donner ce qu'il demande,
A sçavoir vostre cueur : car Amour le commande,
Entend qu'il est desja sien en élection.[94]

Ce petit œil mignard, au dessous la vouture
  D'un sourcil brunissant, dont l'esclair radieux
  Resemble le flambeau qui, le premier aux cieux,
  Brille un rays argentin, miracle de nature :
Puis un beau front d'ivoire, ou la belle closture
  D'une tresse dorée en replis tortueux
  Et annelets crespez assemble ses cheveux,
  Espars, par cy par là, d'inégale mesure :
Une bouche, un corail, une rose, un œillet,
  Une lèvre, une freze, et un menton douillet,
  Où nichent ces Meurtriers qui font pasmer mon âme;
Une joue d'albastre, où un beau teinct vermeil
  Fait en s'entremeslant comme un petit soleil,
  Ce sont les premiers traicts des beautez de Madame.

Ce que Nature avoit de chaste et d'honorable,
  Caché comme en espargne au plus creux de son sein,
  Et dont elle avoit faict de tout temps le dessein,
  Pour en faire en-après un chef-d'œuvre admirable,
Elle le desploya d'une main libéralle,
  En voulant redorer nostre séjour humain,
  Alors que ma Maistresse apparoissant soudain
  Comme un rayon du Ciel, print naissance fatale.
Elle la feit compagne en maintien et beauté
  Aux filles de Cypris, en saincte chasteté
  A la chaste Pallas tutélaire de France.
Et, affin qu'elle fust object des bons esprits,
  Ell'luy donna naissance au plus beau de Paris,
  Au giron des neufs Seurs, ès bras de la Science.

La Terre pour vanger ses Enfans foudroyez
Par la force des dieux, ainsi que forcenée
Pour le dueil quell' portoit, toute descoulorée
Laissa les monts, les vaux et les bois despoüillez :
La mer se déséchoit, et les flots desvoyez
Engloutis délaissoyent leur carrière ordonnée,
Si bien que l'on pensoit que par la destinée,
Fussent les biens de terre et du ciel déniez.
Encor' sceut-elle plus vanger leur injustice,
Opposant la beauté de son parfaict Narcisse,
Duquel l'Amour brusla les déesses et dieux.
Comment pourray-je donc soustenir la vengeance
De l'Amour, opposant la plus belle de France,
Quant la moindre beauté a sceu brusler les cieux?

Hélas ! n'estoit-ce assez endurer de martire?
N'estoit-ce assez, Amour, pour te rendre vainqueur
De ton pauvre Grévin, d'avoir donné son cueur
A l'envieux Vautour qui le ronge et deschire?
C'estoit assez, Cruel, il te devoit suffire,
Sans le bannir du bien et du premier bon-heur
Que reçoit en amour un pauvre serviteur :
C'est de parler s'il peult à celle qu'il désire.
Tu m'arraches ce bien, et veux par ce moyen
M'estraindre d'avantage en ton fâcheux lien,
Triomphant plus long temps de moy et de M'amie.
Tu te fais tort, Amour, car au lieu que j'estois
Mourant et espérant le jour cinquante fois,
Je pers tout en un coup et l'espoir et la vie.

Ainsi que le lion qui, de l'obscur d'un bois
Sortant tout affamé, se jette dans la prée,
Courant deçà delà d'une course esgarée,
S'il oit de la brebis la lamentable voix :
Ainsi le Dieu d'amour, tirant de son carquois
Le poison de ma vie, une flèche acérée,
Sortoit tout furieux de la voute azurée,
Cherchant de toutes pars le lieu auquel j'estois.
Il m'apperceut jouant sur un public Théâtre,
Et m'ayant recogneu ne laissa de me batre,
Encores que pour lors je fusse desguisé.
Il commença le jeu de ma peine notoire,
Eschangeant une fable en une vraye histoire,
Une feinte risée en un feu attizé.

Non que je prise tant la récompense heureuse,
Joüissant de ce poinct qu'on estime parfaict,
Comme vostre douceur et grâce qui me fait
Oublier les travaux de la suyte amoureuse.
L'espoir en est nourri, l'attente désireuse
Entretient ma blessure, et puis le doux effect
Enlasse doucement mon cueur de son bien-faict,
Sans que puisse sentir ma playe douloureuse.
Tout ce que plus j'atten, c'est voir ma fermeté
Inciter à pitié vostre fière beauté,
Et faire que puissiez entendre ma constance.
Non, non, je suis content seulement que l'Amour
Nourisse vostre cueur d'un aussi dur séjour,
Et je m'asseure bien que j'auray jouissance.

Pons[83], si ton bon vouloir fut jamais incité
Par les pleurs importuns et l'instante prière
De ton fidelle ami, va t'en vers ceste Fière,
Luy remontrant les poincts dont je suis tourmanté :
Porte luy ce souspir, et de ma liberté
Fay luy pour tout jamais la delivrance entière,
Et l'asseure hardiment qu'elle seule première
Sceut forcer le rampart de mon cueur surmonté.
Tu luy diras sur tout, mon Pons, je t'en advoüe,
Que pour elle mon cueur dévotement je voüe,
Mon cueur qu'autre beauté ne peut oncq' esbranler
Va, je n'en suis fasché, puis que par la défense
Je suis à tort banni de sa douce présence :
Mais attisant mon feu, garde de te brusler.

Brunette, dont les yeux me servent d'un soleil,
Lors que je m'aviande en la douce Ambroisie
De vos rares beautez et rallente ma vie
Dans le Nectar mielleux de vostre teinct vermeil;
Brunette, qui pouvez d'un seul clin de vostre œil
R'aiser plus doucement ma pauvre âme ravie,
Quand béante par l'air et panthoyement saisie,
Yvre de nouveautez, dort un profond sommeil,
Brunette, si le vent empoupant ma navire,
Me veult faire surgir au port que je désire,
Or' que sois empesché de ce Faux envieux :
Je ne seray pourtant destourné de ma voye,
Pourveu que de ma Hune attentif je vous voye.
Et que sois radressé du Phare de vos yeux.

Compensez mon amour d'un amour mutuelle,
  Dame, qui me pillez et l'esprit et le cueur
  Compensez mon amour, et de pareille ardeur
  Laissez couver le feu dans vostre âme rebelle.
Laissez dans vostre cueur, laissez, ma Toute-belle,
  Escouler doucement ceste douce liqueur,
  Par qui jadis Amour se feit des dieux vainqueur,
  Et peut bien addoucir la plus fière et cruelle;
Dame, ne pensez pas ce grand dieu dépister,
  Comme si vous pouviez contre luy résister :
  Car si n'avez encor' senti son estincelle,
Si la sentirez vous, et, possible, à l'endroict
  D'un qui, récompensant ma cause et mon bon droict,
  Vous manquera d'autant que je vous suis fidelle.

Dame, JE QUIERS A UNG[95]; cest ung est vostre cueur,
  Vostre cueur est ma mort, qui la mort me dénie;
  Et si, par ceste mort, mon âme estoit ravie,
  Je serois en un coup de mille morts vainqueur.
Si je meurs mille fois, le faux Amour trompeur,
  Qui, à chesnes de fer tient mon âme saisie,
  Remet dedans mon cueur une nouvelle vie,
  Retranchée subit par nouvelle rigueur.
Donnez moy ceste mort, las ! affin que je meure
  Mille morts en un coup, et qu'en une mesme heure
  Je sente mille assaults au milieu d'un effort;
Ou bien, ma Toute-belle, ou bien, Douce ennemie,
  Faites de vostre cueur une nouvelle vie,
  Et plus je ne seray poursuyvant une mort.

Loys, as-tu receu la lettre de Madame?
S'il est ainsi, Loys n'arreste plus longtemps
A me faire joüir de ses rares présents,
Autrement dis adieu à mon cueur et mon âme.
Hélas! tu sçais tant bien que mon désir s'enflâme
D'autant que tu me fuis, tranche doncque mes ans,
Ou donnes, en un coup, ce qui les rend contans,
Et ne ventile plus si vainement ma flâme.
Ha! je l'oy, ce me semble, et la voy, et la tien :
Non, ce n'est elle pas, jamais un si grand bien
Ne me pourroit venir : je l'ouvre, je la baise,
Je commence à la lire, et si ne puis penser
Que je puisse achever sans vivre et trespasser,
Trespasser et revivre au milieu de tell'aise.

Mon cueur enamouré de vostre cueur, Mignarde,
Mignotoit un bouquet des plus exquises fleurs,
Que le riche printemps par les douces chaleurs
Des doux-souflans Zéphirs ventile et amignarde.
Quand il l'eut achevé, il le donna en garde
A l'Espoir, qui le meit aux ruisseaux de mes pleurs,
Pensant le rafraischir : mais mille et mille ardeurs
Le feirent deseicher sans qu'Espoir y print garde.
Lors comme en un besoing il se fault adviser
D'une addresse plus grande, il se feit desguiser,
Luymesme en un bouquet vint en vostre présence.
Il fut reçeu de vous, et mis en vostre sein :
Ainsi souventes fois, au défault d'un dessein,
Il advient un bon heur contre toute espérance.

Je fus évanouy dans le sein de Madame,
  Alors que je senty le poison s'eslancer
  Aux lieux les plus secrets de mon libre penser,
  Saisissant en un coup ma raison et mon âme.
Le favorable accueil æsla si bien ma flâme,
  Qu'à l'instant me senty et vivre et trespasser,
  Ravi jà commenceant, pour me voir caresser,
  De suyvre la beauté qui m'englace et m'enflâme.
Je fus poète des lors sans longuement ronger
  La fueille du laurier, sans curieux songer
  Sur le mont de Parnasse et boire de son onde :
Car je peus aiséement assouvir ma raison
  De mille déitez par ceste pasmoison,
  Ainsi que dans son sein toute grandeur abonde.

Encore que je soy' vostre esclave, Maistresse,
  Et que d'un seul clin d'œil vous puissiez foudroyer
  Ce pauvre langoureux, qui ne fait qu'employer
  Ses ans pour addoucir vostre grande rudesse,
Encor' que je prévoye une rigueur, si est-ce
  Que je suis tousjours prest d'attendre et d'espier
  Mille et mille moyens qui me pourront lier
  Et délivrer ès mains de la cuisante angoisse.
Paris, maudict le jour que jamais je te vei,
  Puisque tu prens plaisir de me voir asservi.
  A l'appétit cruel d'une Dame si fière.
Toi qui cognois l'Amour et qui, pour ton plaisir,
  As de tout ta patrie offensé le loisir,
  Ne crains-tu point des dieux une vengeance entière?

Sur les replis courbez de la Seine ondoyante,
Un soir je caressoy, doucement ocieux,
Celle qui seulement d'un rayon de ses yeux
Foudroyé dessus moy, m'asseure ou m'espouvante,
Quand voyci tout subit une forte tourmante
Qui, poissant la clarté du beau serein des Cieux,
D'un double estourbillon noir palle pluvieux
Esbloüit en un coup ma raison plus constante.
Je fus évanoui en sentant peu-à-peu
Escouler en mon âme un venin et un feu,
Dont ce cruel Amour se faisoit jà mon maistre.
La tourmante s'enfuit quand Olimpe eut jetté
Sur le ciel murmurant un rays de sa beauté,
Mais, la jettant sur moy, ell' feit mon mal accroistre.

NAÏADES, qui hantez les humides rivages
De la rivière d'Oyse, et qui, souventes fois,
Sur les replis de Brèche[88] au son de vostre voix
Carollez à pleins saults sous les espez fueillages,
Vous veistes mon Olimpe, et de vos beaux ombrages,
Esleus entre les bras des plus verdoyants bois,
Vous luy feistes présent, le premier jour du mois
Qui donne, libéral, les vins et les fruictages.
Au moins la veistes vous, et pouvez maintenant
Juger si c'est en vain que je plains mon tourmant,
Et si je suis heureux d'avoir telle Maistresse.
Je le suis voyrement, et si j'ay bien raison
De me plaindre captif en si forte prison,
Veu que pour tout soulas je n'ay qu'une rudesse.

Puisqu'il est arresté, par fatale ordonnance,
  Que je meure en tes bras, PARIS, et que la mort
  Jà-jà me bien-heurant me poulse sur le bort
  Pour allenter ma soif au fleuve d'oubliance,
Puis qu'il est arresté que pour la récompanse
  De ma grand'fermeté je sentiray l'effort
  Des trois fatales Seurs qui ont filé mon sort,
  Je me plais de mourir au plus beau de la France,
Et te supply, Paris, que sur mes os couvers,
  Pour un long souvenir soyent engravez ces vers,
  Tesmoins aux successeurs de ma fidèle flâme :
CY GIST SOUS CESTE TOMBE UN POETE CLERMONTOIS,
  OPINIASTRE AMANT, QUI, MOURANT UNE FOIS,
  SE SENTIT BIENHEUREUX D'ENDURER POUR SA DAME.

Mes pleurs et mes souspirs sont flamèches ardantes,
  Qui d'autant que le feu couvoit dedans mon cueur,
  D'autant de jour en autre ells esmeuvent l'ardeur
  Délaissée en mon corps ès playes plus cuisantes.
Tout cela qu'en six mois les flammes renaissantes
  Avoyent faict élever du vif de leur chaleur,
  Ainsi comme en réserve à future douleur
  S'estoit mis dans mes os et veines attirantes.
Or pourtant que le feu augmenté doublement,
  Veult un lieu redoublé à son proche élément,
  Ne se pouvant tenir en petite closture,
Le tout sort eschangé en pleurs et en souspirs
  De mes os esclatez, et de ces faux désirs,
  Ainsi qu'ils sont de feu, les flammes j'en endure.

Sur le plus beau patron des plus belles idées
Assises à l'entour de dame Éternité,
Fut tiré le pourtraict de la seule beauté
Où de tout mon espoir les æsles sont guidées.
Les contraires humeurs y furent accordées,
Eschangeant leur contraire en une cruauté,
Qui s'opposant au fort de ma grand'fermeté
Tiennent dessous leur main mes puissances bridées.
Le feu, l'air et la terre, et l'humide élément
L'un à l'autre meslez feirent ensembléement
Un mutuel accord, si bien que, dès ceste heure,
Conjurèrent ensemble en mon commun malheur,
Composant le venin qui fait ardre mon cueur
Et asserant le tret dont il fault que je meure.

Hé ! si le mal d'aimer recevoit guarison
Par art de médecine ou par la nécromance,
Il y a jà long temps, pour avoir délivrance,
Que j'eusse contre luy pris un contrepoison.
Ce dont je le combas est ma seule raison,
De ma seule raison je luy fay résistance,
Mais hélas ! la raison n'a pas ceste puissance,
Veu que desjà l'Amour la tient en sa prison.
Adieu donc ma raison, adieu la médecine
Et les cercles charmez ; une playe divine
Ne se ferma jamais sans un divin pouvoir.
Me soit donc le recours à vous, ma Douce-fière ;
A vous, Toute-divine, addressant ma prière
Je pourray, de mon mal, quelque allégeance avoir.

Hé! quel cruel Démon sur mon bien envieux
  A tousjours martelé au roc de ma pensée,
  Depuis l'heure et le jour que fut encommencée
  La blessure et la flâme en mon cueur amoureux?
Je suis au désespoir, et si suis désireux,
  Et puis tout en un coup l'espérance eslancée
  Vient chatouiller mon âme, et elle courroucée
  Desdaigne les appasts de l'espoir curieux.
Il me falloit choisir une Dame moins belle,
  Ou ne me rendre pas si constant et fidelle,
  Pour n'estre point geiné de l'espoir et désir.
Je faux, veu que je suis par fatale ordonnance
  Son amant destiné : je n'avoy la puissance
  De la prendre ou laisser, rejetter ou choisir.

Tout ainsi que le feu brandi du hault des cieux
  S'eslance çà et là sur les flancs de la terre,
  Depuis que Jupiter envoye le tonnerre
  Pour venger les péchez des plus malicieux :
Le feu (tant est subtil) passe au travers des lieux
  Qui résistent le moins, et, s'attizant, il erre
  Par les porres du corps, puis sa force il desserre,
  Pardonnant à la peau, sur ce qui est au creux.
Ainsi le doux venin, et la secrette flâme,
  Qui brillante sortit des beaux yeux de Madame
  Perça soudainement tous mes esprits enclos.
Puis furetant mon Tout, n'exerça sa puissance
  Sur ce qui luy faisoit le moins de résistance,
  Mais foudroya d'un coup mes veines et mes os.

Je sens en mes esprits la fièvre continue
  Avoir depuis six mois pris son commencement,
  Je la sens en mon cueur brusler incessamment
  Absente de l'object dont elle est maintenue.
Plus la cause je quiers, moins m'est elle cogneue
  Et ainsi je ne puis avoir allégement,
  Car avant qu'ordonner quelque médicament
  Il fault sçavoir le fond duquel elle est venue.
Et en cela je veux desmentir Galien,
  Quoy qu'il soit nourrisson du prince Délien,
  Quand il dit que le chault qui nos esprits enflâme
Fait la fièvre d'un jour : car s'il estoit ainsi,
  Je n'eusse plus l'accez dont mon cueur est transi,
  Veu qu'il vint seulement d'un clin d'œil de Madame.

S'il est vray que le Ciel nos fortunes balance
  Et que pour un bien-faict nous recevons du bien,
  Je suis bien asseuré qu'à l'eschange du mien,
  Du Ciel a tout le moins auray-je récompanse.
Mon bien-faict c'est aimer et vivre en espérance,
  Estre toujours constant et fidelle, combien
  Qu'à mon persévérer on oppose un maintien
  Cruel et rigoureux, déniant jouissance.
Mon amour, mon espoir, ma constance, ma foy,
  Balancez aux rigueurs que de vous je reçoy,
  Tesmoigneront assez vostre grande injustice.
Vous qui estes céleste, en faisant le devoir
  Du ciel, récompansez par amour, par espoir,
  Par constance, par foy, un si loyal service.

Je vanteray tousjours les yeux de ma Maistresse,
  Les plus beaux et parfaicts qu'oncque la France aist veu :
  Si l'on veult alléguer que l'Amour m'a déceu
  Et que suis aveuglé du feu de ma jeunesse,
Qu'on la contemple un peu, on sçaura qu'elle addresse
  Ils ont à descocher, et quand on l'aura sceu,
  On ne s'esbayra si ce que j'ay receu,
  Enfermé dans mon cueur, me tourmente et me blesse.
On me dira heureux que si gentil erreur
  Conduit mes jeunes ans sous l'æsle du Vainqueur,
  Et plus heureux encor' d'avoir si belle Dame,
Qui, du rays de ses yeux, ne m'a tant seulement
  Faict sentir l'esguillon de l'amoureux tourment,
  Mais m'a donné moyen de descrire ma flâme.

Mon BEAUMAIS [84], mon confort, qui, loing de ton Grévin,
  Æslé du doux espoir, abbandonnas ta terre,
  Pour, en autre pays, avecque peine, acquerre
  Ce qui est péculier à ton esprit divin :
Revien quand tu voudras, tu trouveras ma fin
  Poursuyvie à l'effort de l'Amour qui me serre,
  Et qui incessamment dedans mon cueur desserre
  Les bourreaux affamez de mon pauvre destin.
Tu m'as veu, mon Baeumais, dès ma première enfance,
  Tu m'as veu, mon Beaumais, depuis mon innocence
  Jusqu'à vingt-et-un-an tousjours libre et gaillard;
Revien quand tu voudras, je suis en servitude,
  Mené à l'appétit d'une Dame trop rude,
  Et d'un des trets d'Amour percé de part en part.

Grâce, Beauté, Vertu, et toute gentillesse
  Avoyent faict un complot contre ma fermeté,
  Bien que j'eusse juré de suyvre liberté,
  Renonçant pour jamais au joug d'une Maistresse;
Ils avoyent toutesfois de si subtile addresse
  Emmielé mon cueur, que sans Grâce et Beauté,
  La Vertu pouvoit bien forcer ma cruauté,
  Empreincte comme ell' est en sa tendre jeunesse.
De ces quatre tu fus dompté premièrement,
  Ores par la Vertu tu es pareillement
  Retraîné comme moy à l'amoureux naufrage.
Rien ne sert le voguer tant de fois entrepris,
  On ne veult descouvrir ce dont l'on est espris;
  Nonobstant, mon FARDEAU[84], ne perdons le courage.

JODELLE, mes Sonets ne sont que simple prose,
  Que l'Amour accourcit selon son bon advis,
  Et moy, comme le feu qui esmeut mes esprits
  S'allume ou s'attiédit, la rythme j'en compose.
Cil qui feignant l'amour, en son esprit dispose
  De montrer par ses vers ce qu'il a bien appris
  Affin de s'acquérir du verd laurier le pris,
  Remasche les secrets de la Métamorphose :
Mais moy que l'Amour tient dès long temps prisonnier,
  Captif comme un forçaire au joug de son collier,
  Je n'escry la grandeur, mais le mal qui me blesse;
Et je n'estime pas un homme estre amoureux
  Qui farde affectéement ses beaux vers orgueilleux,
  Entant qu'il ne le peult pensant à sa Maistresse.

Je sen le doux venin ramper dedans mon cueur,
Je sen un feu secret qui se couve en mon âme,
Je sen le tret aigu qui mes muscles entame,
Et de mon propre sang empourprer ma couleur :
Je sen dans l'estomach la fatalle liqueur,
Et dedans mes esprits une cuisante flâme,
En ma chair et mes nerfs la douleur qui me pasme,
Et de mon sang perdu une morte langueur :
Les trois m'ont assailli, un tesmoigne ma peine;
Les trois sont demourez, l'autre ha sa course vaine,
Et je couve en mon corps mon ennemi mortel;
Car le sang auquel gist mon esprit et ma vie
S'escoule à grands ruisseaux jusqu'au pied de M'amie,
Qui s'esgaye de voir mon désastre estre tel.

J'ay quelque-fois tenté d'œillader les merveilles
De ma fière Angelette et sa rare beauté,
Ses beaux soleils bessons et son liz argenté,
Et le double corail de ses lèvres vermeilles;
J'ay tenté d'œillader ses boulettes pareilles
A un tertre jumeau d'un beau laict cailleté;
Mais depuis que j'avoy l'œil sur elle jetté,
Je me sentoy picqué comme de mille abeilles;
Mille trets, mille feux s'eslançoyent dans mon cueur,
Me poignants d'esguillons, me bruslants de chaleur,
Yvre de doux venin, esblouy d'estincelles :
Si bien qu'en peu de temps, comme un homme charmé,
Ny mourant, ny vivant, j'eu le cueur entamé,
Sans brusler au milieu de cent flâmes cruelles.

Douce Jolière, hélas! entendez ma prière,
  Donnez à vostre esclave un eslargissement,
  Et si vous ne voulez vous fier au serment,
  En usant envers luy de rigueur coustumière,
Hélas! prenez son cueur, prenez, douce Jolière,
  En ostage son âme, et laissez seulement
  Quelque esprit en son corps pour le gouvernement
  De sa piteuse voix qui demeure dernière.
Vous voulez doncq du tout cruellement tuer
  Celle qui est des dieux faicte pour vous louer!
  Prenez, prenez le corps, et l'esprit et la vie;
Aussi bien est-ce faict, j'aime bien mieux me voir
  Mourir dedens vos bras que délivrance avoir;
  Misérable est l'amant qui ne meurt pour s'Amie.

Que veux-tu, DENISOT[90], que veux-tu que je chante?
  Je chante ma douleur, je descris mon secret,
  Je chante mon trespas, je descris un regret,
  Je chante, je descris ce qui plus me tourmante :
Je descris le flambeau qui dans mon cueur augmente,
  Et je chante l'Amour, ce Guerrier indiscret,
  Cest injuste Guerrier, qui n'a de mesme tret
  Navré la cruauté qui encor' me contente :
Et tu veux, Denizot, que je chante de paix,
  Que je chante de paix entre cent mille trets,
  Que je clame mes vers au milieu d'un tonnerre!
Denizot, je ne puis descrire un dieu si doux,
  Sentant le dur Tiran me marteler de coups
  Et n'ayant essayé qu'une immortelle guerre.

Non je ne suis premier en la course Olympique :
Devant tous les humains s'y vindrent présenter
Le bon vieillard Saturne, et son fils Jupiter,
Pour vuider le discord de leur querelle antique.
Ce n'est point du jourdhuy que le feu qui me picque,
Ensorcelant mon soing, vient les hommes tenter,
Car en cecy, TALON [91], je ne fay qu'imiter
Des Dieux et Demidieux la grandeur fanatique.
Devant moy ont couru les deux Frères jumeaux,
Et en ont raporté les destinez rameaux,
Des plus braves vainqueurs la plus exquise proye.
Et moy je suis content si j'ay ceste faveur,
(Ainsi que le Vieillard qui voit son fils vainqueur
Couronné du rameau), de me mourir de joye.

J'auray en révérence et me sera chomable
Le plus beau jour d'esté, auquel premièrement
Paoureux je descouvry mon langoureux tourment
Et de mon cueur navré la blessure incurable.
Ce beau jour me sera à jamais désirable,
Seul fidelle tesmoing de mon contentement,
Seul fidelle tesmoing de mon sacré serment,
Par lequel je promy luy estre serviable :
Et affin que ce jour soit recogneu de tous,
Je pry qu'à tout jamais il soit serein et doux,
Et que d'une rosée il emperle la terre :
Et pour autant qu'il est sacré à Jupiter,
Je le pry qu'il ne vueille à ce jour tourmenter
Les champs et les citez de foudre ou de tonnerre.

Il estoit desja nuict [96] et la voûte des cieux
  Couverte d'un manteau, monstroit la claire estoille
  Qui première apparoist clouée à ce grand'voille,
  Brillant en toutes pars de mille et mille feux;
Jà-desjà distilloit le somne gracieux,
  Le somne oste souci respandoit dans ma moëlle
  De sa douceur mielleuse, et du vent de son æsle
  Afflatant mes esprits, faisoit clorre mes yeux :
Voyci venir vers moy, voyci la feincte image
  D'Olimpe, qui au double allumant mon courage,
  Me ravit aux douceurs d'un faux accollement.
Hé bon dieu ! que d'œillets, que de liz, que de roses
  Receveay-je alors à pleines mains descloses,
  Si je suis compensé d'un vray accollement?

Mon Olimpe, ensuyvez ceste Olimpe Thébaine,
  Qui du dieu Médecin, du grand dieu Délien,
  Avoit si bien appris le salubre moyen,
  Qu'après ell' mérita le beau nom de Divine;
Et venez moy guarir, vous qui n'estes humaine,
  Ayant ce dieu pour père, et tenez le lien
  Dont me lie et m'estraint le dieu Idalien,
  Qui dans mon pauvre cueur tout mutin se pourmeine.
Dame, que la rigeuur n'habite point en vous,
  Comme le mont d'Olimpe à tousjours esté doux
  Fertile, gracieux, et plein de gentillesse ;
Monstrez vous envers moy de douce affection,
  Et je diray qu'avez tout'la perfection
  De ceux qui ont porté vostre beau nom, Maistresse.

Voyez, Amans, voyez quel est mon dur tourment;
  Voyez, Amans, pour Dieu, combien grande est ma peine;
  Je meurs de mesme mal que feit l'Enfant d'Alcmène,
  Je meurs bruslé de feu, mais plus estrangement :
Il brusloit à l'effect de ce médicament
  Par lequel se vangea Déjanire inhumaine :
  Mais moy je suis bruslé dedans une fontaine,
  Plus que ne fut Hercul traicté cruellement.
La fontaine où je suis ce sont mes chauldes larmes,
  Qui pour me martirer servent de vives flâmes
  Et misérablement me bourrellent à tort :
Ainsi l'onde qui ha le beau nom de ma Fière,
  En retirant sa course est nouvelle matière
  A un feu pérennel qui brusle sur sont bort.

Ingrate je vous nomme, ingrate voyrement,
  Qui ne récompansez mon fidelle service,
  Quant, pour tous mes biens-faicts, la rigueur, l'injustice
  Me suit pour augmenter mon mescontement.
Tout ce que j'ay souffert ne vient tant seulement
  Que pour vous trop aimer, et, faisant mon office,
  Ne craindre le danger d'une meurtrière lice,
  Prest, pour vous trop aimer, de mourir constamment.
Las ! pour vous trop aimer je ne m'aime moymesme,
  Car or' que je me sente estre en mon mal extrême,
  Si ne veux-je pourtant avoir aucun confort.
Aimez moy doncq', M'amour, si voulez que je vive,
  Et veu qu'il ne m'en chault, vous mesmes, attentive
  Au mal qui me poursuit, sauvez moy de la mort.

Je seray faict la fable à ce sot populaire
  Pour vous avoir aimé, et ne m'en repen point,
  Non, je ne m'en repen, si je gaigne ce poinct
  D'estre au moins asseuré de vous avoir sceu plaire.
Qu'il brocarde à son aise, il ne me fera taire,
  Car je suis vostre esclave, et ne m'en repen point;
  Non, je ne m'en repen, si je gaigne ce poinct
  D'estre au moins asseuré de vous avoir sceu plaire;
Et jure en vostre main vostre saincte grandeur,
  (Qui seule sceut graver au rocher de mon cueur
  Les premiers trets d'Amour) que jamais autre dame
N'y aura demeurance, et que plustost la mort,
  Seul recours de mes maux, m'aura dessus son bort,
  Que je soy' rebruslé d'une nouvelle flâme.

Je me plais avec vous, Tesmoins de ma misère
  Quant à loysir je voy ce qu'avez déposé
  Touchant la vive ardeur du brasier attizé,
  Qui exerce tousjours sa flâme coustumière.
Vous tesmoignez assez la rigueur de ma Fière,
  Et me plais en cela d'avoir bien disposé
  Selon mes passions ce que j'ay composé :
  Mais pourtant je ne voy response à ma prière.
Il me fault donc penser que n'estes suffisans,
  N'estans assez fardez, comme les courtisans
  De sa grande beauté : mais je ne puis mieux faire.
Et si n'estime pas qu'on puisse déclarer
  Le quart des passions qui me font désirer;
  Et pourtant il vault mieux escrire que se taire.

Je suis ferme et dispos et ne me puis défendre;
Je suis d'un grand courage et le cueur me défault;
J'ay les æsle au flanc et ne puis voller hault;
J'ay vaincu l'ennemi et à luy me fault rendre;
J'ay des moyens assez, et ne puis entreprendre;
Je cognoy bien mon mal et ne sçay qu'il me fault,
Rien en m'est dénié et de tout j'ay défault,
Je n'ay besoin de rien, et tout il me fault vendre.
De rien ne m'ont servi ma défense et mon cueur,
Ny le vol dont je suis de l'ennemi vainqueur,
Ny tous mes beaux moyens, et moins la cognoissance
Que j'ay eu de mon mal, ny tout le bon crédit,
Ny l'ususfruict du bien qui ne m'est interdict,
Puis qu'il fault que je meure en si grande abondance.

D'ou vient cela, RONSARD, que d'autant plus on chante
De l'Amour, pour moindrir ce tourment langoureux,
D'autant plus se plaignant, on devient amoureux,
Et plus ce doux erreur à nos yeux se présente?
Encore sur la mer, après que la tourmante,
Le tonnerre et l'esclair et le ciel nubileux
Ont monstré quelque-fois leur front audacieux,
Nous voyons du soleil la face reluisante.
C'est, ce croy-je, Ronsard, que la mer et l'Amour
Ont mesme naturel : car la mer pour un jour
Quell' se monstre paisible, elle esmeut le courage
Du marinier sauvé, qui retourne au danger :
Et l'Amour quelque-fois, pour nous encourager,
En se monstrant plus doux, nous rappelle au naufrage.

Ne vous enfuyez plus, ô ma douce Angelette,
Hélas, je ne suis pas un avare meurtrier,
Un voleur inhumain qui pour vous espier
Attend un riche gain d'une pauvre deffaicte :
Mais bien je suis celuy que l'espérance allaicte,
Et qui vient à vos pieds humblement vous prier,
Qu'ayez quelque pitié de vostre prisonnier
Cruellement bruslé d'une flâme indiscrette.
Et tant plus je vous prie, et tant plus vous fuyez,
Et encor' en fuyant tant plus vous me liez :
Je n'useray donc plus envers vous de prière;
Mais bien pour me vanger, je prieray Cupidon
D'allumer vostre cueur d'un aussi chault brandon,
Affin qu'à vostre tour soyez ma prisonnière.

Mignonne, baisons nous, embrassons nous, Mignonne,
Mon cueur, mon sucre doux, versez à l'abandon
De vos douceurs sur moy, et en l'honneur du nom
Que j'ay tant faict sonner, qu'un baiser on me donne.
Ha ! ce n'est pas assez, le nom plus en ordonne,
Pour six lettres qu'il ha, redoublez vostre don
De six baisers doublez, et huit pour le surnom
Redoublez d'autre huict : ça donc, ma Toute-bonne,
Çà, que tous mes esprits s'espandent dans ce sein,
Pour plustost appaiser et ma soif et ma faim
Dedans le doux Nectar et la douce Ambrosie
De vos rares beautez; mais, pauvre malheureux !
J'ay deux maux qui me font tousjours plus désireux:
La Fièvre et le Voulime[97], ennemi de ma vie.

Quand je voy ce Badin qui courtise Madame,
  Et qui paisiblement tout joyeux l'entretient,
  La muguette et chérit, CROZON [84], il me souvient
  D'un Géant orgueilleux que l'audace renflâme.
Je sen bien esmouvoir un courage en mon âme
  Pour m'en vanger, mais quoy? la chanson m'en retient,
  Qui dit qu'en vain il fait si hault voler sa flâme,
  Et que c'est au soleil que la lune appartient.
Qu'il mette Pélion et Osse sur Olimpe,
  Et puis, tout furieux, qu'il s'efforce, qu'il grimpe,
  Qu'il monte près du Ciel pour les dieux dépister,
Si ne fera-il rien; je cognoy sa puissance,
  Je cognoy bien sa force et son insuffisance,
  Et qu'il redoute trop le feu de Jupiter.

PLATON, s'il estoit vray ce qu'asseurer tu oses, [98]
  Et ce que tu nous a laissé par tes escrits,
  Que les formes de tout fussent en nos esprits
  (Ainsi qu'ils sont parfaicts) infuses et encloses :
S'il estoit vray, Platon, tout ce que tu composes,
  Et que j'ay jusqu'icy soigneusement appris,
  Eut esté par avant de mon âme compris,
  Et du resouvenir je sçauroy' toutes choses.
Mon Platon, je ne puis bien accorder ce poinct,
  Car j'ay appris l'Amour, et si ne l'enten point,
  Et moins qu'au premier jour cognoy-je sa nature.
Il faut donc que l'Amour soit un art tout nouveau,
  Qui ne peult aiséement entrer dans le cerveau,
  Puisque pour le sçavoir tant de mal on endure.

Tu as délaissé Cypre, ô fière Idalienne,
Mère des doux amours, pour venir habiter
Au palais de mon âme, et pour mal me traicter,
Tu rangrèges encor' ma blessure ancienne.
Il fauldra qu'or avant la feste Cyprienne
Se face dans mon cueur, et ne puis éviter
(Alors que les Amants te viendront présenter
Les dons accoustumez) qu'en cendre il ne devienne.
Car depuis que tu vins, tousjours mon feu ardant
A bouilli dans mon foye, et d'un amer mordant
Espandu ça et là me donna la jaunisse :
Si bien qu'il ne fault plus, pour consumer mon corps,
Que le feu destiné qu'on allumera lors
Qu'Olimpe te viendra offrir son sacrifice.

Pourtant que le Destin ne me veult tant de bien
Que j'emporte joyeux quelque gain aggréable,
Je dy que je vous suis serviteur redevable,
Et que tout ce que j'ay est vostre, et non plus mien.
Recevez donc mon Tout, et regardez combien
Cest importun malheur me feroit misérable,
Si je ne vous trouvoy' honeste et favorable,
Humaine, gracieuse et de doux entretien.
Or puisqu'il est ainsi, je vous fay délivrance
De mon cueur, de mon Tout, et de mon espérance,
Car je ne veux forcer le Destin jà vainqueur;
Et où l'arrest du ciel me seroit tant contraire,
Que de n'estre receu en mon humble prière,
Je suis prest de mourir en un si doux malheur.

Amour est un Démon qui tousjours se pourmeine
A l'entour de mon lict sans jamais se lasser,
Et pour facilement mes efforts devancer,
Il tient mille amoureaux dont il est capitaine.
Il les tient tous armez avec la trousse pleine
De deux cent trets aigus pour mon cueur transpercer,
Et me faire en un jour mille fois trespasser
Au simple souvenir de ma trop inhumaine.
UTENHOVE[99], à bon droict Diotime[100] disoit
Que ce Démon amour les autres maistrisoit,
Car je sen ces mutins entrer dedans mon foye
Depuis qu'il le commande, et là, tous, rechercher
Un humeur familier où il se vont cacher :
Ainsi en quatre humeurs quatre malheurs j'essaye.

Or sus, mes doux Enfans, vous sçavez mon secret
Et pouvez maintenant en donner asseurance;
Vous pouvez tesmoigner de ma persévérance;
Sortez donc d'avec moy, or' que soit à regret.
Si quelqu'un d'entre vous se trouve estre indiscret,
Qu'un autre le supporte, et que son inconstance
N'empesche vostre cours, qui, æslé d'espérance,
Me servira d'autant qu'à l'Amour sert un tret.
Allez, mes doux Enfans, allez, par adventure
Vous l'esmouverez tant, qu'au tourment que j'endure
J'auray à tout le moins ou la trève ou la paix.
Allez donc asseurez, vous le pouvez bien faire,
Vous estes ses enfans et elle est vostre mère,
Car sans elle jamais vous n'eussiez esté faicts.

L'OLIMPE

LIVRE II

A peine ay-je gaigné un désiré rivage,
J'ay encore le pied plongé dedans la mer,
Je voy les tourbillons tant plus se r'animer
Et l'Océan mutin abbayer une rage :
Je recognois assez un malheureux présage,
Toutesfois je resen de rechef allumer
Au milieu de mon cueur le feu de trop aimer,
Qui me rejette encor' en un prochain naufrage.
Je recognois assez que l'Amour furieux
Ne peult estre dompté d'un plus victorieux,
Toutesfois je ne crain qu'en pièce il me détaille :
Ainsi voit on souvent un vaillant Empereur,
Ayant perdu son camp n'avoir perdu le cueur,
Mais encore sanglant redonner la bataille.

Comme l'Aube au matin soudain se fait cognoistre
  Redorant nostre jour de sa belle clarté,
  Ainsi le plus parfaict de vostre grand' beauté
  Feit que soudainement Amour s'est faict mon maistre.
Mais fortune, Madame, en bas lieu m'a faict naistre,
  Et le ciel, déployant sa libéralité,
  Compagna de bon-heur vostre nativité,
  De biens et de vertus, qui vous font apparoistre.
Qu'espéré-je donc plus sinon un désespoir,
  Puisque, faillant mon heur, ne deffault le vouloir,
  Et que tousjours le feu s'attize dans mon âme?
Ainsi Amour, qui eust sa naissance des cieux,
  Se monstre entreprenant tousjours audacieux,
  Et fait par un vassal aimer une grand'dame.

Vien, Jour heureux, fen de l'une et l'autre ælle
  Le voille obscur du silence ennuyeux,
  Revien, beau Jour, et d'un œil radieux
  Va luire au lict ou gist Madamoiselle.
Va, Jour promis (auquel ma toute-belle
  Me doit donner le guerdon tant heureux
  De tous mes maux) va devant ses beaux yeux,
  Et en mon nom porte ceste nouvelle :
Cil qui pour vous tant de maux a souffert
  S'attend au bien que luy avez offert,
  Et maintenant vous somme de promesse :
Non, ce n'est pas à ceste heure qu'il fault
  Faillir de cueur : car d'un si doux assault
  Je me fay fort que demourez maistresse.

Mon navire s'en va tout chargé d'oubliance
Sur une mer fascheuse, à minuict, en yver,
Entre Scylle et Carybde, où pour le gouverner
Mon plus grand ennemi a pris toute puissance;
A chascun aviron un penser se balance;
Qui veult et la tempeste et la mort esprouver,
Contre le voile au vent ne cesse d'estriver,
Humide de souspirs, de désirs, d'espérance.
Une pluye de pleurs, la nüe de malheur
A moüillé et lasché le voile et le cordage,
Lesquels furent tissus d'ignorance et d'erreur :
Mes deux astres jumeaux à moy ne se présentent,
Et l'art et la raison dans la vague s'absentent,
Si bien que je ne puis espérer le rivage.

Mon cueur impatient de vivre en liberté
A ravi mon repos et, meurtrier de ma vie,
Ralume un nouveau feu dont mon âme est saisie.
Jusques au plus secret de tout' sa fermeté :
Et meurtrier de soymesme il quiert une beauté,
Désireux de revoir sa peine estre asservie
Au plaisir d'une dame, et pour une autre amie
Vivre pour tout jamais serf de la cruauté.
Voyez pour dieu, voyez ceste esclave, Madame,
Et conduisez au moins l'erreur de ceste flame,
Raddressant en son port un nocher esgaré :
Gardez qu'il ne périsse au gré de la fortune,
N'endurez qu'il s'arreste en lieu mal asseuré,
Et pensez que son bien est d'aimer au gré d'une.

Mignonne, pensez vous, pensez vous, ma mignonne,
  Avecque ce souzris appaiser mon courroux?
  Penseriez vous donc bien rendre mon mal plus doux
  Pourtant si vostre main une faveur me donne?
Non, car je sen tousjours l'amour qui m'esperonne,
  Redoublant la chaleur qui redouble entre nous,
  Et tant plus je me sen favorisé de vous,
  Tant plus ce dur Tyran me point et m'éguillonne.
Et comme un cerf navré du dard qu'il porte au flanc
  Laisse escouler sa vie et sa force et son sang,
  En pensant éviter la mort mesme qu'il porte :
Ainsi je porte au doigt ce qui me fait penser
  Cent fois à vos beaux yeux et cent fois trespasser,
  Plus je pense éviter le sueil de vostre porte.

La crainte, et le souci, et la jeune alégresse
  Vous font clocher sur l'un et sur l'autre costé,
  Icy est là vertu compagne de beauté,
  Icy est le chagrin de l'instante vieillesse :
Et moy, pour estre trop vostre esclave, Maistresse,
  J'ay chassé d'avec moy ma douce liberté,
  Je me suis rendu serf à vostre cruauté,
  Tout ainsi que vostre œil m'en a donné l'addresse.
Ainsi le beau neveu du roi Laomédon
  Resentant la grandeur d'un plus noble brandon,
  Ravit au roy Grégeois la beauté d'une Hélêne;
Ainsi l'on voit tousjours celuy qui est premier,
  Par faute de secours devenir cazanier,
  Et un brave soldat devenir capitaine.

Ma belle Olimpe, hélas, venez, pour secourir
  Vostre pauvre Birenne[101]; hé ! desjà l'an se passe,
  Que je suis, pour avoir pourchassé vostre grâce,
  Le prisonnier d'amour au danger de périr :
Venez me délivrer, sans craindre d'encourir
  Le vouloir d'un tyran, qui cruel vous pourchasse,
  Venez donque, M'amour, Cimosque ne menace,
  Pour la mort de son fils de vous faire mourir.
Et ne doutez pourtant qu'en une estrange pleine
  Je vous laisse au danger, ainsi que feit Birenne
  Celle qui au besoing l'avoit sauvé de mort :
Le desloyal ne fut nourri de la mammelle
  D'une femme, mais bien d'une beste cruelle,
  Pour estre malheureux coulpable d'un tel tort.

Mignonne, où estes-vous? faites moy ce bon tour
  De remonstrer encor les soleils de ma vie;
  Ha bon Dieu ! je me meurs, retirez je vous prie
  Ce qui fait déshonneur au grand dieu Porte-jour.
Non, ne vous monstrez pas, mais pour tromper l'amour,
  Contentez seulement ma voix qui vous convie
  A me favoriser : car je n'ay point d'envie,
  Attendant mon malheur de faire long séjour;
Bon soir donques, mon cueur, bon soir, douce Jolière;
  Or sus, par sept bons soirs accordez ma prière;
  Faites donques oyr par sept fois vostre voix;
Pour sept que vous donrez, cinquante je veux rendre,
  Ainsi sous le portail d'Olimpe on peult entendre
  La belle nymphe Echo respondre par sept fois.

Qui veult vivre et mourir content et misérable,
Qui veult cent fois le jour heureux et malheureux
Essayer doucement un appast amoureux
Et rendre d'un clin d'œil une playe incurable;
Qui veult sentir l'effort d'un dard inévitable,
Qui veult sentir l'effect d'un poison doucereux;
Celuy tant seulement vienne voir vos beaux yeux,
Qu'il vienne contempler vostre grâce admirable.
Il verra deux sourcils en croissant revoltez,
Où l'amour a niché le parfaict des beautez,
Et sentira le feu de deux claires estoilles;
Il verra sur un front les vertus et l'honneur,
Et puis il m'advoura le plus heureux sonneur
D'avoir voulu chanter des beautez les plus belles.

Cruelle, qu'as tu faict? qu'as tu faict, ennemie? [102]
N'ay-je pas veu sortir un humeur de tes yeux,
Esclairant et bruslant, subtil et doucereux,
Qui en un mesme instant s'est saisi de ma vie?
J'en ay le sang bruslé, et la face blesmie,
J'en ay le cueur en cendre et le corps langoureux,
Et comme si ce fust un mal contagieux,
Il a dessus mon tout desserré sa furie.
Ainsi qu'il estoit cler, tous mes pauvres esprits
En furent à l'instant facilement surpris,
Ainsi qu'il estoit chault il attiza sa force,
Comme il estoit subtil il entra dans mon cueur,
Puis dedans tout le corps, et or', par sa douceur,
Il sert à mon martire et d'appas et d'amorce.

CHRESTIEN[103], jettant mon œil sur l'œil de ma mignarde,
Nous buvons à longs trets un humeur doucereux
Qui à flots ondoyans s'escoule par nos yeux,
Et jusqu'au plus profond de nos foyes se darde.
J'ay tant accoustumé, depuis qu'ell' me regarde,
De prendre ce nectar sur tous délicieux,
Que tout autre repas me semble estre ennuyeux
Au pris de cestuy-là qu'en ses yeux elle garde :
Je ne vy d'autre chose, et d'autre je ne meurs,
Je luy suis resemblant en façon et en meurs,
Tout ce qui luy desplait ne me sçauroit complaire.
J'aviande ses yeux, elle nourrit les miens,
Je luy compte mes maux, elle me dit les siens,
Peult-on-veoir entre amants plus plaisante misère?

Jusques au plus secret du palais de mon âme
Amour s'est escoulé si cauteleusement,
Qu'avec tout le plaisir de mon gentil torment
Vivre me sen heureux au milieu d'une flame :
Et ce qui plus me rend vostre esclave, Madame,
Se voit en la vertu qui eut premièrement
De vostre aage plus doux l'entier gouvernement,
Et qui, de jour en jour, plus que jamais s'enflame :
Nostre bien, nostre amour, nos désirs amoureux,
Esgalez aux souspirs d'une fascheuse attante,
Viennent pour renforcer l'amitié espérante :
Vivons donc constamment, ma toute désirée,
Jamais paire d'amans ne furent plus heureux,
Si je suis Théogène, et vous, ma Cariclée.[104]

Ma mignonne, mon cueur, ma toute désirée,
Seray-je à tout jamais après vous languissant?
N'auray-je point ce bien de me voir jouissant,
Recevant pour mes maux une heure plus heurée?
Hélas! vous pouvez voir ma face estre empirée,
Le ruisseau de mes pleurs et le teinct palissant
De mon corps demi-mort, que l'âme va laissant;
Et toutesfois je n'ay ma poursuyte asseurée :
Le printemps me desplait, l'esté m'est ennuyeux :
Le jour je suis pensif, la nuit je ne repose,
Pensant incessamment aux rayons de vos yeux :
Et, entre ces malheurs dont je suis tormenté,
J'ay seulement recours aux vers que je compose,
Qui plaignent avec moy vostre grand'cruauté.

Forçant le plus secret du rocher de mon cueur,
Ralumer je laissay une si douce flamme
Au profond de mes os, que l'amour qui m'enflamme
N'est content de se voir plus que jamais vainqueur;
Car tousjours augmentant contre moy sa fureur,
Opiniastre et fier il martire mon âme,
Impatiente, hélas, pour vostre amour, Madame,
Seule qui maintenant lui causez sa douleur;
Et le moyen qui peult contenter d'avantage
Le louable dessein de mon ferme courage.
Est de me voir lié en si belle prison :
Rien ne pourra forcer le destin de ma vie
Ores que je suis vostre, et puisqu'amour me lie,
Je voy bien que sur moy force lie raison.

Quel nouvel enchanteur avec son art magique
A sceu si bien charmer ma raison et mes yeux,
Que je vaise courant ainsi que furieux,
Sans pouvoir arrester ma fuyarde Angélique?
J'oy, ce semble, sa voix qui jusqu'au cueur me pique,
Se plaignant d'estre ès mains de ce fier sourcilleux
Qui luy fait mille maux, toutesfois je ne peux
Surmonter cest Atlant' sans le cor Astolphique.
Maistresse, ta faveur me soit un cor nouveau,
Pour faire esvanouir tout l'orgueil du chasteau
Que ce sot a basti sur les mons de promesse.
Ainsi par ton secours si je me sen vanger,
J'estimeroy tousjours ma future liesse
Surpasser les plaisirs de l'amoureux Roger.[105]

Pucelles, tout l'honneur du séjour Cler-montois,
S'il advient que cest œuvre entre vos mains s'addresse,
Ne jugerez vous pas cruelle la maistresse,
Pour qui incessamment tant de maux je reçois?
Ne jugerez-vous pas l'amour, que je conçois,
Estant recompensé de travail, de destresse,
Charmer trop follement ma follastre jeunesse,
Et prendre son plaisir en ma piteuse voix?
Belles, jugez-le ainsi, car ainsi je le pense;
Mais s'il advient un jour que j'aye récompense,
Changez d'opinion ainsi que je feray :
Jugez là gratieuse, honneste et pitoyable,
Qui aura faict un dieu d'un pauvre misérable;
Car des dieux compaignon en bonheur je seray.

Las ! si ce n'est l'amour qu'est-ce donc que je sens?
Si c'est l'amour, pour Dieu, quelle chose peust-ce estre?
S'elle est bonne, comment tel mal en peult-il naistre?
Si mauvaise, dont vient que doux soyent ses torments?
Si je brusle à mon gré, en vain je me deffens;
Mais si c'est malgré moy qu'un tel dieu soit mon maistre,
Comment fait-il ainsi sa grandeur apparoistre?
Peult-il tant dessus moy, veu que je n'y consens?
O nepveu de Thétis, qu'estrange est ta nature !
Tu me tiens dans ta nef vogant à l'adventure
Privé de gouvernail pour au bort arriver :
Tu me pais de douleurs, et en riant je pleure,
La vie me desplait et la mort en mesme heure,
Je gèle en plein esté, et je brusle en yver.

Je recognoy mon mal, je voy mon homicide
Qui me suit pas à pas, et pourtant je ne veux
Me deffendre de luy, car le cueur désireux
M'en retient en despit de celle qui le guide;
Et tout ainsi qu'on voit un estalon sans bride,
Porter à l'abandon le chevalier poureux,
Puis deçà puis delà sur les monts périlleux
Et ores sur les bors de la grand pleine humide :
Ainsi par mes désirs la raison est portée,
Et la Dame se voit du vassal surmontée,
Contrainte de le suivre où l'amour le conduit.
Bon dieu ! ce qui nous fait estre tels que nous sommes,
Et qui nous a donné le nom entre les hommes,
Par amour est contrainct suivre ce qui le fuit.

Amour depuis deux ans s'est desrobé des cieux
  Pour estre Forgeron; non que forger luy plaise,
  Mais pour me tourmenter il bastit sa fournaise
  Au milieu de mon cueur dont il est envieux.
Pour arrouser son feu, il prent l'eau de mes yeux,
  Mes souspirs pour soufflets, et mes veines pour braise,
  Mon foye pour enclume, où il forge à son aise,
  Sans jamais se lasser, mille trets venimeux :
Là d'une lime sourde il ronge ma pensée,
  D'un espoir il polit ma misère passée,
  Et à la folle attente il attache mes maux :
Qui plus est, mon D'AURAT[80] ce Forgeron peu sage
  Dedans mon pauvre corps fait son apprentissage,
  Et des faultes qu'il fait j'endure les travaux.

NOYON,[106] j'ay mis le pied sur la branche amoureuse,
  D'où me pensant sauver, je me suis englué,
  Et là, d'un coup d'estoc que l'Amour m'a rué,
  Je senty à l'instant ma vie langoureuse.
Bien que je n'aye pas mon âme furieuse
  Ainsi qu'en eut Rolant, si me voit-on mué,
  Car je m'apperçoy bien de raison desnué,
  Et de ce qui rendoit ma vie plus heureuse.
N'est-ce pas chose estrange endurer pour autruy
  Et perte, et déshonneur, et douleur, et ennuy,
  Et n'avoir qu'un enfer pour toute récompence?
Noyon, garde toy bien de brancher comme moy
  Sur ces rameaux glueux, où il n'y a qu'esmoy:
  Fay toy sage, Noyon , par mon incontinence.

Hastif et affamé, le dixième de Mars,
Je dévoray l'amour, dont la douce viande
Se présentoit à moy, puis d'une chaleur grande
Je senty son brasier dedans mon foye espars :
J'apperceu, mon Chrestien,[103] la poincture des darts
Que cest aveugle Archer incessamment desbande
Dedans le cueur de ceux qu'il a faict de sa bande,
Et qui le vont suyvant comme pauvres soldarts.
J'enduroy par neuf mois de ce repas estrange
Un dueil qui s'en forma, tout ainsi que se change
La semence jettée en un terroir fécond,
Dont vindrent ces sonets tesmoings de ma constance :
Ainsi le grand Jupin ouvrant son large front
Du repas Metien enfanta la science.

J'apperçoy tous les jours au bord de ma fenestre
Deux pigeons cazaniers baisans s'enamourer,
Et bec-encontre-bec leur amour asseurer,
Dont un plaisant combat à l'instant je voy naistre :
Lors, jaloux de leur bien, cent fois j'ay voulu estre
Eschangé en pigeon, pour ne plus endurer
Les divers tours d'Amour qui, pour me martirer,
Fait tousjours sur mon chef sa grandeur apparoistre :
Mais avec ce vouloir j'ay désiré tousjours
Mesme eschange en Madame, à fin que nos amours
Libres des envieux, des dangers et de crainte,
Puissent trouver en l'air une plus grand' faveur,
Puisque pour le guerdon de ma fidèle ardeur
En terre je n'eus oncq' qu'une longue complainte.

Je plaignoy mes douleurs lors que Henri second,
Après avoir douze ans entretenu la guerre,
Feit descendre du ciel pour le bien de sa terre
L'alme paix que les dieux lui baillèrent en don;
Je plaignoy mes douleurs, et l'enfant Cupidon,
Hardi plus que jamais, desseroit son tonnerre
Dans mon foye, où tousjours en furetant il erre,
Et encore le poil n'a frisé mon menton.
Je n'ay point veu les jours de l'an vingt et deuxième,
Et si je suis desjà en mon mal plus extrême,
Desseiché en ma chair, en mes nerfs et mes os,
Je ne sen plus d'humeur aux veines et artères;
Toutefois au milieu de toutes mes misères,
Maistresse, incesamment je chante vostre los.

Le vouloir m'esperonne, et l'amour me conduit,
Plaisir me tire à soy, l'usage me transporte,
L'espérance que j'ay m'amuse et réconforte,
Donnant la main au cueur qu'elle a desjà séduit.
Il la prend et tousjours misérable la suit,
Il recule voyant une ennemie accorte,
Concupiscence règne et la raison est morte :
L'un est maître du camp, l'autre pour eux s'enfuit.
La vertu et l'honneur, beauté et gentillesse,
Avec un doux parler me prindrent en leur tresse,
Où lors je demouroy le captif de l'amour.
Cinq cens cinquante et huict, après milles années,
Le dixième de Mars, sur la moitié du jour,
J'entray où mes amours furent emprisonnées.

Libre de passions, de douleurs et d'ennuis,
Je m'alloy gouvernant sous l'erreur de jeunesse,
Ne m'estant arresté au joug d'une maistresse,
Alors que j'estoy homme autre que je ne suis.
Tu m'allois poursuyvant, et or' que je ne puis,
Sinon ce que tu veux, Fuyarde, tu me laisse,
Tu ne dressois ailleurs sinon vers moy l'addresse,
Et or' que je suis tien, mauvaise, tu me fuis.
O trop injuste Amour ![107] cruel et infidelle !
Dont vient qu'ainsi tu fais discorder nos désirs?
Pourquoy prens-tu à gré la discorde immortelle?
Dessus mon desplaisir tu dresses tes plaisirs,
Tu me laisses languir en mon mal plus extrême,
Et constamment aimer celle là qui ne m'aime.

Je pensoy, D'ESPINAY,[85] estre seul en la France
Qui languist en mourant, et mourust languissant,
Je me pensoy tout seul dessus l'Amour puissant
Avoir chanté mon mal sans une récompanse :
Mais à ce que je voy, la flateuse espérance
Ne m'a trompé tout seul en l'amour pourchassant,
Veu qu'en ton premier feu tu ne fus jouissant,
Pour t'estre declaré constant en inconstance.
Pourtant, mon d'Espinay, si tu n'has autre bien
Décelant la beauté, la grâce, le maintien
Et les perfections d'une dame rebelle,
Si as-tu entre tous gaigné ce poinct heureux,
Que tes divins escripts t'advouront aux neveux,
Poëte autant parfaict que ta maistresse est belle.

L'esprit divin, dont l'immortelle essence
  Premièrement vint de la main des dieux,
  Se voyant prest de s'envoler aux Cieux
  Pour à jamais y faire demeurance,
Avant sortir, comme ayant jouissance
  De ce qu'il a désiré pour son mieux,
  Prédit souvent le malheur envieux
  Et nous en donne une ferme asseurance.
Ainsi jadis l'amoureuse Didon
  Prophétiza les flammes du brandon,
  Qui alluma la gent Phénicienne :[108]
Ainsi a faict l'honneur des Angevins :[109]
  Car en mourant, par ses vers plus divins
  Chantant sa flamme, il a prédict la mienne.

Sa flame est morte et la mienne a pris vie,
  Ainsi qu'on voit l'arbrisseau renaissant
  Au pied du tronc qui s'en va périssant
  Sous le ridé de l'escorce pourrie :
Il est au Ciel hors le danger d'envie,
  Et je suis cy, après vous languissant,
  Craignant tousjours l'envieux pâlissant,
  Et le venin d'une langue ennemie.
Et d'autant plus il surpasse mon heur,
  Que par sur tous est grande ma douleur,
  Et mes désirs chassant si belle proye :
Mais si voulez serener vos beaux yeux,
  Vous pouvez bien me rendre autant heureux
  Sans que je sois envieux de sa joye.

L'automne suit l'Esté, et la belle verdure
  Du printemps rajeuni est ensuyvant l'yver,
  Tousjours sur la marine on ne voit estriver
  Le North contre la nef errante à l'aventure,
Nous ne voyons la Lune estre tousjours obscure;
  Ainsi comme un croissant on la voit arriver;
  Toute chose se change au gré de la nature,
  Et seul ce changement je ne puis esprouver :
Un an est jà passé, et l'autre recommence,
  Que je suis poursuyvant la plus belle de France
  Sans avoir eschangé le courage et le cueur
Qui fait qu'oresnavant je ne me veux fier
  A celuy qui a dict, comme asseuré menteur,
  Qu'on n'est pas aujourdhuy ce qu'on estoit hier.

Depuis que je ne voy ma fuyarde Maistresse,
  Le pourtraict de sa face et son port amoureux
  Se vient subitement présenter à mes yeux,
  Et tousjours son beau nom en ma bouche s'addresse :
Je ne les puis fuir, ains comme a dict Lucresse,[110],
  Ce mal que je nourris à tousjours devient vieux;
  La playe se rentame, et l'amour furieux,
  Se glissant en mon cœur, rengrège ma destresse.
En vain je veux troubler les ulcères premiers
  A coups de nouveaux trets, et guarir les derniers
  Par les communs attraits des plus communes proyes :
Car le dard venimeux dont Amour me blessa,
  En ma chair et mes os si grand' douleur laissa,
  Qu'ores je ne sçauray sentir les moindres playes.

Celle-là qui jadis, alors que la jeunesse
  Boüilloit dedans son cueur, d'un vouloir hazardeux
  Se rejetta cent fois aux combats amoureux
  Dont elle a rapporté marque de sa promesse,
Celle-là, PATOUILLET,[111] ore que la vieillesse
  La bannist de son bien, non le cueur désireux,
  Ne cesse de prescher le désir trop poureux
  Et le tendre vouloir de ma jeune Maistresse.
Elle luy dit : M'amie, estrangez vostre cueur,
  M'amie, estrangez-vous de ce jeune mocqueur,
  Et ne suyvez ainsi sa volonté charnelle.
Et voylà, Patouillet, où maintenant j'en suis:
  Elle en démolit plus que bastir je n'en puis,
  Et je croy que pour aultre ell' se fait macquerelle.

LA GÉLODACRYE[112]

LIVRE PREMIER

Non, ce n'est pas tousjours que l'aveugle Fortune
  Nous fait mauvais visage; elle a bien quelque-fois
  Mis un pauvre berger dans le siège des Rois,
  Luy plus vil et abject de toute la commune.
Aussi n'est-ce tousjours qu'ell' se monstre opportune;
  Souvent elle vous garde un tret dans son carquois,
  Duquel de part-en-part elle fauce un harnois
  Et se monstre à l'instant fascheuse et importune.
C'est pourquoy, mon D'AURAT[89], ayant chanté l'Amour,
  Je chante la discorde et la haine à son tour,
  Comme la passion et la fureur me meine.
Toute chose ha son temps, l'Amour et la rancœur;
  Toutesfois je n'ay peu eschanger mon malheur,
  Car, chantant le discord, je déplore ma peine.

Qu'est-ce de ceste vie? un public eschafault,
Où celuy qui sçait mieux jouer son personnage,
Selon ses passions eschangeant le visage,
Est tousjours bien venu et rien ne luy défault.
Encor' qui se peult bien déguiser comme il fault,
Prest à servir un Roy, représentant un page,
Ou luy donner conseil s'il fault faire le sage,
Celuy, de jour en jour, s'advancera plus hault.
Ainsi souventes fois l'on voit sur un théâtre
Un conte, un duc, un roy à mille jeux s'esbatre,
Et puis en un instant un savetier nouveau;
Et cil qui maintenant banni de sa province
N'estoit seur de soymesme, or' gouverner un Prince,
Après avoir passé derrière le rideau[113].

Beaumais[84], que le Velours est asseuré menteur !
Que c'est un fin renard sous sa belle apparance !
Sous ombre qu'il est doux il sent l'outrecuidance :
Devant un artisan que c'est un grand vanteur !
Ce Velours fait bien plus qu'un Marrane enchanteur;
L'enchanteur nous déçoit, c'est en nostre présence,
Jugeant ce dont les yeux nous donnent asseurance :
Mais ce Velours, Beaumais, est bien autre trompeur.
Il fait bien marier celuy qui n'ha trois mailles,
Il fait qu'un plaidereau ne paye point de tailles,
Et penser qu'un coquin soit riche de tout poinct.
Il desguise si bien cil qui son pain mandie,
Que, luy voyant porter la face si hardie,
luPs souvent nous croyons ce que ne voyons point.

Tu ne fais rien, MARCHANT [84], tu ne fais rien de dire
Que d'autant que tu vis, d'autant s'en va la foy;
Car, sur ce point, Marchant, chascun dit comme toy:
Ton Grévin se complaint que tout le monde empire.
Tu n'en trouveras un qui sçache contredire,
Mais un chacun se trompe estimant trop de soy,
Et dit qu'on feroit mieux en la place d'un Roy.
Et si nous ne sçavons que c'est que d'un Empire,
Sçais-tu bien ce qu'il fault pour bien vivre aujourd'huy?
Voyons un malheureux, ne faisons comme luy,
Et jusques à l'autel ensuyvons nostre Prince;
Oyons tout, parlons peu, suyvons nostre pareil,
Et surtout gardons-nous d'ouir mauvais conseil;
Au demeurant vivons comme en nostre province.

C'est aujourd'huy vertu que sçavoir courtiser,
C'est vice que hayr la malice de l'homme;
C'est vertu que chérir cil qui son bien consomme,
C'est vice, D'ESPINAY, [85] que le mal despriser;
C'est vertu que sçavoir très bien dévaliser,
C'est vice de parler des Courtisans de Rome;
C'est vertu de priser celuy qui mieux assomme,
C'est vice que la foy et le Ciel adviser;
C'est vertu d'amasser contre toute injustice,
Mais de faire raison, mon d'Espinay, c'est vice;
C'est vice que n'avoir l'autruy avec le sien;
C'est vertu que le bien des pauvres empescher,
C'est vice que de voir un homme s'en fascher,
Et le vice plus grand, c'est d'estre homme de rien.

Courir les champs pour un bon bénéfice
Avant la mort de l'Abbé possesseur,
Bien espier un rampart defenseur,
Suyvre les bons et reprendre le vice :
Lequel des trois est le meilleur office?
Lequel des trois te semble estre plus seur?
Duquel des trois serois-tu pourchasseur?
Respons, TALON[91], tu me feras service.
Le postillon est au danger du col
Et l'espion au danger du licol,
Non sans espoir qu'un plus grand les contente.
Tous deux subjects au misérable sort,
Tous deux pouvans eschapper de la mort,
Le tiers, Talon, n'en perdra que l'attente.

Je vay, je vien, je cours, et par tout je tracasse;
Je ne fay que jetter mes yeux vagues en l'air;
Je cry' à haulte voix, et ne fay que parler,
Et tout pour parvenir au but que je pourchasse.
Je suis aussi certain que le veneur qui chasse,
Qu'un aveugle qui veut les couleurs contempler,
Qu'un müet s'efforçant de quelqu'un appeler;
J'ay les pieds et les yeux et la langue jà lasse.
Si je marche, l'on dit que je suis furieux;
Quand je regarde un peu, que je suis curieux;
Et si j'ouvre les dents, soudain on les rebouche.
On m'enferre, on me bande, on damne mon sçavoir :
Or pour délivrer, je dy qu'il fault avoir,
RONSARD, bon pied, bon œil, et sur tout bonne bouche.

Adieu, PARIS, adieu; adieu, faux adultère,
Obstiné à vouloir ensuyvre ton plaisir,
N'estant content d'avoir pour ton propre désir
Causé mille combats et la mort de ton frère,
Le sac de ta Patrie et le sang de ton père,
Aimant mieux ce malheur que la vertu choisir :
Adieu, puisque tu veux or' troubler ton loisir,
Et encor' une fois aux Grecs te contrefaire.
J'aime mieux m'absenter que voir devant mes yeux
Tomber dessus ton chef la tempeste des Cieux,
Au double redoublant ton ancienne peine :
Car, sous ceste couleur de te vouloir vanger,
Tu veux mener ta nef à un bord estranger,
Et là ravir encor' une nouvelle Heleine.

NOYON [106], le temps s'enfuit et nous sommes ici,
Contemplans les secrets de la Philosophie;
Cependant un Boufon nostre labeur desfie
Comme subject au soing et mille maux aussi :
Nous avons (ce dit il) tousjours nouveau souci
Et l'âme plus souvent de nostre corps ravie :
Et si, à ce mestier, on ne gaigne sa vie,
Mais bien du jour fatal le chemin accourci.
Respon, je te supply, à ce qu'il nous propose,
Car, quand est de ma part, je ne sçay autre chose,
Sinon que nous aimons ceux de nostre mestier.
Car, alors que le monde estoit friant d'espices,
D'andouilles, de boudins, d'oignons et de saucisses,
Chascun, pour, lors estoit devenu Chaircuitier.

Pascal[114], si je pouvois emprunter ta science,
  Ou que je fusse tant favorisé des Cieux
  Que sçavoir entonner quelque son gracieux
  Qui peust heureusement contenter nostre France,
Je suis tant animé, que j'aurois espérance
  D'envoyer une histoire aux ans de nos nepveux,
  Monstrant, comme Juppin, ores maistre des dieux,
  Chassa jadis son Père hors de sa demeurance;
Je descriroy surtout comme il fut ravisseur,
  Et comme en mariage il print sa propre seur,
  Mille meschancetez dont la guerre est sortie.
Si je l'avoy descrit, je me tiendroy contant,
  Mais je redoute trop : baste, je feray tant,
  Que la France en pourra entendre une partie.

Un philosophe a dict la substance de l'âme
  N'estre qu'une harmonie et l'autre un élément;
  L'autre, des petits corps conjoincts confuséement,
  Et l'autre plus subtil une espèce de flâme,
Et l'autre un mouvement qui nostre cueur enflâme :
  Chascun s'y est rompu du tout l'entendement,
  Ne la considérants assez distinctement
  Comme elle est dissembalble en l'homme et en la femme.
Au tems du bon Saturne on dit qu'elle estoit d'or,
  Sous Jupiter d'argent, d'ærain, de fer encor' :
  En la fin aujourd'huy (ainsi que tout empire)
Ce n'est plus que du plomb, qui se fond à tous coups :
  Encor' je crain, si Dieu ne prend pitié de nous,
  Que, laissant les métaux, ell' ne devienne cire.

Pensez qu'il fait bon voir de nuict en une porte
  Un poltron courtisan le Pétrarque chanter,
  Puis devant les vilains ses faicts-d'armes vanter,
  Comme il a l'ennemi repoussé à main forte,
Luy qui ha son esprit esmeu de telle sorte,
  S'il oit de l'escarmouche un soldart raconter,
  Qu'on le peut voir au son des mots s'espouvanter,
  Et en tremblant jetter une voix demi-morte.
D'une salade il fait trois ou quatre repas,
  Puis en curant ses dents il s'en va pas à pas
  Sur le bort d'un ouvroir deviser de la France :
Il fait dans son cevreau mille et mille discours,
  Il bastit en un mois ce qu'il rompt en trois jours;
  Voylà le compagnon auquel on ha fiance.

Cependant, mon BEAUMAIS[84], que ce deuil je souspire,
  Tu vas à l'abandon, ensuyvant ton destin :
  Mais sur tout garde toy de ce mont Avantin,
  Car d'autant qu'on y est, d'autant on y empire.
Quand seras de retour, tu auras beau me dire
  (Si tu as curieux humé cest air latin)
  Qu'un homme bien appris ne devient plus mutin
  Avecque les soldars, je n'en feray que rire.
Et d'aussi loing, Beaumais, que tu viendras vers moy
  Pour joyeux m'embrasser, je m'enfuiray de toy,
  Car on dit qu'en Itale un François se desguise:
Aussi tu pourrois bien, en feignant deviser,
  Ainsi comme un Prothé me faire desguiser,
  Tant un Italien finement poltronise.

Jamais je ne veis homme estre plus amoureux,
Ne qui fust plus esmeu en voyant une femme :
Il ne craint pas tant Dieu qu'il redoute sa dame;
En la craignant, CHARTON [115], il s'estime estre heureux.
Il est pasle et desfaict ainsi qu'un malheureux
Qui n'ha plus que les os environnant son âme,
Il ne fait que parler de l'ardeur de sa flâme,
Tant il est en aimant et fol et langoureux.
Et encore l'on veult que je l'honore et prise,
Ainsi qu'il appartient à ceux qu'on authorise :
Je sçay bien quel honneur on leur doit faire : mais
Une chose il y a qui du tout m'en retire,
J'ay de mes anciens souvent entendu dire,
Qu'amour et majesté ne conviennent jamais.

Quiconque veult sçavoir le plaisir et bon-heur
Que jeune l'on reçoit en la chasse amoureuse
Qui voudra voir combien elle est malicieuse,
Et combien en aimant on reçoit de malheur,
Qui voudra esprouver combien peult la grandeur
Et le bras redouté de richesse ocieuse,
Ou combien l'avarice estant pernicieuse
Trompe les convoiteux par sa trompeuse ardeur,
Ne voise pour le voir à Rome ou à Venise:
Dans Paris il verra amour et marchandise,
Comme les uns y sont heureux et des premiers;
Il pourra voir aussi une grande brigade
Des gens de tous estats mangez de la pelade,
Et les plus convoiteux entre les prisonniers.

Que la condition de la vie est muable !
  Et si nous fault souvent, en une fascheux séjour,
  Faschez de vivre tant, attendre nostre jour,
  Qu'une subite mort est douce au misérable !
Mais d'autant elle fuit qu'ell' se sent désirable,
  Et lors qu'on est joyeux en démenant l'Amour,
  DU BELLAY, c'est alors qu'elle vient à son tour :
  Ainsi dessous le ciel rien n'est ferme ny stable.
Nostre meilleur printemps et le jour plus heureux
  S'enfuit, et puis soudain une triste vieillesse,
  Compaigne de la mort, nous vient fermer les yeux,
Tant elle est du bon temps subite larronnesse :
  Encore tous les jours nous cherchons le moyen
  De courir à la mort et perdre nostre bien.

L'un mange et pille tout et pour soy tout amasse,
  Tant on est curieux du bien particulier !
  L'un escoute en voyant tout le monde plier
  Selon le bon vouloir d'un dieu qui trop embrasse.
L'un ne veult endurer qu'un plus grand le surpasse,
  Ains s'esgaye de voir une court le prier
  Et tasche tant qu'il peult d'estre faict le premier,
  Affin de se tenir tousjours en bonne grâce;
L'autre, moins convoiteux, se plaist à courtiser
  Les dames, au moins mal qu'il se peult adviser,
  Cherchant de jour en jour le moyen de s'esbattre :
Mais un autre plus fin les contemplant de loing,
  Ainsi que chacun deux se martire en son soing,
  Voyant tout, parlant peu, se mocque de tous quatre,

Nous disons que les Rois ne demandent que guerre,
Qu'ils y prennent plaisir, et que nous ce pendant,
Comme pauvres vassaux, en portons le tourmant,
Et eux ce qu'ils en font c'est pour le monde acquerre.
Quand il fait mauvais temps et qu'on oit le tonnerre
Grumeler pesle-mesle au Ciel, subitement
La faulte est sur le Ciel remise entièrement :
Si le bled ne vault rien, on accuse la terre.
Nous ne voulons jamais nostre faict accuser,
Nous sçavons assez bien de l'autruy deviser,
Et sur le magistrat nos propres maux remettre.
Qui ne sçauroit, bon Dieu ! que la guerre et la mort,
La ravine des eaux et famine, ne sort
Sinon que des peschez que nous osons commettre?

Non, non, je ne veux pas qu'on me croye à crédit;
J'ay (Dieu merci) assez pour prouver mon affaire;
Tout son jergon ne peult en rien me satisfaire;
J'afferme, je soutien ce que de luy j'ay dict.
S'il allègue une loy, j'allègueray l'édict;
S'il se dit légitime en alléguant sa mère,
Je prouveray que non par l'estat de son père,
Icy le mariage est au prestre interdict.
Or' qu'il ne fust bastard, comme tu le sçais estre,
Si est est-ce qu'à le voir on juge qu'il est traistre,
Et homme d'emprunter tousjours de plus en plus.
Tu luy diras, MARCHANT,[84] s'il vient en ta présence
Qu'avant que de plaider ou demande asseurance,
De peur qu'il ne s'envole avec ses dévolus.

Vénus, son Adonis par pleurs regrettera,
Apollon sa Daphné, Orphé son Euridice,
Et Pétrarque sa Laure, erreur de son service,
Du Bellay son Olive en deuil lamentera;
Et Ronsard amoureux Cassandre chantera,
Et par mille Sonets maudira la malice
De l'aveugle Archerot qui luy fait injustice;
Baïf de son destin la rigueur publira.
Tous ces regrets, TALON,[91] et plaintes langoureuses
Ne sont tant sur l'Amour et Mort injurieuses
Que les profonds soupirs et détestations
Dont usoit le Curé voyant sa Chambrière,
Que la mort avoit faict des enfers héritière,
Protestant en avoir encontre eux action.

C'est un pesant fardeau que le siège sainct Pierre,
Et si nous y voyons un chascun aspirer :
Un vicaire voudroit une cure attirer,
Et puis un evesché, puis un chapeau conquerre,
Et puis la papauté, pour des amis acquerre,
Et le Pape ne fait encor' que désirer
Bonne vie et santé, affin de n'expirer
A l'heure qu'il se voit le plus grand de la terre.
La plus grand part, hélas ! le fait pour vivre heureux,
Sans soing et sans tourment en loisir paresseux,
Faire tousjours gand'chère et s'addonner aux vices.
Mais lors que cest estat ne valloit que des coups,
Des persécutions, des chaisnes et des clous,
Les hommes lors n'estoyent friands de bénéfices.

Rome avoit surmonté par ses bras belliqueux
Et mille Gallions toute la terre et l'onde,
Si bien qu'il n'y avoit pour la ville et le monde,
Qu'une pareille fin qui les bornast tous deux;
Pour achever le tout il luy estoit les Cieux :
Pourquoy vint assaillir ceste grande arche ronde
Avec humilité et charité profonde,
Des pères anciens l'essin dévotieux.
Or, leurs bons successeurs, les braves Courtisans,
Affin de ne céder aux faicts des anciens,
Voyant que tout estoit domté dans l'univers,
Se sont tant hazardez, qu'ores courant grand'erre,
Après qu'ils ont laissé et le ciel et la terre,
Ils sont faicts héritiers du profond des enfers.

Lubin, comme lon dit, n'est que trop courageux
A défendre la cause et le droict du Vicaire,
Mais le contregarder, Lubin ne le peult faire;
Lubin, comme l'on dit, n'est que trop paresseux.
Lubin ne sçait que trop, je m'en rapporte à ceux
Qui disent que Lubin ne leur sçaurait complaire,
Lubin n'ha que babil alors qu'il se fault taire,
Et, quand il fault parler, Lubin est gracieux.
Lubin est bon légiste et ne veit jamais glose,
Il est prest de donner sentence à toute chose
Et jamais ne faillir sinon qu'à chasque poinct.
Lubin addressera aussitôt sa prière
A la femme d'honneur qu'à une chambrière;
Mais de les contenter, Lubin ne le fait point.

Enfant digne du père, et portant sur sa face
  Un signe de grandeur avec l'accroissement,
  Et qui pour ta beauté sers d'esbayssement,
  Retrayant de ta mêre et les yeux et la grâce :
Enfant, pour la grandeur suy ton père à la trace,
  Suy-le pour la vertu et le saint jugement,
  Suy ta mère en douceur; retien pareillement,
  Comme un riche thrésor, le bon bruit de ta race;
Et ce qu'à ta naissance ont départi les dieux,
  Fay-le reluire en toy, comme l'œil radieux
  De Diane reluit entre mill' estincelles :
Ainsi Talon pourra à jamais se vanter,
  Le plus heureux sonneur de t'avoir sceu chanter,
  La fleur de tout l'Auvergne entre les fleurs plus belles.

Tout ce qui s'est couvé de beau et d'admirable
  Aux escrits des Romains et antiques Grégois,
  Par toy nous le voyons au milieu des François,
  Tant tu has le Latin et le Grec favorable :
Pour cela tu nourris de science honorable,
  Seul entre tous esleu, la race de nos Rois,
  Qui, par une douceur de ta plus docte voix,
  Sera des bons esprits l'asyle secourable.
La gloire en est à toy comme premier auteur,
  Que ton pays reçoit un si docte seigneur,
  En qui tout' la Lorraine à veu son heur accroistre.
Et pour un tel bien-faict qu'elle a receu de toy,
  Elle t'estimera non seulement son Roy,
  Mais Père du pays, luy donnant un tel maistre.

MORLAYE[116], le seul bien que l'on peult sainctement
Attendre du grand Dieu qui les saisons tempère,
Et que nous luy devons par une humble prière
Demander de bon cueur tousjours dévotement,
Ce seul bien, mon Morlaye, est vivre librement
Et de corps et d'esprit, et d'une vie entière
Servir à son prochain comme d'une lumière,
Et d'un conseil Chrestien s'il se voit en tourment.
Nostre Dieu t'a donné le moyen de cognoistre
Ceste volonté saincte, et de tousjours accroistre
Les dons spirituels desquels il t'a doüé.
Or je ne te sçauray désirer d'avantage
En estreines, sinon que ton beau lignage
Soit tousjours ce grand Dieu en ses œuvres loué.

Ce ne fut sans raison que le temps nous conceut
Typosine[117] compaigne aux filles de Mémoire,
Ce ne fut sans raison qu'en signe de victoire
France toute joyeuse en son sein la receut :
Car tout incontinent que notre Europe l'eut,
L'ignorance abbaissa l'enfleure de sa gloire,
La Science se feit de plus en plus notoire,
Et Vérité sortit aussi tost qu'elle sceut.
L'Erreur en fut banni d'entre le populaire;
L'apparence fardée aux sçavans ne peut plaire,
Tant entre les humains elle eut d'authorité :
Car en vain nous eussions des Neuf la cognoissance,
Si le temps ne nous eust donné la jouïssance
De celle qui maintient Science et Vérité.

Le Dieu, le Tout-puissant qui, dès l'éternité,
Avoit délibéré façonner ce grand monde,
Jà voyoit sous ses pieds, comme une boule ronde,
Ce qu'il avoit pensé en son infinité :
Les animaux créez par sa divinité
Et par son Verbe sainct et parole féconde,
En s'esgayants sur l'air, sur la terre et sur l'onde,
Louangeoyent le Facteur en leur lieu limité;
Jà le ciel estoilé commençoit sa carrière,
Et les feux de la nuict, espandants leur lumière,
Compaignoyent le flambeau qui nous borne les mois;
Et jà l'Astre annuel à la bride avalée
Avoit plongé son chef dans la plaine salée,
Et le tour de la terre affranchi par cinq fois;

Le Soleil commençoit son sixième voyage,
Et ses rayons pourprez embellissans les Cieux
Faisoyent estinceler la mer contre ses yeux,
N'ayant encor' monstré qu'à demi son visage.
Voyci, ce grand Ouvrier fait son parfaict ouvrage :
C'est l'homme à sa semblance, à tout jamais heureux,
Immortel, franc d'esprit, et sur tous généreux,
Admirable en beauté au plus beau de son aage.
Et pour autant qu'un homme estant seul ne peult rien,
Ce Créateur voulut luy faire tant de bien,
Qu'à l'instant luy donner compaigne à luy semblable :
Faisant dessus ses yeux distiller le sommeil,
Cependant Dieu créa la femme son pareil,
Pour après conserver leur genre perdurable.

Il fut ce jour autheur du lien mutuel,
  Et de ce sainct lien descend la saincte Église,
  Que Jesus christ après espouse et authorise,
  Pour nous faire héritiers du bien spirituel.
Depuis, par l'univers, d'un hault cry solennel,
  Sainct Paul nous l'annonça, comme charge commise,
  Estre honorable en tous, voire qui éternise
  Ceux qui sont ensuyvans la loy de l'Éternel.
Ainsi fut ordonné cy bas le mariage
  Par celuy qui feit l'homme au temps du premier aage,
  Et depuis confirmé, par le monde presché
Contre le vicieux, le paillard, l'adultère :
  Car il est ordonné à qui mieux ne peult faire,
  Plustost se marier que brusler en péché[118].

Princesse dont le cueur et vertu paternelle
  Reluit comme un midi en naïve beauté,
  Qui serviras d'exemple à la postérité,
  Chargeant de tes vertus la mémoire éternelle,
Ceste seule vertu or' te rend immortelle,
  Accordant ta louange à la divinité,
  Car tu as eu de Dieu ceste félicité
  Que le vieil aage d'or en toy se renouvelle.
Nous admirons en toy la royalle grandeur
  Avecque la vertu d'un magnanime cueur,
  Et croyons en cela la France bienheureuse,
Que ceux auxquels de droict avec l'accroissement
  (Comme par ligne) est deu nostre gouvernement,
  Tiennent de leurs ayeux la vertu généreuse.

Mon Beaumais,[84] que la femme est une beste estrange !
Ainsi comme elle veult ell'fait l'homme changer,
Ell' le faict véritable, ell' le faict mensonger,
Et quand on luy faict tort, lors au double se vange.
Celle que tu sçais bien, à la voir c'est un ange,
Mais il se fault garder de tomber au danger :
Il vauldroit beaucoup mieux, comme toy, desloger,
Que se précipiter plus avant dans la fange.
En ce monde il y a un pareil animal.
Le comble du malheur, la source de tout mal,
Un monstre d'Achelois[119] et Harpie friande,
Qui par son doux parler sille si bien les yeux,
Quelle fait un agneau du plus malicieux,
Et du bien desrobé elle en fait sa viande.

Le tombeau cizelé en la brave apparance
Des combats furieux, où l'orgueil affronté
D'un ennemi félon brusquement surmonté
Doit porter aux nepveux la royalle vaillance,
Ne fait contre le temps si forte résistance,
Que la seule vertu conjoincte à Vérité,
Dont Henri[120] magnanime à tousjours imité
Ses plus braves ayeux, d'invincible constance.
Si donques son tombeau peult seul encourager
Un homme de grand-âme, affin de se vanger
De l'injure du temps par faicts-d'armes semblables,
Combien plus la vertu dont il estoit doué
Doit inciter un cueur, pour se voir advoué
Au rang des immortels à jamais admirables !

Qui contemple le Ciel, qui charge la mémoire,
  Prédisant le futur, contentant les nepveux,
  Trompe le sort humain, s'eslève jusqu'aux Cieux,
  Despitant la Fortune, ayant sur mort victoire.
L'un cherche la grandeur et l'autre donne gloire :
  L'un se ravit au Ciel, l'autre chante les dieux;
  L'un ne peult contenter le désir de ses yeux,
  Et l'autre incessamment enrichit son histoire.
Nous les voyons tous deux tendre à l'éternité,
  Tous deux chercher au Ciel une immortalité,
  Tous deux gaigner ce but par mesme voye estroicte :
C'est celà qui me fait penser que maintenant
  L'âme de SAINCT GELAIS [121] est dans le firmament,
  Puisque vivant il fut Astrologue et Poëte.

LA GÉLODACRYE

LIVRE II

Ce n'est plus moy qui veult faire d'un rien grand'chose;
  Je ne cizelle plus sur l'immortalité
  Le soudain changement d'une vaine beauté,
  Ornant de déshonneur les vers que je compose;
Je ne veux plus cacher par la Métamorphose
  Cela qui est mortel dessous la déité,
  Esclavant follement ma douce liberté :
  Pour un malheur subject ma rythme je dispose.
Une dame plus forte a mis hors de prison
  Ma jeunesse captive ; elle qui est Raison
  S'est remise en la fin dedans sa forteresse :
Là d'une heureuse main bridant la volupté,
  Me monstra qu'il ne fault, quand on est surmonté,
  Faire de l'imparfaict une saincte déesse.

Ce que j'avoy forgé, ce que j'avoy limé,
Ce dont je m'estoy faict une idole sacrée,
Que j'avois eslevé sur la bande d'Ascrée,
Maintenant est de moy comme rien estimé :
Ce qu'en mes premiers ans j'ay entre tous aimé,
Faict mon grand ennemi, ores plus me récrée :
J'ay dessous ce Tyran guarison rencontrée
Du mal qu'à coups de trets il avoir entamé.
Je le despite à laise, et luy trop engourdi
Délaissé du secours qui le rendoit hardi,
Vaincu s'en va fuyant : car je l'ai peu cognoistre.
La honte le talonne et neuf de tout espoir,
Pour me recompenser il m'a faict assçavoir,
Qu'amour n'est non plus grand que grand on le veultestre.

Souffle dans moy, Seigneur, souffle dedans mon âme
Une part seulement de ta saincte grandeur ;
Engrave ton vouloir au rocher de mon cueur
Pour asseurer le feu qui mon esprit enflame.
Supporte, Seigneur Dieu, l'imparfaict de ma flâme
Qui deffault trop en moy ; Ren toy le seul vainqueur,
Et de ton grand pouvoir touche, époinçonne, entame
Le feu, le cueur, l'esprit de moy, ton serviteur.
Eslève quelquefois mon âme despétrée
Du tombeau de ce corps qui la tient enserrée :
Fay, fay la comparoir devant ta majesté :
Autrement je ne puis, ne voyant que par songe,
D'avec la chose vraye esplucher le mensonge
Qui se masque aisément du nom de Vérité.

Délivre moy, Seigneur, de ceste mer profonde
  Où je vogue incertain, tire moy dans ton port ;
  Environne mon cueur de ton rampart plus fort,
  Et vien me deffendant des soldats de ce monde ;
Envoy'moy ton esprit pour y faire la ronde,
  A fin qu'en pleine nuict on ne me face tort;
  Autrement, Sèigneur Dieu, je voy, je voy, la mort
  Qui me tire vaincu sur l'oubli de son onde.
Les soldats ennemis qui me donnent l'assault,
  Et qui de mon rampart sont montez au plus hault,
  Ce sont les argumens de mon insuffisance ;
La cause du débat, c'est que trop follement
  J'ay voulu compasser en mon entendement
  Ton estre, ta grandeur et ta Toute-puissance.

O ville de Cler-mont, mon pays tant aimé,
  Hélas je te laissay dès ma première enfance
  Pour apprendre à Paris, la source de science,
  Ce qu'entre tous estats on a plus estimé.
Premièrement cinq ans j'ay esté enfermé
  Dans un collège, et puis, sortant de l'ignorance,
  Ainsi comme le corps, croissoit mon espérance,
  Dont encontre l'erreur dès l'heure je m'armé.
Qu'ay-je pour tout-cela? un rompement de teste,
  Un discours qui tousjours pour me fascher s'appreste,
  Et est par le passé le futur prédisant.
Plus heureux l'artisan, qui, de ce soin délivre,
  Ne s'amuse long temps à feuilleter un livre,
  Et ne s'esmeut sinon de ce qu'il voit présent.

Ce pauvre langoureux ne porte seulement
Qu'une peau pleine d'os qui enferme son âme
Tant il est deseiché par l'ardeur de sa flâme,
Encore vous n'avez pitié de son torment.
Il est vray qu'il est sot et lourd d'entendement ;
Pour cela toutesfois je ne veux qu'on le blasme,
Car, avecque le temps, il apprendra sa game,
Et pourra vos beautez chanter plus hautement.
Et encore qu'il aist la teste triboulette,
Pointue par le hault, la trogne assez malfaicte,
Si est-il bien fourni d'un petit de cerveau :
Il est de belle taille et gaillard et allègre,
Se pormenant il va du pied comme un chat maigre,
Au demeurant, plaisant ainsi qu'un jeune veau.

L'un presché vérité, et l'autre la mensonge;
L'un deffend son bon droit, l'autre masque le sien;
L'un est nommé nouveau, et l'autre l'ancien;
L'un ne veult rien couper, et l'autre tout allonge;
L'un s'arreste au certain, et l'autre sur le songe;
L'un s'advance tousjours, l'autre traîne un lien;
L'un pense estre vainqueur, l'autre n'est sans moyen;
L'un et l'autre en bon port dans la vague se plonge.
Tous deux se sont promis attaindre un mesme lieu;
Tous deux pensent vanger la querelle de Dieu;
Tous deux sont le vouloir enté dans la poictrine.
Mais tout le pis, MURET,[122] c'est qu'en ce temps pendant,
Un chascun est la fin du discord attendant,
Voguant sans gouvernail en la haute marine.

Je ne ris de ce monde et n'y trouve que rire,
Je le plore et si rien ne doit estre ploré,
J'y espère et si rien ne doit estre espéré,
Je voy tout estre entier et rien n'est qui n'empire.
J'y repren toute chose et ny voy que redire,
Je me plains de ce temps et rien n'est empiré;
Je redoute un désastre et tout est asseuré,
Je voy la paix par tout et tout bouillonne d'ire.
Je déplore mes ris, je me ris de mes pleurs,
Je ris mon passe-temps, je plore mes douleurs,
Tout me tire à plourer, tout à rire m'excite.
Dont vient cela, MOURET? [84] c'est pourtant que je veux
Entreprendre tout seul les ouvrages de deux,
Ore de Démocrite et ore d'Héraclite.

CHRESTIEN, [103] jusques à quand, jusques à quand sera-ce
Que l'on empeschera de prendre le butin?
Verrons-nous donc tousjours ce peuple tant mutin?
S'enquestra-il tousjours de ce qui le surpasse?
S'il passe plus avant, adieu la mulle grasse,
Adieu le revenu du grand siège Aventin,
Adieu le ventre oisif et l'antique Latin.
Il faudra qu'un chascun reprenne la bezasse.
Adieu ce qui nourrit les pauvres maquereaux,
Et ce qui entretient les plus secrets bordeaux;
Adieu le masque peinct qui les asnes déguise;
Adieu les courtisans qui servent de laquets
A un tas d'ocieux, adieu tous les naquets :
Mais ce pendant, Chrestien, on met tout sur l'Église.

Rousselet [123], tout est plein d'un erreur vitieux
  Qui ronge nostre bien et se paist de nostre âme;
  Ce qu'il ne fault manger est passé par la flâme,
  Tant est plein ce Prothé d'un cueur malicieux.
Il redouble sa rage et est ambitieux;
  Il cherche le moyen qui bien tost nous affame;
  Encore d'autant croist son entreprise infâme,
  Qu'il se voit advoué de Jupin odieux.
Il ha pour son canon l'esclair et le tonnerre
  Que Jupiter brandit sur les flancs de la terre,
  Et pour ses canonniers mille autres demi-dieux.
Il ha pour ses soldats les hommes qu'il enyvre
  Du venin de sa couppe, et qui ne le veult suyvre
  S'appreste d'aller veoir s'il fait meilleur aux cieux.

Patouillet, [111] toy qui sçais le vivre des Romains
  Et qui as l'air Latin tant expérimenté,
  Se peult-on contenir en son humanité
  Entre ces Courtisans qui ne sont plus humains?
Entre ces Courtisans, qui sont desjà tout pleins
  D'esprit, et qui n'ont plus sinon que saincteté?
  Dy moy, mon Patouillet, si leur grand'déité
  Nous peult bien transformer d'hommes en demi-saintcs.
Tu me hausses la teste, et je pensoy' que Romme
  Fust le commencement du paradis de l'homme;
  Mais comme je puis voir, j'ay bien esté trompé.
Ha! je ne veux donc plus désormais qu'on procure
  De m'y faire courir, quand Patouillet m'asseure
  Que celuy est heureux qui en est eschappé.

Tout passe par leurs mains, rien ne se fait sans eux;
Ils ont sur le Royaume une pleine puissance;
On soustient qu'il leur fault porter obéissance,
Car on les a esleus plus sages et plus vieux.
Mais s'il est question d'un de ces Demi-dieux,
Sous ombre de l'appast d'une folle espérance,
Ils font tout, et fust-il contraire à l'ordonnance,
Tant on craint aujourd'huy de leur estre odieux.
Et cependant le peuple est pareil à la balle
Qui jamais n'ha repos : et puis rouge, et puis palle,
Ainsi qu'il est poussé par le muable vent ;
On s'en joue, on le pille, on l'endort, on le lie,
Sans crainte de Celuy qui cognoist leur follie,
Et qui les punira au jour du jugement.

Pauvre homme, tu bastis ces chasteaux sompteux,
Les eslevant au Ciel, et tu demeure en terre;
Tu fouille à grand travail le métail et la pierre,
Et tu devrois bastir ta demeurance aux Cieux.
Tu desrobes le bien des pauvres souffreteux;
Tu rongnes finement les forces de la guerre,
Pour eslever des tours à l'object du tonnerre;
Tu te damnes, à fin d'enrichir tes neveux.
O estrange malheur; naissant avec les hommes,
Nous congnoissons assez qu'immortels nous ne sommes,
Mais nous aimons bien mieux rendre un nom immortel,
Enrichir les parents d'une impudique femme,
Faire Evesque un soldat, et dégrader nostre âme,
Qui sa main sacrilège a plongé sur l'autel.

Nous confessons assez qu'un chacun en abuse,
  Mais pour le confesser (voire assez froidement)
  Nous n'y avons point veu encor d'amendement,
  Ains on use tousjours d'une pareille excuse.
Sera-ce donc assez de confesser la ruse,
  Sans en veoir suyvre après un meilleur changement?
  S'il suffit, RAVENEL,[84] je veux dès maintenant
  Tascher de proffiter, puisqu'ainsi on en use.
Mais je croy que le Ciel ne recevra jamais
  Proffit pour excuser nos crimes et mesfaicts,
  Ny de bien vivre après une sotte promesse :
Car cil qui par vicaire aura faict son devoir,
  Par un vicaire aussi Paradis ira voir,
  Et personnellement les lieux de toute angoisse.

Rien ne meurt sous le Ciel, tout est tousjours en estre
  Ainsi que de tout temps; mesme ce changement
  Qu'on appelle en commun la Mort, n'est seulement
  Qu'un moment qui nous fait une autre fois renaître.
Ce moment que je dy, d'un homme nous fait estre
  (Eschangeant nostre corps) d'un arbre l'aliment;
  Cest arbre porte un fruict, qui sert pareillement
  Pour faire la semence en un autre homme croistre.
Puis de ceste semence un homme en est produit,
  Et ainsi nous voyons comme tout s'entresuit,
  Non autrement, BUTTET,[124], que les temps de l'année.
Ne t'esbahy donc point, si entre les François
  Nous avons veu la guerre et la paix autresfois,
  Puis la guerre civile encore retournée.

O mélange du monde ! ô mondaine inconstance !
O monde, mais immonde ! ô grand tout, mais un rien !
O le monde nouveau ! ô le monde ancien !
O tous deux parangons de certaine impuissance !
Que tien-tu dedans toy qui tienne une constance,
Sinon cest élément, qui ha moins de moyen
De garder entre tous l'accoustumé maintien,
Et qui semble de soy faire moins résistance?
Troye, le grand tombeau de la Grèce féconde,
Et Romme, la tremeur du demeurant du monde,
D'eux-mesmes ont esté en la fin le tombeau.
Le Xante est demouré, le Tybre coule encore :
Voylà pourquoy, BORDAT,[84] maintenant je déplore
Ce monde, ne voyant qu'asseurance dans l'eau.

O vous, gentils esprits, dont les douces reliques
Ont coulé librement jusqu'en ces derniers ans,
Vous, esprits, qui rendez plus heureux mon printemps,
Soigneusement nourris en vos chants poétiques ;
Esprits qui m'apprenez les sciences antiques
Et qui avez cent fois rendu les miens contens,
C'est de vous dont j'ai pris ces plus rares présens,
Que j'élance hardiment parmi nos Républiques :
De vous je les ay pris, et à vous je les doy;
Aussi voyez-vous bien, que le plus grand esmoy
Que j'ay, c'est de me voir un jour de vostre bande :
Mais je me deulx d'un poinct, que n'estes tous icy
Pour plaindre avecque moy mon mal et mon souci,
Et d'escrire une part du mal qui me commande.

Que ne suis-je eschangé en une source claire
  Distillant à jamais un grand ruisseau de pleurs,
  Pour tant d'impiétez, de meurtres, de malheurs,
  Qui à tousjours plourer ne me font rien qu'attraire?
Nature me devoit au costé gauche faire
  Une ratte engrossie et de doubles largeurs,
  Pour rire incesamment les bouillantes fureurs
  De ceux-là qui tant bien se sçavent contrefaire.
Je voy journellement un grand sot ignorant,
  Tout vieil et tout cassé, aux grandeurs aspirant,
  Et discourir tout seul de l'ordre de l'Église;
Reprendre un gouverneur, prédire asseurément
  Par la sédition le subit changement,
  Et ne veult toutesfois que je Gélodacryse.

Ces beaux cheveux crespez, qu'en mille et mille sortes
  Tu trousses bravement sur le hault de ton front,
  Dedans vingt ou trente ans au monde ne seront,
  Mais avec le corail de tes deux lèvres mortes.
Ces deux mons cailletez, ces deux fraises retortes,
  Ces deux bras potelez et ces beaux doigts mourront;
  Seulement au cercueil les cendres demourront,
  Encloses pesamment dessous les pierres fortes.
Et puis pour tout cela tu te fais adorer,
  Tu fais plaindre, gémir, plorer, désespérer,
  Puis mourir, puis revivre un amant en martire.
Uses en ce pendant, Françoise, que le temps
  T'en donne le loisir, car tous ces poursyuvans
  En la fin, comme moy, ne s'en feront que rire.

Je me fasche de voir un sot, un ignorant
  Se bastir au cerveau l'entière cognoissance
  Des arts, et l'on cognoist sa grande insuffisance,
  Dont il fait ample preuve, où chacun va courant;
Et pour ce beau chef-d'œuvre, ore il est espérant
  La faveur, le plaisir, l'honneur en récompense,
  Et qu'on le monstre au doigt : et qui plus est, il pense
  Acquérir un amour où il est aspirant.
Je me play toutesfois (contemplant son martire
  Et suis content d'avoir matière pour me rire,
  Quand je le voy changé et d'habits et de nom.
Qui plus est, de badault (comme si fut miracle)
  Il s'est faict à l'instant et beste et maniacle,
  Opposant son amour à celuy de Cimon.

Que me sert-il, Noyon,[106] de vivre plus long temps,
  Puisque rien ne me plaist et que rien je n'espère?
  Noyon, que me sert-il de passer en misère,
  En souspirs et en pleurs mon désiré printemps?
Plus heureux j'eusse esté, si, avec mes parens,
  Content du peu de bien amassé par mon père,
  Content de la doctrine apprise de ma mère,
  J'eusse attendu le jour qui bornera mes ans.
J'eusse tousjours vescu au pied de ma montaigne,
  Sans faire ainsi qu'on dit des chasteaux en Espaigne,
  Ou discourir des meurs, des peuples, des courroux :
Je n'eusse en mon cerveau conceu ce monstre estrange,
  Ny ce long pensement qui jamais ne se change,
  Et dont je suis contraint d'avorter tous les coups.

J'amasse quelquefois dedans mon pensement
Tous ces cercles roulans qui embrassent le monde;
J'y amasse le feu, l'air, la terre avec l'onde,
Pour rechercher l'autheur de leur commencement;
Là dedans je retire un cinquième élément,
Qui jette la semence en la terre féconde,
Et qui, du plus profond de sa grande arche ronde,
Fait mouvoir les saisons avec son mouvement.
Lors que je pense avoir trouvé une partie
Des causes de ce monde et de l'humaine vie,
Je n'en retire rien qu'un chaos plus souvent.
Voylà de quoy me sert la lecture assidue
D'Aristote, ou Platon, où plus souvent je sue;
Puis je me refroidis, sage comme devant.

Bayf, j'ay beau crier et me rompre la teste,
Je voy bien que pour moy Jupin n'en fera rien;
Il aime trop son ciel, il aime trop son bien;
Il se plaist trop au son de son fouldre et tempeste.
Mais c'est bien au rebours, je le voy qui s'appreste
A nous vouloir tromper d'un ris Sardonien;
Il sçait dissimuler comme un Italien,
Et puis tout-en-un-coup nous luy verrons la creste :
Je le voy s'accoster de la force de Mars,
Il prent, avecque soy, les demi-dieux bastars,
Et sçay bien fermement qu'il se veult faire croire :
Mais tout au pis aller, j'ay recours en un poinct,
C'est que dedans son camp on ne s'accorde poinct,
Et pense que Saturne aura un jour victoire.

Dont vient que d'autant plus que l'on s'attache à eux,
Ils redoublent d'autant leur ancienne ruse?
S'ils sont attaincts au vif, ils usent d'une excuse,
Et pensent abuser les hommes et les dieux.
Un de leur faction est tant malicieux,
Qu'ores qu'il sache tout, si est-ce qu'il refuse
Le dire pleinement, tant ce Prothé s'amuse
A ces biens terriens qui luy crèvent les yeux.
Ce qu'il en fait, DESNEUX[125], est affin que l'on die
Qu'il est le principal de ceste Tragédie,
Et qu'il ha pour les deux un très subtil cerveau.
Il sçait asseurément jouer son personnage :
Mais s'il estoit un coup enfermé dans la cage,
D'autant qu'il sçait jaser, d'autant il seroit veau.

Trop heureux nous fussions sans ceste beste estrange,
Qui l'homme accompagna dès le commencement,
Et, comme le fléau dont on bat le fourment,
Indiscrette tousjours dessus l'homme se vange.
Sans elle, mon PASCHAL[114], l'homme seroit un Ange;
L'homme seroit parfaict de corps, d'entendement;
Mais à son deshonneur ell' luy sert de torment,
Quant à son appétit elle en fait un eschange.
Alors qu'il pense faire à son aise un discours,
Ou que dans son cerveau remémorant ses jours,
Il répare son bien de sage pourvoyance,
C'est à l'heure qu'il sent ses plus cruels efforts
Martirer à grands coups son esprit et son corps,
Tant la femme sur luy a gaigné de puissance.

Ces Pédantes, TALON[106], qui desjà tous grisars
  De barbe et de cheveux, mais jeunes de science,
  Se vont vantant partout d'une sotte éloquence,
  Et dont par les carfours on voit les noms espars,
Pensent estre tous seuls interprètes des ars,
  Sans ombre d'un Ergo, dont ils font apparence,
  Et maigres de sçavoir, enflez d'outrecuidance,
  Veulent estre escoutez et crains en toutes pars,
Quand ainsi je les voy escrier et débatre,
  Ils me souvient tousjours de voir sur un théâtre
  Un seigneur déguisé parlant à son valet,
Et fier et orgueilleux commander un affaire,
  Puis se tournant ailleurs tout-en un-coup se taire,
  Quand il est parvenu au bout de son roulet,

FEVRE,[84] ces demi-dieux qui n'ont aucun penser,
  Sinon que d'amasser les montagnes ensemble,
  Veulent contre le ciel, ainsi comme il me semble,
  Comme les fiers Géans un escadron dresser;
Ils veulent Jupiter et tous les dieux chasser,
  Voyons que soubs leur main desjà le monde tremble
  Et qu'un camp conjuré à leur soulde s'assemble,
  Aimant mieux le grand Dieu que leur faveur laisser
Le canon est braqué, la bresche est suffisante,
  Lon parle de l'assault, le soldat jà se vante
  De gaigner le rampart, d'entrer du premier sault :
Mais je voy ce grand Dieu qui dedans sa main forte
  Tient un fouldre vangeur, ardant en telle sorte
  Qu'il tuera ces Géans dès le premier assault.

Si pour avoir perdu ton crédit ancien
Et penser estouffer le bruit d'une jeunesse,
Si pour désespérer au pied de ta vieillesse
Et forcer les secrets du sainct Dieu Délien ;
Si pour penser en vain estraindre d'un lien
Le louable dessein de ma jeune allégresse,
Si pour promettre trop et faillir de promesse,
Si pour porter au front le sort Idalien,
Si pour avoir changé un habit pédantesque,
Contrefaisant les pas d'un troupe Tudesque,
Tu reviens au mestier n'ayant rien prouffité,
N'entrepren désormais d'une langue envieuse
A mesdire de moy, car moins est dangereuse
La main d'un ennemi tant de fois surmonté.

Quiconque lévera la teste envers les cieux,
Marquant les gouverneurs de ceste terre basse,
Ainsi que chascun d'eux la nourrict et l'embrasse,
Et la va regardant d'un bel œil envieux,
Et puis, se rabaissant sur ces terrestres lieux,
Reviendra contempler la terre, jamais lasse
De porter en saison, et de monstrer sa face
Belle et reverdissante au printemps gracieux :
Celuy-la (dy-je) il fault, il fault bien qu'il confesse
Qu'un plus puissant régit ceste gemmeuse presse
De flambeaux attachez et de flambeaux errans :
Il fault aussi nier la chose fortuite,
Et confesser que Dieu est la seule conduite
Qu'une terre féconde apporte tous les ans.

Pauvre escolier latin, que tu es malheureux!
Tu avances tes jours au froid et à la pluye,
Tu avances ta mort pour allonger la vie
A celuy qui sera de toy moins curieux.
Encor as-tu, pauvret, les languars soucieux
Entre tes maux plus grands, et object de l'envie,
Content en ton malheur tousjours tu estudie,
Compensant ton labeur par un soing studieux.
En ce pendant on voit par la despouille tienne
Discourir un bragard sur la langue ancienne,
Dont il a desrobé le plus riche butin :
Tu achептes tes maux, et il vend l'apparence;
Il vit en grand plaisir, tu te lèves matin
Pour servir au public, dont il ha récompence.

Que sert-il plus long temps dissimuler un bien,
Si le dissimuler luy est du tout contraire?
Si le parler est bon, que sert-il de se taire?
Que sert-il de parler, si parler ne vault rien?
Si c'est la vérité, en vain je la détien,
Et si c'est la mensonge, en vain je le veux faire
Apparoistre au dessus, pour au monde complaire,
Sans ombre seulement du public entretien.
Ce qui est bon de soy, mauvais ne sçaurait estre,
Et ce qui est mauvais, mauvais se fait cognoistre,
Or' qu'il soit déguisé du nom de vérité.
C'est donc en vain, RONSARD, que ceci l'on déteste :
Car si nous apparoist qu'il est du tout céleste,
Croyons qu'il durera à perpétuité.

NOTES

PREMIÈRE PARTIE

LE THÉATRE

1. — Deuxième fille de Henri II et de Catherine de Médicis; née en 1547; épouse, en 1558, de Charles II, duc de Lorraine; morte en 1575.

2. — Ce Discours, dit Faguet (*Trag. fr. au XVIe siècle*), est « un traité d'Art dramatique ». Cf. la *Diffinition de la Tragédie* en tête de l'*Électre* de Lazare de Baïf (1537); — Du Bellay, *Deffense et Illustr...*, II, 4, *in fine* (1549); — Jacques Peletier du Mans, *Art poétique* (1555): — Ronsard, seconde préface de la *Franciade* (1587).

3. — Martial, *Epigr.*, I, 4.

4. — Pour *Hécube*, Grévin peut viser soit la traduction de Lazare de Baïf (1544), soit celle de Bouchetel (1550). Pour *Médée*, il est plus difficile de savoir à quelle œuvre il se réfère, peut-être à une traduction de Jean-Antoine de Baïf qui ne fut pas imprimée.

5. — Horace, *Ars poa.*, v. 220.

6. — *Ibid.*, v. 275-276.

César

7. — Argument. Acte I. César et Marc-Antoine. Quel est le meilleur moyen de gouvernement? Pour César, la douceur. Pour Antoine, la force. — Acte II. La conjuration. Brutus et Cassius. On frappera César au Sénat. — Acte III. Les pressentiments de Calpurnie. Elle

adjure César de ne pas aller au Sénat. César est sur le point de céder quand survient Décimus Brutus, qui lui reproche sa condescendance aux alarmes d'une femme et sort avec lui pour l'accompagner au Sénat. — Acte IV. César a vécu. Récit de sa mort par un messager. Imprécations de Calpurnie. — Acte V. Discours de Brutus au peuple. Discours de Marc-Antoine, qui montre aux vétérans de César la toge de leur chef déchirée et sanglante. Cris de vengeance des soldats.

8. — Cf. Corneille, *Cinna.*, II, 1.

D'effroyables soucis, d'éternelles alarmes,
Mille ennemis secrets, la mort à tout propos,
Point de plaisir sans trouble et jamais de repos...

9. — Cf. *Ibid.*, II, 1.

Esclave des grandeurs où vous êtes monté.

10. — Cf. *Ibid.*, IV, 2.

Rome a pour ma ruine une hydre trop fertile...
Meurs enfin, puisqu'il faut ou tout perdre, ou mourir.
La vie est peu de chose...

11. — Traduction du vers de Labérius, rapporté par Macrobe (*Saturn.*, II, 1) :

Necesse est multos timeat, quem multi timent.

12. — Cf. Corneille, *Cinna*, I, 6.

Faites voir après moi si vous vous souvenez
Des illustres aïeux de qui vous êtes nés.

13. — Laharpe (*Cours de Littérature; Poëtes tragiques avant Corneille*) transcrit tout ce passage depuis : « Et quant on parlera de César et de Romme » en le faisant suivre de ce commentaire : « Qu'on mette ces idées en vers tels qu'on en peut faire aujourd'hui, on verra qu'elles sont grandes et fortes, et du ton de la tragédie : il n'y a pas dans Jodelle un seul morceau de ce mérite. »

14. — Cf. Corneille, *Cinna*, I. 3.

Avec la liberté Rome s'en va renaître.

15. — Cf. Suétone, *Cæ* LXXXI. « *Tabula ænea in monumento in quo dicebatur Capys, conditor Capuæ, sepultus, inventa est, conscripta hac sententia : Quandoque ossa Capyis detecta essent, fore ut Iulo prognatus manu consanguineorum necaretur... Proximis diebus, equorum greges quos in trajiciendo Rubicone flumine consecrarat, ac*

vagos et sine custode dimiserat, comperit pertinacissime pabulo abstinere, ubertimque flere. »

16. — Cf. *Ibid.*, LXXXII. « *Utque animadvertit undique se strictis pugionibus peti, toga caput obvolvit; simul sinistra manu sinum ad ima crura deduxit, quo honestius caderet, etiam inferiore corporis parte velata.* »

17. — Quelques mots de Plutarque (*Antoine*, XVI) disant simplement qu'Antoine « mêla à l'éloge de César ce qu'il crut le plus propre à exciter la pitié et à enflammer l'âme des auditeurs » ont fourni à Grévin le thème de ce discours.

18. — Un écrivain allemand a consacré une étude aux rapports qui existent entre la tragédie de Grévin et les tragédies de Muret, de Shakespeare et de Voltaire sur le même sujet : G.-A.-O. COLLISCHONN, *Jacques Grévin's Tragödie* « Cæsar », *in ihrem Verhältniss zu Muret, Voltaire und Shakespere* (Le « César » de Jacques Grévin dans ses analogies avec les tragédies de Muret, Voltaire et Shakespeare), Marbourg, 1886. Les rencontres de Shakespeare et de Grévin sont fortuites et sans intérêt. Grévin ne nierait pas ses emprunts à Muret, à la condition qu'on lui accorde sa part d'invention et d'originalité. Les emprunts de Voltaire à Grévin sont très importants. Pour le plan et pour le dialogue, il reste acquis que Voltaire s'est beaucoup servi du *César* de son prédécesseur pour sa *Mort de César.*

LA TRÉSORIÈRE

19. — Qu'est-ce que cette première œuvre théâtrale de Grévin dont il n'est resté aucune trace? Il n'y a pas lieu de s'arrêter à cette histoire. La *Maubertine*, c'est la *Trésorière.* Une comédie avait été commandée à Grévin pour les noces de Claude de France et du duc de Lorraine. L'auteur avait pris son sujet dans la chronique scandaleuse du quartier Maubert. Il y eut réclamation, s'il faut l'en croire, par les habitantes du quartier Maubert (Voir l'Avant-Jeu des *Esbahis*) ou peut-être par les intéressés. La pièce ne put être jouée pour les noces princières (Voir Note 20, l'indication fournie à cet égard par Grévin lui-même) et le fut ensuite, remaniée ou non, sous un nouveau titre.

20. — « Ceste comédie fut faicte par le commandement du roi Henry II pour servir aux nopces de madame Claude, duchesse de Lorraine, mais pour quelques empeschemens différée : et depuis

mise en jeu à Paris au collège de Beauvais, après la satyre qu'on appelle communéement les Veaux, le v. de février M. D. LVIII. » (GRÉVIN).

ARGUMENT. — L'épouse d'un trésorier (agent du fisc; nous dirions percepteur des contributions) a deux soupirants, un gentilhomme et un protonotaire. (Aujourd'hui réservé à des dignitaires écclésiastiques, ce titre était alors porté par des gens d'Église et par des hommes de loi : La Curne de Sainte-Palaye, *Dictionnaire historique de l'ancien langage français*, V° *Protonotaire*; il s'agit ici d'un robin). Elle ne se prononce pas entre eux et les ruine tous deux en cadeaux. Pour y subvenir, le gentilhomme se fait payer par le trésorier un quartier de rente échu et un autre a échoir, et il doit, pour l'u comme pour l'autre, se soumettre à un intérêt usuraire. Le robin, moins riche, recourt à un autre moyen, qui est d'emprunter à la trésorière elle-même l'argent qu'il dépensera pour elle : la rusée, pour rentrer dans cette avance, n'aura-t-elle pas la somme que le gentilhomme lui a promise pour une chaîne d'or? Sur ce, le gentilhomme apprend par son valet que la trésorière, en l'absence du mari, a reçu chez elle le protonotaire. Fureur du gentilhomme qui accourt avec deux valets et enfonce la porte. Au bruit, le mari survient; tout le monde est réuni, vacarme, scandale, tout le quartier en émoi. Le gentilhomme alors de s'en prendre au mari. En stipulant des intérêts, il a trafiqué de ses fonctions; le cas est grave. Pour éviter le Châtelet, le trésorier rendra ses quittances au gentilhomme et fera son deuil de ce qu'il lui a versé. Le protonotaire décide de garder l'argent reçu de sa maîtresse et s'esquive. Le mari et la femme restent en présence, le mari pardonne.

21. — Sur Martinville, de Rouen, farceur réputé en son temps, voir Eug. Lintilhac, *Histoire générale du Théâtre en France*, T. II, *La Comédie*; *Moyen-Age et Renaissance*, p. 56.

22. — Titre qu'on donnait aux femmes mariées de la bourgeoisie, le nom de dame étant réservé aux femmes de qualité.

23. — Trait de mœurs du temps, Les écoliers riches avaient au collège des domestiques. C'étaient quelquefois des écoliers pauvres, qui arrivaient par ce moyen à faire leurs études. Ce fut le cas, par exemple, pour Ramus et pour Guillaume Postel.

24. — Mis dans la malle.

25. — Poids.

26. — Monnaies d'or.

27. — Laïc.

28. — Expression affirmative. Très bien (*mundum est*). Cf. Montaigne II, 37 : « C'est mon, dit Nicoclés. » Se trouve encore dans Corneille, *Galerie du Palais*, IV, 12, et, sous la forme « Ça mon », ou « çamon » dans Molière, *Le Bourgeois gentilhomme*, III, 3; *Le Malade imaginaire*, I, 2.

29. — Voulusse.

30. — Art du bourreau, torture.

31. — Accablera.

32. — Éloigner.

33. — Fournissez.

34. — M. Émile Roy (*L'«Avare» de Doni et l'«Avare» de Molière*, dans la *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 1894, p. 43) remarque que Gabriel Chapuis termine sa traduction de l'Avare cornu de Doni (Lyon, 1583) « par les derniers vers de la *Trésorière* de Grévin, qui devaient être classiques. » Il serait plus exact de dire : par une imitation très reconnaissable des derniers vers de la *Trésoriére.*

Les Esbahis

35. — « Ceste comédie fut mise en jeu au collège de Beauvais, à Paris, le XVIIe jour de février M. D. LX. après la tragédie de J. César et les Jeux satyriques, appelez communéement les Veaux. » (Grévin.)

Argument. — Cette fois, nous sommes au quartier Saint-Séverin. Deux vieillards, Gérard et Josse, sont amis. Gérard s'est mis en tête de marier sa fille Madeleine à Josse (jadis marié, mais sa femme l'a abandonné et, paraît-il, est morte). Madeleine a donné son cœur à un jeune avocat : le conflit classique de l'amour chez les filles et de l'intérêt chez les pères. Les serviteurs de Josse et de l'avocat s'arrangent pour rendre impossible le mariage de Josse en rendant nécessaire celui de son jeune rival : l'intervention classique des valets de comédie, protecteurs des jeunes amours. Un fantoche amusant se jette à la traverse de l'intrigue, Pantaleone, un Italien vantard et couard, toujours provoquant, toujours nasardé. Ce bravache a amené à Paris une femme dont il a fait connaissance à Lyon. Or, c'est Agnès, la femme de Josse. Tous les personnages se trouvent réunis, les deux gérontes, qui ont fini par se fâcher et qui allaient se battre, les deux jeunes gens qui s'aiment, et Pantaleone, qui s'était imagi-

né de courtiser Madeleine, et Agnès, reconnue de Josse, et un gentilhomme, ami de l'avocat, qui a bien quelque raison de la reconnaître aussi : « ébahissement » général. Le dénouement s'impose : Madeleine épouse son avocat, Josse reprend sa femme, l'Italien s'enfuit.

36. — É. Roy, art. cité, p. 39. Chapuis, dans sa traduction, « a fondu l'un dans l'autre le prologue de Doni et le prologue des *Esbahis*, auquel il a fait des emprunts textuels. »

37. — Remue. On trouve encore dans *Le Bal* de Regnard, sc. 6 : « Une fille toujours a quelque fer qui loche ».

38. — Certes. Conservé dans oui-da. Grévin emploie aussi *ancnda* et *ananda*.

39. — Gai, entreprenant.

40. — Sale.

41. — « Toux de regnard qui mène jusqu'au terrier, c'est-à-dire au tombeau ». (Cotgrave).

42. — Exclamation affirmative.

43. — Danser.

44. — Bouté dehors, repoussé.

45. — Hydre, source de maux.

46. — Imité par Chapuis. Roy, art. cité, p. 45. Cf. notes 34 et 36.

47. — Sots.

48. — Allusion à une œuvre comique qui avait eu un très grand succès au siècle précédent, le monologue du *Franc-Archer de Bagnolet* quelquefois attribuée à Villcn.

49. — Strophe du *Roland Furieux*, XXXV, 2. Voir éd. Garnier (trad. C. Hippeau) t. II, p. 250.

50. — Aille.

51. — Goûter, faire collation.

52. — Terme de moquerie.

53. — Rien. Tirer blanque (à un jeu de hasard) : n'avoir rien.

54. — Imbécile.

55. — Argent (italien, denaro).

56. — Diminutif d'amours, amourettes.

57. — Défie.

58. — Constamment

59. — Cheval qui a un trot particulier.

60. — *Roland furieux*, II, 1. Éd. Garnier, t. I, p. 17.

61. — *Ibid.*, II, 2. Éd. Garnier, t. I, p. 18.

62. — Cerisoles, Italie du Nord, province de Coni. Brillante victoire des Français sur les Impériaux, 14 avril 1544.

63. — Te gausser, railler.

64. — Cheval.

65. — Serviteur, laquais.

66. — Exclamation affirmative.

67. — Molière a lu Grévin, et y a pris son bien. D'abord, des noms. Dans la préface de *Tartuffe*, il écrit : « Ce seroit une injustice épouvantable que de vouloir condamner Olympe, qui est femme de bien, parce qu'il y a une Olympe qui a été une débauchée. » Nicole (le vrai nom de l'Olympe de Grévin), Claude, Agnès désignent des personnages de Molière. Le « sire Josse » des *Esbahis* est le parrain de « Monsieur Josse » de *L'Amour médecin*. La rude instruction d'Arnolphe à Agnès sur l'obéissance de la femme dans le mariage (*École des Femmes*, III, 3) tenait déjà dans deux vers de la *Trésorière* (III, 5) :

Qu'ell' m'obéisse tout ainsi
Que l'enfant est tenu au père,

et un autre passage de la *Trésorière* (IV, 1) a visiblement inspiré l'exclamation rageuse d'Orgon : « Je l'ai vu, dis-je, vu, de mes propres yeux vu... » On dira : identité de situation. Mais cette identité même mérite attention. Elle est frappante si l'on compare *Les Esbahis* et *L'Avare*. Des deux côtés, un vieillard sordide (Grévin a eu soin de donner à Josse des traits de pingrerie) amoureux d'une jeune fille. Josse se plaint d'un « caterre » comme Harpagon d'une fluxion. Il se console comme il peut :

Je ne suis pas si vieil qu'on dict,
Je ne suis qu'en fleur de mon aage.

Harpagon, lui, reçoit les consolations de l'astucieuse Frosine. « Hé bien ! qu'est-ce que cela, soixante ans? Voilà bien de quoi ! C'est la fleur de l'âge. » (*L'Avare*, II, 6).

La Pastorale

68. — Voir Notice, p. IX.

69 — Bouclier.

70. — Marguerite avait imposé silence, en présence du roi, à Mellin de Saint-Gelais, qui s'amusait à lire, en les travestissant, des vers de Ronsard. Voir Ronsard, éd. citée, t. VII, p. 295.

71. — « Par Jaquet est entendu l'auteur. Par Collin, Nicolas Denisot... et par Tenot est entendu Estienne Jodelle, assez cogneu en nostre France, tant pour son sçavoir que pour la grandeur et promptitude de son esprit. » (Grévin) D'autres noms de convention sont employés. On reconnaît Phlippot, berger espagnol (Philippe II) et Philbert, berger savoisien (Philibert-Emmanuel). Charlot désigne le duc d'Orléans (plus tard Charles IX), et Ysabeau Élisabeth) Quant à Margot, c'est, bien entendu, Marguerite de France.

Argument. Jaquet, rencontrant Collin, apprend de lui le double hymen qui se prépare au village. Joie de Jaquet. Les deux bergers décident de chanter à tour de rôle cet heureux événement en s'accompagnant de leurs instruments rustiques. Tenot survient. Il fait, lui aussi, l'éloge des deux fiancées, et, après un dernier épithalame de Collin, tous les trois se rendent à la ville pour assister aux fêtes qui vont avoir lieu.

72. — Sortes de musettes.

73. — Hêtres.

74. — Chalumeau.

75. — Bacchus (Dionysos).

76. — Peau de loup, vêtement.

77. — Flèche.

78. — Abeilles.

79. — Claude de France, la première protectrice de Grévin (voir Notice, p. xviii) et Marguerite de France, qui épousera, en 1572, Henri de Bourbon, le futur Henri IV.

80. — Mesure de distance variable : espace parcouru par un laboureur sans revenir en sens inverse.

81. — Enclos.

DEUXIÈME PARTIE

POÉSIES CHOISIES

L'Olimpe

82. — On a recueilli ici tous les Sonnets de l'Olimpe, en omettant toutes les poésies de genres divers qui accompagnent ces Sonnets : Chansons, Jeux olympiques (sonnets, tous décasyllabes ou octosyllabes, auxquels il manque un vers du dernier tercet), Vilanesques, Baisers, Pyramide, Amourettes, Odes.

83. — Jacques Pons, médecin lyonnais.

84. — Personnage inconnu.

85. — Charles d'Espinay, abbé de Saint-Gildas en Bretagne et ensuite évêque de Dol, envoyé par la cour de France, en 1560, pour des négociations au concile de Trente. Il fut aussi prieur de Liré. Voir à ce sujet dans les *Mémoires de la Société nationale d'Agriculture, Sciences et Arts d'Angers*, 5e série, t. XV (1912), pp. 5, 225, A. Bourdeaut, *La Jeunesse de Joachim Du Bellay*, Ch. III, *Autour du Liré*, *Les amis et les ennemis de Joachim Du Bellay.*

86. — Allusion au discours d'Aristophane dans le *Banquet* de Platon. Ce discours, pris au sérieux par les platoniciens de la Renaissance, à doté notre littérature sentimentale de métaphores devenues banales et dont on a oublié l'origine. Saint-Preux ne s'exprimera pas autrement que Grévin quand il criera à Julie : « Viens, ô mon âme ! dans les bras de ton ami réunir les deux moitiés de notre être. » (*Nouvelle Héloïse*, I, 265). Le langage populaire a gardé l'expression « ma moitié. »

87. — Médecin parisien.

88. — Rivières du Beauvaisis, affluents de l'Oise.

89. — Jean Daurat, en latin *Auratus*. Principal du collège de Coqueret, professeur de langue grecque au Collège de France, « Poète

royal »; mort en 1588. Il fut comme le panégyriste officiel et l'érudit attitré de la Pléiade.

90. — Nicolas Denisot, dit le comte d'Alcinois, peintre et poète, ami de la Pléiade.

91. — Antoine de Talon, poitevin, mentionné comme poète par La Croix du Maine.

92. — Inspiré de l'Ode XIV d'Anacréon. Cf. Ronsard, éd. citée, t. I. pp. 134-135.

93. — Cf. Virgile, *Æn.*, II, 354 : *Una salus victis nullam sperare salutem.*

94. — Anagramme de NICOLE ESTIENNE.

95. — Anagramme de JACQUES GRÉVIN.

96. — Traduction libre du début de l'Ode III d'Anacréon : Μεσονυκτίοις ποθ' ὥραις ....

97. — Faim? (au figuré, de βούλιμος).

98. — Allusion au dogme platonicien de la réminiscence.

99. — Charles Utenhove, gantois, savant humaniste (1536-1600)

100. — Femme philosophe, un des personnages du *Banquet* de Platon.

101. — Amant d'Olympe dans *Roland furieux* (Ch. IX et X).

102. — Daurat a fait une traduction latine de ce Sonnet : *Sæva quid egisti? facinus quid es ausa maligna?...* (Bibliothèque nationale, *manuscrits, fonds latin*, nº 8138, fol. 76; nº 8139, fol. 121.)

103. — Florent Chrestien. Voir Notice, p. XXVIII.

104. — La traduction par Amyot du roman d'Héliodore avait paru en 1549.

105. — Cf. *Roland furieux*, ch. XII, XXII.

106. — Avocat au Parlement.

107. — Traduction du passage de *Roland furieux* que, dans les *Esbahis* déclame l'Italien Pantaleone. Voir p. 195.

108. — Cf. VIRGILE, *Æn.*, IV, 622-629.

109. — Du Bellay était mort le 1er janvier 1560 (ancien style).

110. — Cf. LUCRÈCE, IV, 1056. *Ulcus enim vivescit et inveterascit alendo.*

111. — Jean Patouillet ou Patoillet, ami de la Pléiade, celui-là même dont le nom remplacera celui de Grévin dans l'ode de Ronsard : « A Phébus, mon Grévin, tu es du tout semblable ». V. Notice, p. XXXV.

La Gélodacrye

112. — Pour l'étymologie de ce mot, v. Notice, p. xiv. L'expression de Gélodacrye eut quelque fortune. Claude de Pontoux, de Chalon-sur-Saône (1530-1579), publia, quelques années après la mort de Grévin, un recueil intitulé : *Gélodacrye amoureuse, contenant plusieurs aubades, chansons gaillardes...*, etc. Paris, 1579.

113. — Cf. Montaigne, I, 42 : « Comme les joueurs de comédie, vous les voyez sur l'eschafaud faire une mine de duc et d'empereur; mais tantost aprez les voylà devenus valets et crocheteurs misérables, qui est leur naïfve et originelle condition; aussi l'empereur, duquel la pompe vous esblouit en public... voyez-le derrière le rideau ; ce n'est rien qu'un homme commun, et, à l'adventure, plus vil que le moindre de ses subjects. »

114. — Pierre de Paschal, humaniste et historiographe de France. Voir, sur ce personnage, P. de Nolhac, *Ronsard et l'Humanisme*, Paris, 1921, pp. 271-339.

115. — Médecin et principal du collège de Beauvais, protestant notoire.

116. — Guillaume Morlaye ou La Morlaye, musicien réputé. Grévin lui a consacré une ode.

117. — Divinité de l'invention de Grévin : c'est la déesse de l'Imprimerie. Une Elégie du *Théâtre* a pour sujet « la naissance de Typosine, déesse tutélaire de l'Imprimerie ».

118. — Cf. Saint Paul aux Corinthiens, I, 7, 9, « *melius nubere quam uri* ».

119. — Acheloüs, dieu fleuve, lutta contre Hercule en prenant la forme d'un serpent, puis d'un taureau.

120. — Le roi Henri II, mort en 1559.

121. — Le poète Mellin de Saint-Gelais, mort en 1558.

122. — Voir Notice, p. xx.

123. — Médecin parisien, ami de Grévin. (*Commentaires mss de la Faculté de médecine*, t. VII, fol. 172.)

124. — Marc-Claude de Butet ou de Buttet, poète savoisien, né à Chambéry, mort à Genève en 1586.

125. — Soit François Rasse Desneux, le chirurgien huguenot (Haag. *La France protestante*, t. VIII, p. 390), soit un de ses fils.

***

Le présent volume pourrait donner une idée incomplète du talent de Grévin en ce qu'il n'y figure que des Sonnets, alors que l'œuvre de Grévin comprend un ensemble important d'Élégies, d'Odes, de poésies de formes diverses (V. note 82.) D'autre part, en ce qui concerne les Sonnets eux-mêmes, des sonnets épars et difficiles à rencontrer devraient être ajoutés à ceux de l'*Olimpe* et de la *Géolodacrye.* Je citerai :

1º Cinq sonnets qui font suite à la *Gélodacrye,* savoir :

Sonnet « sur la naissance de Typosine ». Cf. Note 117.

Sonnet « A Anthoine Bertrand ». Il s'agit d'Antoine de Bertrand, musicien, de Fontanges en Auvergne, qui fit paraître, en 1578, les *Amours de P. de Ronsard mis en musique à IIII parties.* (En tête du volume, Bertrand reproduit le sonnet que Grévin a composé en son honneur).

Sonnet « A Jaques Salomon », personnage inconnu.

Une « Épitaphe de François de Bourbon, le père, François de Bourbon, le fils, et Jean de Bourbon, Seigneur d'Anguyen : tous trois ensevelis au mesme tombeau ».

Sonnet « en faveur de l'Olive » de Du Bellay.

2º Un Sonnet publié à la fin des *Sonets Amoureux par C. D. B.* (c'est-à-dire par Charles d'Espinay, Breton ; voir note 85), Paris, 1559.

3º Un Sonnet publié en tête de *La Saincte Bible reduicte en Epitome par l'Histoire divine et sacrée de Sévère Sulpice...,* par Jean de Filleau, président de l'Élection de Clermont en Beauvaisis, Paris, 1570 et 1579.

4º Un Sonnet par lequel Grévin dans son traité *Des Venins* (p. 23) s'amuse à traduire une épigramme d'Ausone.

Enfin, il est encore nécessaire de mentionner, pour compléter la liste des ouvrages de Grévin rapportés ci-dessus dans la Bibliographie, ceux qu'il n'avait pas publiés, et qui sont venus plus ou moins récemment en notre possession, savoir :

1º Le *Chant du Cigne.* Voir Notice, p. XVI.

2º Les vingt-quatre « Sonnets sur Rome, » publiés par Tricotel. V. Notice, p. XLII.

3º Les seize « Sonnets d'Angleterre et de Flandre », retrouvés par M. Léon Dorez dans un recueil manuscrit de la Bibliothèque nationale. V. Notice, p. XXXVII.

4° Diverses poésies (un « Tombeau de Madame la Princesse de Condé », des Sonnets, un poème religieux ou Cantique) que M. Frédéric Lachèvre a recueillis dans des opuscules très rares et dans un recueil manuscrit de la Bibliothèque nationale, et qu'il a publiés naguère avec commentaire. (F. Lachèvre, *Poésies inédites de Jacques Grévin*, dans la *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 1917, pp. 285-295.)

TABLE DES MATIÈRES

Imprimerie Félix Lainé, à Chartres (France). 82.3.22.



